



HAL
open science

Alexandre Vialatte, l'Étonné
Julien Bénéteau

► **To cite this version:**

| Julien Bénéteau. Alexandre Vialatte, l'Étonné. Littératures. 2011. dumas-01092653

HAL Id: dumas-01092653

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01092653v1>

Submitted on 9 Dec 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Julien BÉNÉTEAU

Alexandre Vialatte, l'Étonné



Mémoire de Master 1 « Master Arts, Lettres, Langues »

Mention : Lettres et Civilisations

Spécialité : Poétiques et Histoire de la littérature et des arts

Parcours : Poétiques et Histoire littéraire

Sous la direction de M. Michel BRAUD

Année universitaire 2010-2011

C'est si beau qu'on ne sait plus ce que c'est. Quelque bonheur de soie et d'or, souple comme un foulard, brillant comme une aurore ; sombre aussi, avec des points de feu, des roucoulements de ramiers, des arabesques de lumière et des rosaces fluorescentes. Une chose inventée par Kipling, Marco Polo, les caravanes ; avec des forêts étonnantes et des soleils levants qui arrivent comme le tonnerre, comme un coup de gong du jour qui allumerait partout des échos longs à se dissiper. Un bonheur foudroyant, je ne sais quelle majesté compliquée d'euphories, de temples, de vallons, un comble de la danse et de la botanique¹...

N'est-on pas tenté de s'exclamer, en face de choses si merveilleuses, « P'ai-an king-k'i », comme le poète chinois ? (C'est le titre d'un recueil de poèmes qui signifie : « Je tape sur la table et je crie, étonné : formidable² ! » [...]).

¹ Alexandre Vialatte, « Cachemires », *Chroniques de La Montagne : 1952-1961*, Paris : Éditions Robert Laffont, 2000, p. 114.

² Alexandre Vialatte, « Chronique réellement scientifique de plusieurs raisons excellentes de s'écrier « P'ai-an king-k'i » », *Antiquité du grand chosier*, Réédition, Paris : Julliard, coll. « Presses Pocket », 1990, pp. 63-64.

Merci à ma Maman de m'avoir prêté ses oreilles attentives tout au long de cette très longue année universitaire ; et merci de m'avoir fait découvrir Vialatte.

Merci à mes frères et sœurs et mes parents de m'avoir offert cet ordinateur sans lequel j'aurais eu du mal à réaliser ce mémoire.

Merci à Marie, ma sœur, pour ses lectures attentives et son aide pour la mise en page.

Merci à Jean-Pierre Massat pour ses conseils, ses lectures et pour m'avoir offert quelques beaux ouvrages de Vialatte.

Merci à Monsieur Braud, mon directeur de recherche, pour sa disponibilité et pour ses conseils.

Sommaire

INTRODUCTION.....	5
I	
VIALATTE SCIENTIFIQUE ?.....	10
1. FRAPPÉ D'ÉTONNEMENT, MÛ PAR LA CURIOSITÉ.....	11
A] « Millefiori ».....	11
B] Les empreintes laissées par l'étonnement.....	16
C] La chronique naît de la curiosité.....	18
2. UN VRAI FAUX SAVANT ?.....	21
A] Une ambition encyclopédique.....	21
B] La parodie du discours scientifique.....	28
C] Quelle démarche pour quel chercheur ?.....	36
II	
VIALATTE POÈTE.....	42
1. L'ILLUSION D'UN MONDE IMAGINAIRE.....	43
A] Vialatte s'inspire du réel	43
B] Un monde méconnaissable ? Vialatte démiurge ?.....	48
C] Un monde reconnaissable.....	56
2. LE REGARD DU POÈTE.....	61
A] Les miroirs déformants.....	61
B] Les vérités du kaléidoscope.....	68
III.....	78
VIALATTE MORALISTE.....	78
1. L'ÉCRITURE MORALISTE.....	79
A] De l'inquiétude à l'angoisse, de l'angoisse à l'inquiétude.....	80
B] Vialatte « joueur de flûte » : la stratégie du moraliste.....	86
2. VIALATTE REDRESSEUR DE TORTS : UNE CONCEPTION HUMANISTE ET ANTI-SCIENTIFIQUE DE L'HOMME.....	95
A] Une définition restrictive assénée par la science.....	95
B] L'homme zoologique.....	102
3. VIALATTE DIRECTEUR DE CONSCIENCE.....	113
A] Vialatte spectateur.....	113
B] Contempteur du progrès.....	119
C] La règle du jeu ou la recette du bonheur.....	127
CONCLUSION.....	138

Introduction

Né en 1901 à Magnac-Laval, en Limousin, Alexandre Vialatte, cet Auvergnat d'adoption, est fêté en cette année 2011 par le journal *La Montagne*³. Le quotidien clermontois doit bien cela à celui qui, du 9 décembre 1952 jusqu'à sa mort le 3 mai 1971, y a publié 891 chroniques hebdomadaires⁴.

La chronique, avec les annales et l'histoire, a désigné depuis la fin de l'Antiquité une manière de consigner les faits historiques⁵. Et ce n'est qu'à l'orée du XIXe siècle que la chronique fait son entrée dans le vocabulaire journalistique. Elle ne désigne alors qu'une partie d'un journal, qu'une rubrique, vouée au traitement de l'information dans un secteur bien délimité : aussi parle-t-on de chronique littéraire, cinématographique, artistique, sportive, politique, etc. Toutefois, si la chronique est l'apanage du journaliste, on a vu nombre d'écrivains mettre leur plume à son service. On trouve, parmi ces chroniqueurs un peu particuliers, de grands noms de la littérature, dont les écrits journalistiques peu connus sont souvent dans l'ombre de leurs productions romanesques, tels Proust, Colette, ou encore Mauriac. Mais l'écrivain-chroniqueur a toujours eu, si l'on peut dire, mauvaise presse ; préférant exercer une activité pécuniaire plutôt que de se consacrer à la Littérature, on aurait tendance à dire qu'il « gâche son talent ».

C'est ainsi qu'ayant écrit un si grand nombre de chroniques, Vialatte, qui se disait lui-même « notoirement méconnu », a pu apparaître comme un écrivain peu prolifique, qu'on ne connaissait que par ses traductions de Kafka. Il n'a vu publier en effet que trois de ses romans⁶, lesquels n'eurent d'ailleurs qu'un faible retentissement auprès du public : *Battling le ténébreux* en 1928, qui reçut le prix Blumenthal ; *Le Fidèle Berger* en 1942, qui

³ Jean-Pierre Caillard, *2011 Année Vialatte* [en ligne], Clermont-Ferrand : Groupe Centre-France, 2011. Disponible sur Internet : <http://vialatte.lamontagne.fr> (consulté le 02/01/2011).

⁴ Pour *La Montagne*, ce sont 901 chroniques que Vialatte a rédigées « en tout » remarque à juste titre Marianne Silberfeld-Brouard, « La vialattine : une espèce en voie de reconnaissance », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte*, Lausanne : L'Age d'Homme, 1997, p. 72. Mais seules 891 ont donc été publiées, comme le révèle le fait que Charles Dantzig mentionne dix d'entre les 901 chroniques qui ne sont pas parues. Cf. Charles Dantzig, « Préface », Alexandre Vialatte, *Chroniques de La Montagne : 1952-1961*, op. cit., XV.

⁵ Bernard Guenée, « Histoire, annales, chroniques. Essai sur les genres historiques au Moyen Âge », *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 28, n°4, 1973, pp. 997-1016. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1973_num_28_4_293399 (consulté le 02/01/2011).

⁶ *Camille et les grands hommes*, *Salomé*, *La Maison du joueur de flûte*, *La Dame du Job*, entre autres – romans inachevés –, ne parurent qu'à titre posthume.

relate, de manière presque autobiographique, son expérience douloureuse de la guerre ; et *Les fruits du Congo*, en 1951, qui manqua de peu le prix Goncourt. C'est qu'on n'attribuait pas alors le statut d'œuvre littéraire à son abondante production journalistique, qui nonobstant constitue la majeure partie de son travail d'écrivain. La chronique de Vialatte, en effet, n'est pas à proprement parler un exercice de journaliste, puisque, passant outre les taxinomies habituelles, elle ne se limite pas à un secteur de l'actualité. Elle ressemble au billet d'humeur, mais sans en avoir le caractère polémique ; elle en conserve néanmoins la liberté de ton et surtout la liberté de choix du sujet. La chronique de Vialatte paraît inclassable ; pourtant, pour tenter de la définir, Marianne Silberfeld-Brouard parle de « vialattine », montrant ainsi son autonomie, le fait qu'elle soit à nulle autre pareille, et suggère que le style dans lequel elle est rédigée lui assure une valeur littéraire que le monde des lettres a mis longtemps à lui reconnaître.

C'est par la grâce d'un écrivain, trahissant le journaliste en lui, que la chronique s'élève ; et naît la *vialattine*. [...] La *vialattine* est le fruit étrange d'une rencontre. Entre un écrivain qui cherche un genre où épanouir son génie et un genre qui doit trouver sa place dans la littérature⁷.

Or, outre celles de *La Montagne*, Vialatte a donné des chroniques à de nombreux autres journaux : *L'époque*, *Opéra*, *Marie-Claire*, *Arts*, *Spectacle du Monde*, entre autres. Mais c'est à ce dernier, après *La Montagne*, que le chroniqueur a été le plus fidèle, car il a écrit pour *Spectacle du Monde*, de 1962 à 1971, 98 chroniques. Son œuvre colossale prit toute sa mesure après sa mort quand ses chroniques parurent chez Julliard, rassemblées par son amie de toujours Ferny Besson, sous la forme de treize recueils. Les textes que nous avons choisis d'étudier ici furent les premiers d'entre eux à être publiés⁸. Tandis que *Dernières nouvelles de l'homme* regroupe des chroniques données à *Spectacle du Monde*, *Et c'est ainsi qu'Allah est grand* est un aperçu de celles que Vialatte a écrites pour *La Montagne*. Auteur d'un ouvrage qui lui est consacré, Denis Wetterwald évoque de prime abord ce qui est particulier à chacune de ces chroniques parues dans deux journaux différents.

Face aux chroniques de *La Montagne*, celles de *Spectacle du Monde* sont plus « écrites ». Parfois, en panne d'inspiration ou appelé à d'autres tâches plus urgentes, il se contentait de reprendre avec

⁷ Marianne Silberfeld-Brouard, « La vialattine : une espèce en voie de reconnaissance », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 70.

⁸ Alexandre Vialatte, *Dernières nouvelles de l'homme*, Paris : Julliard, 1978, 314 p. ; Alexandre Vialatte, *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, Paris : Julliard, 1979, 296 p.

quelques aménagements des chroniques parues ailleurs qu'il peaufinait au risque de leur faire perdre un peu de leur fraîcheur originelle. En revanche, il pouvait, au cours de ses promenades littéraires, s'exprimer en toute liberté sur quelque sujet que ce soit⁹.

Mais après en avoir montré les dissemblances, Wetterwald reconnaît que les chroniques de Vialatte sont toutes comparables par le style et par les thèmes. Ces deux recueils, sur lesquels se base notre étude, sont constitués de chroniques somme toute assez similaires et sont représentatifs de l'activité de chroniqueur d'Alexandre Vialatte.

Toutes les chroniques sont du même bois. Dans la douzaine de volumes publiés à ce jour, on trouve toujours le même créateur et le même témoin lucide d'une époque passionnée et passionnante¹⁰.

Ses chroniques sont l'œuvre d'un écrivain, mais Vialatte n'en oublie pas pour autant les exigences du journalisme. Toutefois, s'il dépeint le monde actuel, il le fait de manière souvent loufoque, incongrue, suscitant le sourire du lecteur et souvent son étonnement. Mais cet étonnement, c'est d'abord celui de Vialatte, qui sourd au travers de son texte et paraît constituer la base même de son style si personnel. Tel que nous l'entendons communément, l'étonnement est une émotion banale, qui tient de la surprise ; or, on peut dire qu'il se fait rare de nos jours, à l'ère de l'informatique, où tous les événements du monde nous sont connus. Pourtant, l'étonnement a un sens beaucoup plus fort qui se fait jour lorsqu'on s'en réfère à l'étymologie : être étonné signifie littéralement être frappé par la foudre¹¹. De plus, toutes les autres acceptions du terme « étonnement » font état d'une même violence : que ce soit dans le domaine de la joaillerie ou de l'architecture par exemple, le terme désigne de toutes façons un choc. On voit par conséquent que l'étonnement n'est ni passif ni quotidien, contrairement à ce que l'on aurait tendance à penser : c'est bel et bien un bouleversement fondamental. L'on est saisi par l'étonnement en face d'un phénomène qu'on ne s'explique pas, quand survient tout à coup ce qui nous semble être une faille dans un système que l'on croyait pourtant bien rôdé. Or l'étonnement nous laisse sans réaction, comme paralysés ; il nous prive de nous-mêmes : la conscience devient alors soudain inopérante en même temps que le monde n'est plus compréhensible. La raison vacille et l'on en reste perplexe, immobile, stupéfait, en proie à

⁹ Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte*, Pantin : Le Castor Astral, 1996, p. 50.

¹⁰ *Ibid.*, p. 154.

¹¹ « Étonner : v. tr. est issu [...] du latin populaire *extonare*, altération, par changement de préfixe, du latin classique *adtonare*, *attonare* « frapper de la foudre, foudroyer » [...]. », « étonner », in Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris : Dictionnaires le Robert, 1998, p. 1329.

la torpeur. Et c'est là, précisément, cette forme d'étonnement que connaît le chroniqueur. Lors d'une émission de télévision, il avoue éprouver cette émotion en observant le monde.

« [...]On est assailli par [...] [I]es spectacles que nous offre le globe, tous ces Auvergnats, tous ces loups, tous ces épiciers en gros, toutes ces mercières de rue pluvieuse, ces Israéliens qu'on pend en série, ces volcans qui jaillissent ; enfin tout ça vous attrape à la gorge et on est bien obligé de conclure qu'Allah est grand. Je suis sûr que Shakespeare qui avait écrit je ne sais combien de pièces immenses, a dû mourir d'une pièce rentrée. Il devait être assailli par ça, épouvantablement. Comment conclure autrement¹² ? »

L'étonnement, outre sa brutalité, est donc une émotion stérile, qui ne mène à rien, sinon peut-être à l'asphyxie comme le suggère Vialatte : « [...] Tout ça vous attrape à la gorge [...]. » et « Je suis sûr que Shakespeare [...] a dû mourir d'une pièce rentrée. Il devait être assailli par ça, épouvantablement. » « Ça », c'est l'indicible. Or, l'étonnement transforme le réel en quelque chose d'incommunicable, une vision qui laisse sans voix. Mais pour Aristote, l'étonnement peut également agir comme un moteur. D'après lui, il est avant tout l'apanage de « l'ignorant ». Ce dernier, victime de son manque de connaissances, ne saurait avoir de maîtrise sur le monde qui l'entoure et qui l'étonne à chaque instant. Pourtant, selon le philosophe, l'étonnement est à la base de l'étude scientifique.

Le commencement de toutes les sciences [...] c'est l'étonnement de ce que les choses sont ce qu'elles sont¹³ [...].

Si l'étonnement génère la curiosité de celui qui ne sait pas, cette émotion devient alors le premier pas qui conduit à la science pour l'élève de Platon. L'étonnement de Vialatte dans ses chroniques est-il tout à fait similaire à celui d'Aristote ?

Nous verrons tout d'abord si Vialatte, que le monde ne cesse d'étonner, en vient à adopter une posture scientifique, mû par le sentiment de curiosité.

Le poète, quant à lui, est également en proie à l'étonnement face au réel. Mais cette émotion ne le conduit pas vers l'étude de ce qui l'étonne ; car, de son étonnement initial, naît un sentiment d'émerveillement : c'est la base de son œuvre poétique. Or,

¹² Alexandre Vialatte, cité par Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p.49.

¹³ Aristote, *Métaphysique*, trad. Jules Tricot, A,2, 983a, Paris : Vrin, 1991, pp.10-11.

l'étonnement du chroniqueur se fait aussi parfois émerveillement, et son texte est alors empreint de poésie, comme nous l'étudierons par la suite.

Enfin, celui que tout étonne, tout peut également l'inquiéter. Et bientôt l'étonnement initial laisse place à son tour chez Vialatte à une angoisse qui finit par donner le vertige. Mais, en même temps que l'inquiétude le gagne, il prend dans sa chronique des accents moralistes que nous tenterons de mettre au jour.

I

Vialatte scientifique ?

1. Frappé d'étonnement, mû par la curiosité

AJ « Millefiori¹⁴ »

Je suis travaillé par la nécessité d'écrire une Chanson du Reporter qui serait assez lyrique et volumineuse, arabe, allemande, hollandaise, palestinienne, rue-du-Croissantinienne et avenue de l'Opératinienne, et kiplingresque qui commencerait par « Je suis Durand, des Dernières Nouvelles » et qui se terminerait par : « Seigneur que votre volonté soit faite, Et que le journal paraisse à l'heure demain matin », après avoir essoufflé le lecteur sur tous les méridiens dans le pittoresque, la couleur locale et la comédie humaine, sans compter la tragédie, la reine de Hollande et les maisons de monstres où il y a des enfants à quatre pieds qui ont une tête élastique en forme de chou-fleur. Je ne dis là que la crème de l'urgentissime dans l'urgent. [...] Mais quelle vie suffirait à tout cela¹⁵ ?

Dans cette lettre de 1946 à Pourrat, Vialatte paraît porter en lui cette chronique si particulière, cette « vialattine ». Celle-ci n'a pas de borne ; elle dépasse le simple article de journal. Mais en somme, ce qui frappe le lecteur de ses chroniques c'est que Vialatte parle de ce qu'il veut. On voit qu'il traite aussi bien des sujets « sérieux » que des sujets « futiles » : des phénomènes météorologiques, des « événements » d'Algérie, « Du faux et du vrai¹⁶ », et peut-être, à l'instar de Pieyre de Mandiargues, de « l'apparition d'un scarabée sous un livre, [de] la végétation de la Sardaigne ou même [des] étalages du marché de la rue du Temple¹⁷ ». Pourtant, Vialatte, pour mieux « perdre » son lecteur, ne s'interdit pas de faire quelquefois office de chroniqueur littéraire. Le chapitrage établi par Ferny Besson dans *Et c'est ainsi qu'Allah est grand* nous aide à mieux cerner les chroniques consacrées aux parutions de son temps. Ayant pour titre « Chroniques des sentiers de la création », ce chapitre regroupe des textes qui montrent un Vialatte proche du critique littéraire. Il

¹⁴ Marianne Silberfeld-Brouard, «La vialattine : une espèce en voie de reconnaissance», in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 70.

¹⁵ *Ibid.*, Lettre de Vialatte à Pourrat, datée du 21 décembre 1946, « Correspondance Henri Pourrat – Alexandre Vialatte », p. 205.

¹⁶ Alexandre Vialatte, « Du faux et du vrai », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, Réédition, Paris : Julliard, coll. « Pocket », 1989, pp. 239-242.

¹⁷ Iwona Tokarska, « André Pieyre de Mandiargues, essayiste et critique dans La NRF de Jean Paulhan (1953-1967) », in Bruno Curatolo et Jacques Poirier (dir.), *La chronique littéraire : 1920-1970*, Dijon : Éditions Universitaires de Dijon, 2006, p. 270.

consacre par exemple une chronique à Eugène Ionesco¹⁸ et une autre à Raymond Queneau¹⁹, s'intéressant au style oral de ses écrits. Dans *Dernières nouvelles de l'homme*, bien qu'il n'y ait pas de séparations des chroniques en chapitres, on trouve également des textes dans lesquels Vialatte fait œuvre de chroniqueur littéraire. Entre autres, il y met encore Queneau à l'honneur dans « Raymond Queneau ou le Prince de l'Avatar²⁰ » ; et, avec « Les « Carnets » de Dino Buzzati²¹ », il fait l'éloge de l'auteur italien qu'il compare à Kafka. Qui plus est, dans *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, il est même une chronique d'ordre cinématographique que Vialatte consacre à Fellini²².

En dépit du classement thématique fait dans certains recueils, tel *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, les sujets qu'aborde Vialatte dans ses chroniques sont si divers qu'ils semblent à leur tour échapper à toute tentative de classification. Les titres des chroniques prouvent assez l'éclectisme de leur auteur : « Les grandes idées²³ » ; « Ages d'or et d'autres métaux²⁴ » ; « Le joyeux Kafka²⁵ » ; etc. À la fois suffisamment généraux pour ouvrir le champ des possibles et suffisamment précis pour n'être pas hermétiques, les titres des chroniques circonscrivent la plupart du temps le thème majeur qui va intéresser le chroniqueur. Par exemple, « Avenir informel du crocodile²⁶ » se penchera sur la dichotomie entre art figuratif et art non figuratif, Vialatte regrettant avec humour de ne guère pouvoir reconnaître un crocodile « abstrait ». En revanche, une chronique comme celle dont le titre est « Les travaux et les jeux²⁷ » ne tient pas vraiment compte de son titre, par trop abscons, qui évoque « en gros » le peintre Buffet et les jardins de la ville de Naples... Toutefois, peut-être serait-il exagéré d'affirmer avec Denis Wetterwald que le chroniqueur ne donne à ses textes que des titres farfelus, sans lien avec sa chronique. Contrairement à ce qu'il prétend, Vialatte ne pratique pas réellement la « publicité mensongère²⁸ ». On peut même dire que, globalement, le titre donné par Vialatte à ses chroniques est plutôt pertinent, puisqu'il désigne souvent le thème majeur qui y est traité.

¹⁸ Alexandre Vialatte, « Les sentiers de la création. Ionesco ou l'émerveillé », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 173-176.

¹⁹ *Ibid.*, « Français parlés », pp. 165-168.

²⁰ Alexandre Vialatte, « Raymond Queneau ou le Prince de l'Avatar », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., pp. 242-247.

²¹ *Ibid.*, « Les « Carnets » de Dino Buzzati », pp. 185-189.

²² Alexandre Vialatte, « « 8 1/2 », film de Fellini », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 221-225.

²³ Alexandre Vialatte, « Les grandes idées », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., pp. 72-75.

²⁴ *Ibid.*, « Ages d'or et d'autres métaux », pp. 76-79.

²⁵ *Ibid.*, « Le joyeux Kafka », pp. 80-86.

²⁶ *Ibid.*, « Avenir informel du crocodile », pp. 33-37.

²⁷ Alexandre Vialatte, « Les travaux et les jeux », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 227-231.

²⁸ Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte*, op. cit., p. 96.

Si le titre annonce l'hyperthème que développera la chronique, l'intitulé en lui-même ne manque pas d'attirer l'attention du lecteur. C'est le cas, entre autres, avec : « Cela manque un peu d'anthropophagie²⁹ » ; « Chronique des nourritures et des occupations³⁰ » ; « Chronique de l'idée fausse et même du subjonctif³¹ » ; et probablement plus encore avec « Images de l'été folklorique. Les kangourous du grand tourment³² ». Les titres des chroniques semblent interloquer davantage quand ils évoquent non pas un thème général, une vérité évidente, mais plutôt un sujet d'apparence anodine, présenté avec le plus de précision possible. Par ces titres étranges, Vialatte capte l'attention du lecteur, l'invite à poursuivre sa lecture en éveillant en lui un premier étonnement.

Que ce soit dans la litote ou dans l'hyperbole, Alexandre Vialatte sait instiller dans un simple titre le mystère et la drôlerie qui donnent au lecteur le désir d'en savoir plus³³.

Mais pour autant, la chronique ne fait pas qu'exprimer le titre. En effet, Vialatte ne s'attache pas à un sujet unique dans ses chroniques où défilent des thèmes hétéroclites, où se côtoient des sujets très éloignés les uns des autres. Au sein d'une même chronique, Vialatte navigue d'un thème à l'autre, parvenant ainsi à réaliser ce projet d'écriture énoncé dès 1946, celui d'« essouffler » le lecteur.

Je parlerai des vaches vertes et du roi d'Angleterre. Mais il faut situer cette chronique : il convient donc de remarquer que Paris vient d'être envahi par les sociétés de gymnastique et les notables d'outre-mer. « La Chèvre basque » et « l'Escargot de Bourgogne » brandissent des bannières orgueilleuses. Ce ne sont que torsos d'athlètes, fanfares gymniques, deltoïdes nancéiens, « Petits fifres de Sainte-Sigolène », Macocos et Moro-Nabas. Le moro-naba sort de Polytechnique ; il gouverne en Haute-Volta une population d'environ un million deux cent quarante-deux habitants. Le macoco des Batekès, M. Alphonse N'Tanson, est purement folklorique. Il habite sur une peau de panthère³⁴.

²⁹ Alexandre Vialatte, « Cela manque un peu d'anthropophagie », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, pp. 170-174.

³⁰ *Ibid.*, « Chronique des nourritures et des occupations », pp. 203-207.

³¹ Alexandre Vialatte, « Chronique de l'idée fausse et même du subjonctif », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, pp. 151-153.

³² *Ibid.*, « Images de l'été folklorique. Les kangourous du grand tourment », pp. 293-295.

³³ Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte*, *op. cit.*, p. 96.

³⁴ Alexandre Vialatte, « Les chevaux roses de M. Flammarion », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p.201.

Et même lorsque dans une chronique Vialatte cherche à mettre de l'ordre et expose ses principaux centres d'intérêt, il ne perd que davantage le lecteur.

Or, cette chronique ne cesse de renseigner sur ce qu'on trouve dans les trous de la Terre et sur le dernier âge de l'homme mis à la mode par l'anthropologie. C'est son vrai mérite scientifique. Elle parle, deuxièmement, beaucoup (je rabâche, mais il faut faire le point, et l'on doit savoir où l'on va) de l'éléphant. Parce que, tout simplement, l'éléphant est considérable. Troisièmement : de l'Auvergnat et du loup. [...] C'est en vertu d'un égal souci de lyrisme pur et de documentation humaine que cette chronique fait, quatrièmement, une grande consommation de mercières³⁵.

Dans celles données à *La Montagne*, Vialatte place en tête des chroniques une sorte de sommaire, situé entre le titre et la chronique à proprement parler. Cette « table des matières », qui est une forme d'accroche, contient en substance les différents thèmes de la chronique qui va suivre. Vialatte les expose, immédiatement, dans un style télégraphique. Les thèmes-phares composant ce sommaire y sont effectivement séparés les uns des autres par des tirets. Ils s'y trouvent sous la forme de groupes nominaux, de phrases nominales, voire parfois de phrases simples et quelquefois encore d'impératifs.

Grosses têtes et grands chapeaux. - Douaniers yougoslaves. - Photographies superbes des mêmes. - Mœurs des Romains. - Mœurs des Françaises. - Progrès de la Science et de l'Industrie. - Crèmes coiffantes, nus améliorés. - Engraissement du porc normand. - Oreilles excessives du même. - Alligators et saucisse de chien blanc. - Le beaujolais lui convient mieux. - Travaux du mois. - Effacez vos épaules. - Chantez en chœur. - Choisissez le melon lourd. - Faites analyser vos urines. - Mœurs des grillons. - Fontaines tariées. - Jasionne, poules d'eau, peupliers qui scintillent. - Grandeur consécutive d'Allah³⁶.

Mais le télégraphe est un message qui vise à fournir l'essentiel, une information pure ; c'est la raison pour laquelle il se trouve dépouillé de la syntaxe, constituant un minimum de langage. Or, les sommaires des chroniques de *La Montagne* brillent au contraire par leur profusion, et donnent l'impression d'un « feu d'artifice ». C'est que ces thèmes qu'ils promettent au lecteur ne paraissent justement pas relever de l'essentiel. Tels que Vialatte les évoque dans le sommaire, les thèmes qu'il se propose de traiter dans sa chronique relèvent de l'incongru, c'est-à-dire, du superflu, de tout ce qui n'est pas primordial. D'après Pierre Jourde, l'incongruité définit tout ce qui est « en trop », gratuit et

³⁵ Alexandre Vialatte, « Chronique de la ressemblance très scientifique des pieuvres avec le lapin domestique », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 62.

³⁶ *Ibid.*, « Conseils du mois », p. 109.

inutile à la compréhension du message. « Si un discours doit obéir à une économie réglée, l'incongru, qui jette les mots par les fenêtres, réalise en effet la dépense enfantine et ludique d'où jaillit le rire ³⁷. » Cependant, l'extrême concision du sommaire est là, qui fait l'« économie » d'une syntaxe correcte. C'est parce que l'incongru est rendu lisible quand il est mis de côté, séparé du reste. « La visibilité de l'incongru, sa manifestation, c'est-à-dire l'incongruité elle-même, exige l'isolement, la coupure ³⁸[...]» Vialatte, dans ses sommaires, ne garde donc que l'essentiel – cet essentiel n'étant que superflu. Il affirme par conséquent l'importance de cet « inessentiel », de ces détails, que l'on considérerait aisément comme inutiles et sur lesquels il veut se pencher.

Si on peut croire avec raison qu'il a rédigé son sommaire une fois la chronique achevée, on peut imaginer cependant que les thèmes-phares qu'il y présente, sous forme de membres de phrases disparates, de « mots-clés », ont été à la base de sa réflexion. Son sommaire suscite l'étonnement du lecteur ; il nous « foudroie » par le caractère pour le moins hétéroclite des thèmes abordés ainsi que par leur quantité, inversement proportionnelle à la brièveté de la chronique. Cet étonnement qui est celui du lecteur a dû être également celui de Vialatte, étonné par ce qu'offre le monde. Dans son ouvrage sur Vialatte, Denis Wetterwald cite Jean Dubuffet, montrant le sérieux du chroniqueur dans l'apparente futilité de la conversation avec n'importe quel quidam.

« Sitôt qu'il descendait de voiture, on voyait Vialatte en attentive conversation avec le premier passant venu. Il excellait à faire ainsi vite connaissance avec tout venant et à lui poser des questions dont on pouvait penser qu'elles risquaient d'étonner son interlocuteur ; or, elles ne paraissaient jamais le faire ; les réponses se poursuivaient même en amples développements, cependant que Bertelé, qui nous accompagnait dans ce voyage, s'impatientait de ces apartés qui n'en finissaient pas. On voyait de loin Vialatte inscrire sur son carnet. Son comportement déconcertait Bertelé dont les rapports habituels se limitaient à de doctes chapelles de fine littérature, et lui faisaient juger de tels écarts futiles. Mais les écarts se trouvaient être, pour Vialatte, la discipline et la technique³⁹[...] »

Le sommaire des chroniques dans *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, qui livre à l'état brut l'étonnement de Vialatte, peut être la retranscription de telles notes, rapidement

³⁷ Pierre Jourde, *Empailler le toréador : L'incongru dans la littérature française de Charles Nodier à Eric Chevillard*, Paris : José Corti, 1999, p. 33.

³⁸ *Ibid.*, p. 37.

³⁹ Jean Dubuffet cité par Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte, op. cit.*, pp. 80-81.

griffonnées sur un calepin pour fixer la mémoire de chaque étonnement et peut-être former les sujets d'une prochaine chronique.

Le chroniqueur Vialatte paraît « n'en faire qu'à sa tête » ; débordant les classifications simplistes qui séparent les journalistes des écrivains, il se plaît à étonner son lecteur en projetant dans sa chronique comme un feu d'artifice de thèmes insolites. Mais l'étonnement du lecteur paraît ne venir qu'après celui du chroniqueur, qui ne peut s'empêcher de parsemer son texte des marques de cette émotion première.

B] Les empreintes laissées par l'étonnement

On pourrait dire de Vialatte qu'il est « bon public » ; et on voit même dans l'une de ses chroniques qu'il s'étonne d'un « rien ».

Le plus expressif, le plus comique est dans le temps mort, que tout autre dessinateur supprime. Il donne la mesure de tant de loufoquerie qu'on en reste ahuri, ravi et en attente. Le temps du rien permet de digérer le presque-rien en attendant le presque-rien suivant comme si ce devait être un événement énorme. Copi fait du néant une matière à *suspense*⁴⁰.

Considérant la technique narrative du « temps mort » employée par le dessinateur, Vialatte fournit la définition même de l'étonnement : « [...] On en reste ahuri, ravi, en attente. »

Cet étonnement, coutumier chez Vialatte, se traduit dans sa chronique par un vaste champ lexical. Celui-ci va de pair, et jusqu'à se confondre, avec le champ lexical de l'extraordinaire qui qualifie l'objet sur lequel se porte l'étonnement. En attribuant à cet objet un caractère « unique », Vialatte justifie l'étonnement qu'il ressent à son égard. Par exemple, la « Chronique de la saint-Charlemagne⁴¹ » dans son intégralité nous fournit tout un champ lexical de l'étonnement : « Jamais on n'a vu » ; « impressionnés » ; « jamais vu » ; « en garda le frisson toute sa vie » ; « exploit qui ne fut jamais renouvelé » ; « émerveillé de ses prouesses » ; « étonné ».

⁴⁰ Alexandre Vialatte, « Copi, le rien et le presque rien », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 209.

⁴¹ *Ibid.*, « Chronique de la saint-Charlemagne », pp. 139-142.

Ce relevé est, de plus, l'occasion de mentionner d'autres traits caractéristiques des chroniques qui visent à matérialiser l'impression d'étonnement. On y voit peut-être en effet une auxèse, figure de rhétorique consistant à multiplier les expressions hyperboliques dans le but de vanter le sujet traité. Vialatte a souvent recours à ce type de figure qui, s'il sert à faire un éloge, participe surtout de rendre l'étonnement du chroniqueur devant l'objet mentionné. Le caractère mélioratif conféré par l'auxèse met en avant, dans ses chroniques, non le sujet lui-même mais l'étonnement de Vialatte, réellement saisi, ravi devant cet objet. En outre, il s'agit ici d'un cas d'enflure. Vialatte y exacerbe son étonnement par le biais d'hyperboles et de « mots extraordinaires⁴² », tandis que le sujet évoqué peut être quelque peu trivial car il s'agit, du moins dans la première partie du texte, d'évoquer les os de l'empereur à la barbe fleurie. Soit dit en passant, ce décalage entre le sujet traité et l'emphase du chroniqueur prête à rire par son incongruité et laisse transparaître une légère ironie.

Qu'il se porte ou non sur des thèmes qui sortent de l'ordinaire, l'étonnement de Vialatte fait qu'il les présente d'une manière conforme à son étymologie ; l'étonnement est fulgurant, paralysant, mais il peut aussi être à la source d'un mouvement. Comme dans le fameux vers d'Éluard – « L'aube allume la source. » –, l'étonnement de Vialatte est rendu par une isotopie du commencement. Du fait, il n'est pas rare de trouver des métaphores de l'étincelle, de la lumière, du feu ou de la foudre pour souligner cet étonnement premier. C'est le cas lorsque Vialatte compare l'étonnement qu'il a à la lecture des contes d'Isaac Babel au souvenir des allumettes de son enfance.

Elles étaient encroûtées d'une couche de phosphore, couleur lilas, qui les soudait par paquets de deux cent cinquante. [...] Quand on les frottait sur du papier de verre, elles y laissaient une trace épaisse. Mon grand-père avait épinglé du papier de verre au chevet de son lit, sur le mur tendu de papier jaune, et la nuit, toutes ces traces se mettaient à briller. Et à bouger. Elles s'éteignaient, se rallumaient, se déplaçaient. Mille vermicelles phosphorescents formaient, sous mes yeux médusés, un ballet lumineux d'étonnants personnages. Tels m'apparaissaient ceux des *Contes d'Odessa*, sortis d'une nuit folklorique où ils rentrent trop vite après avoir brillé pour le seul plaisir de la chose. Ils ont dû fasciner Babel. Ils nous fascinent. Babel nous invite à partager sa fascination⁴³.

⁴² Michèle Aquien et Georges Molinié, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Paris : Librairie générale française, 1999. p. 152.

⁴³ Alexandre Vialatte, « Babel ou le conteur oriental », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., pp. 193-194.

Outre la référence à l'élément lumineux, qui attire l'œil, le captive, l'éblouit, l'étonnement est marqué par l'insistance de Vialatte sur les objets qui l'étonnent, au moyen de répétitions. (C'est le cas dans l'exemple ci-dessus où l'on note une polyptote : « fasciner » ; « fascinent » ; « fascination ».) A chaque mention de ce qui l'étonne, Vialatte réitère son étonnement. Aussi la chronique accumule-t-elle les répétitions ; celles-ci forgent l'impression que Vialatte est « bloqué », « étonné » au sens littéral, par le sujet de son étonnement.

Les bras m'en tombent. Quand sait-on la grammaire ? A quel âge sait-on la grammaire ? Combien d'années faut-il pour savoir la grammaire ? On ne saura jamais la grammaire. On meurt sans savoir la grammaire. Dans les bras d'une faute de syntaxe. Tant pis pour elle. Et pourtant la grammaire... la grammaire, comment dire⁴⁴ ?

De même, à titre d'exemple, la chronique intitulée « Les zouaves⁴⁵ », hormis le titre et le sommaire, contient vingt-huit occurrences du mot « zouave ».

Vialatte rend lisible dans son texte l'étonnement qu'il ressent devant les choses. Le chroniqueur transcrit cette émotion liminaire en mettant principalement en avant sa brutalité. L'étonnement le surprend, le saisit, et l'empêche semble-t-il d'avoir une prise sur les sujets qu'il cherche à développer. Mais l'étonnement peut agir également comme un aiguillon qui entraîne à l'action en suscitant d'autres sentiments plus complexes.

C] La chronique naît de la curiosité

A vrai dire, l'étonnement n'est synonyme que d'immobilité. Mais l'immobilité, qui semble caractériser la répétition, n'est pas un élément pertinent en ce qui concerne l'étude de la vialattine, qui, au contraire, va vite, avance rapidement, et témoigne d'une volonté du chroniqueur de connaître les choses qui l'étonnent.

De prime abord, les répétitions paraissent arrêter Vialatte, en trahissant son étonnement, mais bientôt elles aussi avancent, se transforment, se faisant périphrases.

⁴⁴ Alexandre Vialatte, « Chronique des difficultés de la langue française », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p. 144.

⁴⁵ *Ibid.*, « Les zouaves », pp. 147-150.

Vous pouvez étudier le langage des dauphins [...] ; ou le secret des toiles « inoxydables » ; on en vend à Châtel-Guyon : une poudre de bronze les fait briller d'un éclat aveuglant. Je conseille d'acheter *le Rêve de la Femme*. De petits amours inoxydables la couronnent de roses qui ne rouillent pas. Acheter un rêve inoxydable, c'est se faire plaisir pour toute sa vie. Car rien ne s'oxyde plus vite qu'un rêve, quand il n'est pas inoxydable. A quoi rêvent les jeunes filles ? A avoir une grosse tête. C'était du moins ce qu'on se figurait à les voir coiffées en « Je-sais-tout ». Pas du tout, c'est déjà fini. C'est un rêve oxydé⁴⁶.

On compte ici quatre occurrences du terme « inoxydable » ; de plus, figurent les formes verbales « s'oxyde » et « oxydé ». Enfin, on note des périphrases qui répètent inoxydable : « qui ne rouillent pas » ; et, plus éloignée, cette périphrase qui semble être une transformation à un autre niveau : « pour toute sa vie ». On voit que ce qui retenait l'attention de Vialatte et générait son étonnement constitue désormais la matière de sa chronique. L'étonnement que ressent le chroniqueur est montré par les répétitions des termes qui cristallisent ce sentiment ; mais peut-être en les réitérant les rend-il de plus en plus familiers, comme pour se les accaparer, dompter son étonnement, et peut-être se permettre ainsi de les traiter comme sujets d'étude.

Vialatte n'est plus arrêté par l'étonnement. Mieux, il parvient à conférer à son texte une impression de vitesse ; en pratiquant le coq-à-l'âne, la chronique traite successivement de sujets sans liens apparents, comme à la vitesse de la pensée. Aussi cette vitesse peut-elle nous faire douter de la curiosité du chroniqueur, qui pourrait ne chercher qu'à produire un effet d'inventaire, par le biais de l'accumulation.

Pour « accélérer » sa chronique, donner de l'énergie au style, Vialatte a recours à des figures qui éludent des éléments non nécessaires. C'est là ce que permettent l'asyndète et la parataxe, que l'on remarque dans la citation suivante.

Les feuilles tombent. Les feuilles sont tombés. Il n'en reste plus que dix et demie aux marronniers du boulevard Arago. On peut en faire le compte : elles sont sur le même arbre⁴⁷.

De plus, il emploie souvent l'épithochasme, multipliant les verbes d'actions, les termes brefs juxtaposés, et ce afin de dynamiser encore son texte.

⁴⁶ *Ibid.*, « Chronique de juillet », pp. 88-89.

⁴⁷ *Ibid.*, « Considérations d'un profane sur l'enseignement du français », p. 155.

On les envoie faire leurs études dans de noirs collèges de montagne où ils font des collections de timbres et s'intéressent parfois à la géographie. Aux vacances, ils attrapent des truites dans les ruisseaux et des vipères qu'ils mettent dans des tubes de métal et gardent longtemps dans leur poche. Dans leur âge mûr, ils vendent aux cirques et aux zoos toute sorte de serpents et de singes qu'ils vont capturer en Afrique, en Amérique et en Asie. Ils savent guérir les éléphants et soigner les alligators, et faire entrer dans un « sabot » un lion ou un tigre royal⁴⁸.

La chronique de Vialatte suit une progression à thèmes dérivés, bien qu'elle porte parfois en titre l'hyperthème qu'elle développera, comme nous l'avons dit plus haut. C'est ce type de progression qui lui attribue cet aspect « insaisissable » et participe de l'effet de coq-à-l'âne, symptomatique de la littérature incongrue. La chronique avance « par sauts et gambades » pour parler comme Montaigne, néanmoins Vialatte s'attache réellement aux thèmes qu'il aborde. Il ne fait pas que les mentionner, ainsi que le fait le sommaire, ou comme le fait la presse, qu'il accuse de lancer au public un sujet d'actualité comme on le ferait d' « une cacahuète à un singe⁴⁹ ».

Il s'intéresse véritablement à ces sujets qui l'étonnent, puis qui éveillent sa curiosité. Une ponctuation forte jalonne ses chroniques, témoignant une fois de plus de l'étonnement du chroniqueur. Mais déjà, on note la suprématie de l'interrogative sur la phrase exclamative. Ces interrogations marquent à la fois la surprise du chroniqueur mais également son doute, son incompréhension du monde et des événements, et partant sa curiosité. « Faut-il brûler la comtesse de Ségur⁵⁰ ? » compte seize points d'interrogation, avec celui du titre⁵¹. On trouve dans cette chronique, il est vrai, des questions oratoires (« Et qui oserait allumer le briquet⁵² ? ») ou des questions redondantes (« Berquinades ? Fadeurs concertées ? Verts paradis de la pédagogie enfantine⁵³ ? »). Cependant, certaines interrogations témoignent d'un vrai questionnement sur le poids d'un auteur comme la comtesse de Ségur dans l'imaginaire de l'enfance. En effet, elles relèvent d'une interrogation véritable et laisse poindre une sincère curiosité.

⁴⁸ *Ibid.*, « Chronique des enfants du mois d'avril », p. 122.

⁴⁹ Alexandre Vialatte, « La soupe merveilleuse », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, p. 63.

⁵⁰ *Ibid.*, « Faut-il brûler la comtesse de Ségur ? », pp. 190-192.

⁵¹ Notons qu'il n'y a pas dans les chroniques de *Spectacle du monde* le sommaire que l'on trouve dans celles de *La Montagne*.

⁵² Alexandre Vialatte, « Faut-il brûler la comtesse de Ségur ? », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, p. 192.

⁵³ *Ibid.*, p. 191.

Vialatte part de l'étonnement, fidèle en cela au cheminement scientifique tracé par Aristote. Mais l'étonnement n'est productif que s'il nous fait prendre conscience de notre ignorance et qu'il cède sa place à la curiosité. Le monde, tel que le présente la chronique de Vialatte, ne donne pas son sens de manière immédiate. Le sens fait obstacle, et c'est la curiosité d'Alexandre Vialatte qui peut lui permettre d'accéder à la connaissance de ce qui l'étonne. Certes, cette curiosité fait voir le jour à de nouveaux étonnements, mais elle lui permet nonobstant de fixer son attention sur l'objet de sa réflexion. Vialatte est curieux des mystères que le monde recèle, et, bien que l'humour soit omniprésent dans les chroniques, on constate que l'homme de lettres qu'il est, fait quelques intrusions dans le domaine de l'homme de science. C'est peut-être pour tenter d'accéder à une connaissance qu'il adopte une démarche analogue à celle du scientifique, mais nous allons voir jusqu'à quel point.

2. Un vrai faux savant ?

A) Une ambition encyclopédique

Aucun sujet ne laisse Vialatte indifférent ; de même qu'il s'intéresse à tout, il cherche à tout connaître. Mais Vialatte est un auteur étonnant, puisqu'à côté même de sa curiosité, de son ingénuité, se situe la plus haute science. Étonné de tout, Vialatte donne conjointement l'impression de déjà tout savoir. Mais peut-être cette contradiction s'explique-t-elle, comme l'imagine Alain Montandon, par la multitude des savoirs glanés ça et là par le chroniqueur : « Vialatte est un peu troublé. Il a tant vu, tant lu⁵⁴ ! »

Et cette science, Vialatte l'acquiert justement par ses innombrables lectures. Outre les mentions qu'il fait des œuvres littéraires, on relève dans ses chroniques maintes références aux textes scientifiques. Parmi celles-ci, on trouve aussi bien des grands savants, qui font autorité par leur seule évocation, que des scientifiques moins connus, à peu près contemporains de Vialatte, et spécialistes en leur domaine. Au fil des chroniques,

⁵⁴ Alain Montandon, « Le bestiaire d'un Buffon bouffon », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2003, p. 104.

les noms de Pline l'Ancien⁵⁵ par exemple, de Linné et de Buffon reviennent sans cesse. Il puise, dans ces deux derniers surtout, des savoirs, toujours actuels ou bien démodés.

Et cependant rien de plus humain que la chauve-souris [...]. Si bien que Linné la classait pêle-mêle dans les *Primates*, avec le singe et l'homme moyen⁵⁶.

Buffon, dans son livre sur l'homme, dit que les sauvages sont ahuris de voir les civilisés se promener, et notamment aller et revenir sur leurs pas⁵⁷.

« Les trois quarts des hommes meurent de chagrin. » C'est Buffon qui l'a constaté. Ce n'est pas un diagnostic, c'est une information. Une information scientifique⁵⁸.

Mais cette science, devenue quelque peu archaïque avec le temps, présente un intérêt historique et documentaire avant tout, tandis que les parutions récentes que cite Vialatte sont plus aptes à conférer à sa chronique une précision réellement scientifique. Au détour de certaines chroniques apparaissent des références au travail des savants de son temps qu'il cite quelquefois et qui contribuent à donner de Vialatte l'image d'un érudit. Il rend compte des récentes découvertes de ces savants, qui, par leur recherches, ont pu permettre de mieux comprendre un monde qui auparavant étonnait. Il se réfère ainsi aux hommes de science, tels M. Leloup⁵⁹, le docteur Jean-Paul David⁶⁰, Paul Rode⁶¹, le docteur Garnier⁶² (auteur d'un « traité du *Mariage*⁶³ »), Vitus B. Droscher⁶⁴, et le docteur Coupeyron⁶⁵ entre autres.

Mais en plus d'affectionner le domaine des sciences exactes, Vialatte élargit le panel du savoir en englobant les sciences humaines – valant pour disciplines scientifiques en tant qu'elles font l'objet du travail minutieux de savants. Dans l'une de ses chroniques, il évoque par exemple l'étude menée par un professeur de littérature congolais, Willy Bal, sur

⁵⁵ Alexandre Vialatte, « Chronique des loups », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 25.

⁵⁶ *Ibid.*, « Activité littéraire », p. 22.

⁵⁷ Alexandre Vialatte, « La mouche bleue de Pancho Villa », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 232.

⁵⁸ *Ibid.*, « Chronique des nourritures et des occupations », p. 203.

⁵⁹ Alexandre Vialatte, « Chronique du mamba vert et même du mamba noir », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 31. ; *ibid.*, « Chronique de l'oryctérope », p. 66.

⁶⁰ *Ibid.*, « Poissons d'avril et de toujours », p. 82.

⁶¹ *Ibid.*, « Activité littéraire », p. 22.

⁶² *Ibid.*, p. 24.

⁶³ *Ibid.*, « Chronique de l'homme dans les jardins municipaux », pp. 305-306.

⁶⁴ *Ibid.*, « Dernières nouvelles de l'arche de Noé », p. 35.

⁶⁵ Alexandre Vialatte, « Le temps des nids », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 162.

les tropes dans l'œuvre de Pourrat⁶⁶. Autre part, parlant de Raymond Queneau, Vialatte évoque les hommes de lettres de la « maison Gallimard » ; mais, à dire vrai, plutôt que de les présenter comme des scientifiques modernes, il les montre davantage comme des alchimistes d'un autre temps. Pourtant, c'est un milieu où se pratique la science, où il est question en effet de « laboratoires », qui ne départ pas du monde des sciences dites « dures ».

Il [Queneau] exerce les fonctions de lecteur chez Gallimard, où il dirige des collections. Il y occupe [...] un de ces mille cubes pareils aux alvéoles d'une ruche où M. Gallimard loge ses spécialistes, ses chimistes du mot, ses physiciens du verbe, résumons-nous : ses faiseurs d'or. [...] M. Gallimard, dans ses laboratoires, a réussi à isoler le mot, matière première de son commerce florissant. Son directeur le prend dans sa pince ; Parain en étudie le spectre avec un prisme ; M. Gallimard, élevant le débat jusqu'au niveau de la méta-littérature, le transforme en or monnayable⁶⁷.

Rien ne semble donc échapper à la curiosité de Vialatte, qui ne se tient pas à un domaine de compétence unique, et qui semble pouvoir embrasser l'univers tout entier. Et l'ouvrage par excellence capable d'assouvir la soif de connaissances du chroniqueur, c'est le dictionnaire.

Les dictionnaires sont de bien belles choses. Ils contiennent tout. C'est l'univers en pièces détachées. Dieu lui-même, qu'est-ce, au fond, qu'un Larousse plus complet⁶⁸ ?

Le dictionnaire, de même que l'encyclopédie, représente la somme des savoirs, une totalité de connaissances mis à la disposition de tous. Or, selon le mot d'Obaldia, Vialatte a cela de commun avec le dictionnaire que « TOUT est contenu⁶⁹ » dans ses chroniques. Bien que ses chroniques ne soient pas articles de dictionnaire, classés par ordre alphabétique, œuvre suivie, elles sont si nombreuses et développent tant de sujets qu'elles paraissent toutefois composer une sorte de somme savante. Il ressort d'une telle production un effet de panoptique, de panorama du monde, qui peut rappeler l'entreprise d'un encyclopédiste, soucieux de tout dire. A force d'engranger les savoirs, Vialatte se fait savant et retranscrit ses connaissances dans ses chroniques. Aussi trouve-t-on tout au long

⁶⁶ Alexandre Vialatte, « Chronique de la comparaison », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 181-184.

⁶⁷ Alexandre Vialatte, « Raymond Queneau ou le Prince de l'Avatar », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., pp. 242-243.

⁶⁸ Alexandre Vialatte, « Des mots et des choses », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 131.

⁶⁹ René de Obaldia, « Préface », Alexandre Vialatte, *Antiquité du grand chosier*, op. cit., p. 14.

de son texte des précisions de dictionnaire. Et l'on croirait même parfois que Vialatte cherche à dresser l'inventaire de tout ce qui se sait.

J'ai traduit [...] quelque trente-six ouvrages allemands d'une littérature exigeante, j'ai donc fait l'un des rares métiers qui obligent un homme, par la nécessité de trouver des équivalents, à étudier dans les dictionnaires les mots qu'il *connaissait déjà* (ce que nul autre n'a de raison de faire) ; je sais cent belles choses sur le genre du mot moufle, sur le pluriel de garde-pêche, sur *alvéole* ou sur *orge germée* ; sur les moissons qui battent *son* plein ou battent *leur* plein suivant qu'on interroge Littré, Dupiney ou Grammaticus⁷⁰[...].

Ses chroniques sont jalonnées de données scientifiques, de détails savants, par lesquels Vialatte semble rendre compte de l'étendue de ses connaissances et chercher à instruire son lecteur. Il pratique quelquefois la spécification, une figure de rhétorique qui lui permet de « broder » sur un thème en lui apportant divers compléments. Mais cette spécification qui a trait à la rigueur de la science, participe aussi de l'effet d'incongru, créant une impression d'inventaire hétéroclite.

Poussant plus loin cette volonté encyclopédique, la tentative de Vialatte d'apporter des précisions scientifiques au thème abordé l'amène à employer l'hyperbate. Rallongeant la phrase que l'on pourrait croire achevée sémantiquement, l'hyperbate est décrite par Molinié d'une manière qui sied tout à fait à la vialattine. « [...] Quand la phrase ou le développement paraissent terminés, [...] le discours se poursuit étonnamment, selon un ajout qui n'est pas sans produire chaque fois un effet saisissant⁷¹. » L'hyperbate permet au chroniqueur d'adjoindre à son propos une mention savante, qui rappelle parfois l'entrée encyclopédique. Cependant, une telle prolongation de l'énoncé en des termes scientifiques contribue à faire voir l'incongruité d'une telle démarche. D'abord, ces données savantes tiennent souvent du coq-à-l'âne, elles viennent « comme un cheveu sur la soupe » ; en outre, elles sont données « à la chaîne », comme des récitations de dictionnaire.

La pensée a donc déserté les artères de la capitale. Elle s'est dispersée dans les bois. Elle s'y baigne dans les torrents. Elle y cueille les champignons : la trompette-des-morts, la baguette de tambour et la cocherelle funèbre ; le pied de mouton, la langue de bœuf, la tête-de-nègre et le nez-de-chat

⁷⁰ Alexandre Vialatte, « Chronique des difficultés de la langue française », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, pp. 143-144.

⁷¹ Michèle Aquien et Georges Molinié, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, *op. cit.*, p. 193.

qu'on est impardonnable de confondre avec le cul-d'ours. Le peu de pensée qui est restée à Paris en l'absence des professionnels s'est réfugiée, fuyant les rues torrides, dans les ténèbres du métro⁷²[...].

Dans ce paragraphe, Vialatte procède par de multiples hyperbates, qui l'éloignent de plus en plus du thème développé, et font que son texte devient un récit enchâssé, pareil aux poupées russes. L'hyperbate offre toujours plus de précisions, pourtant elle est tout sauf nécessaire au sens : allant du général au particulier, puis au très particulier, elle se clôt sur ce que nous considérerions comme inutile. Dans l'exemple ci-dessus, une fois la série achevée, Vialatte revient sur le thème principal, ce qui suggère que les hyperbates ne formaient qu'une digression savante, qui montre l'étendue des savoirs du chroniqueur, sa parfaite connaissance de la page « Champignons » du dictionnaire. Il appert que la science est omniprésente dans sa chronique, mais en parallèle elle semble étrangement inessentielle, comme bornée à une longue parenthèse. Reléguée en fin de phrase, c'est pourtant là qu'elle paraît la chose la plus importante, comme l'atteste l'affirmation péremptoire bien qu'ironique : « qu'il est impardonnable de confondre ».

Mais, ne dressant pas qu'un simple inventaire insolite, on note chez Vialatte cette ambition d'aller jusqu'au bout des choses le plus scientifiquement que faire se peut, voyant quels sont les tenants et les aboutissants de son sujet. C'est ce que permet encore l'hyperbate : son rôle scientifique est qu'elle donne la possibilité de poursuivre un énoncé jusqu'à son terme. Curieux de tout, il semble que Vialatte ne veuille laisser échapper aucune connaissance. Aussi, même les données scientifiques les plus infimes, les plus futiles et a priori les plus inutiles font l'objet de la curiosité amusée du chroniqueur. En outre, grâce à l'humour et même à l'ironie, il parvient à y intéresser le lecteur, lui faisant prendre conscience que la science est partout, jusqu'au cœur de ce qu'il jugerait incongru. L'époque étant aux sondages, aux enquêtes d'opinion et aux statistiques, les résultats scientifiques passionnent le public et sont rapportés dans les journaux comme autant de records. Vialatte ne procède pas autrement, si ce n'est qu'il a vu le ressort comique de telles données savantes. On notera une fois encore la volonté de Vialatte d'aller au bout des choses au moyen de l'hyperbate.

[...] La femme se repeint les yeux, la bouche, le nez, les ongles ; [...] elle emploie, rien que pour les doigts de pied, un volume de vernis qui pourrait chaque année recouvrir l'État de Michigan, en le

⁷² Alexandre Vialatte, « Dernières nouvelles du zodiaque », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 97-98.

supposant parfaitement plat, d'une couche de liquide d'un mètre d'épaisseur, tuant ainsi les nains, les enfants, les bassets, que sais-je ? Certains boiteux ne parviendraient à survivre qu'en se tenant constamment sur leur jambe la plus longue. Théoriquement ! En fait, ils n'y parviendraient pas ; la myosite ossifiante aiguë les ferait mourir dans des souffrances atroces, et même dans la crampe tétanique, à moins de traitements arsenicaux et de médications iodurées d'un prix de revient extrêmement onéreux⁷³.

Mais la curiosité intarissable de Vialatte, cette envie de savoir, peut le conduire à récolter de tout dans son sillon, sans faire le tri.

A cette panoplie déjà encyclopédique d'hommes de science aussi sévères qu'incontournables, on doit ajouter [...] les deux bases de la culture française : le dictionnaire de M. Larousse et l'almanach de M. Vermot. L'un et l'autre fourmillent de références intéressantes et de définitions révélatrices. L'almanach Vermot contient tout ce qu'il est bon d'ignorer et le dictionnaire Larousse tout ce qu'il est mal d'ignorer⁷⁴.

Et, à force de vouloir tout connaître, Vialatte d'acquérir des savoirs qu'il avoue lui-même inutiles et qu'il vaut mieux laisser de côté.

Et, puisque nous parlons de la chasse, quelques conseils sur le vison qui relève des beaux-arts par le rayon de la mode. Ne lui laissez pas manger de persil ; le persil rend le vison stérile. Si vous voulez que sa fourrure devienne foncée, faites-le promener à l'ombre. Si vous désirez de beaux enfants, ne le mariez que le matin entre 7 et 10. Et si vous voulez être tranquilles, laissez-le vivre en ses forêts du Canada⁷⁵.

D'autres fois, Vialatte s'emporte ; et c'est la science tout entière qu'il condamne en bloc, montrant plaisamment combien elle a peu d'incidence sur la « vraie » vie et peut-être même que l'ignorance lui est supérieure.

[...] L'idée fausse est souvent plus féconde : l'idée fausse que la terre est plate permet fort bien de caler une chaise ou de bâtir une chaumière normande avec une poutre où accrocher les saucissons⁷⁶.

Pourtant, la science est un sujet qui le passionne et dont il sait voir les manifestations à tout instant. Déplorant le manque de poésie des cabines téléphoniques,

⁷³ *Ibid.*, « Les arts », pp. 197-198.

⁷⁴ Alain Montandon, « Le bestiaire d'un Buffon bouffon », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire, op. cit.*, pp. 86-87.

⁷⁵ Alexandre Vialatte, « Par monts et par vaux », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 256.

⁷⁶ *Ibid.*, « Chronique de l'idée fausse et même du subjonctif », p. 151.

Vialatte insiste cependant sur leur caractère instructif d'un point de vue scientifique. Qui plus est, avec une ironie légère, il souligne le plaisir qu'il y a à considérer scientifiquement chaque chose.

En revanche, placé en tête à tête avec les progrès de l'industrie, on mène dans les cabines une vraie vie scientifique. Le timbre sonne, l'électricité accourt, la plaque vibre dans l'appareil sous l'influence électromagnétique, le son se propage suivant les lois précises de l'acoustique ondulatoire. On se sent supérieur à l'animal. On peut même exprimer la chose, si on aime les plaisirs savants, par des graphiques et des intégrales⁷⁷.

En dépit de ce rapport mal aisé à la science, Vialatte orne sa chronique d'une kyrielle de détails savants, témoignant tantôt de son propre savoir, de sa curiosité, mais aussi d'une sorte de « manie » de vouloir tout exprimer en langage scientifique qui rappelle certains protagonistes de Georges Perec⁷⁸. Souffrant lui-même d'hypermnésie, retenant chacune de ses lectures aussi insignifiantes soient-elles, Perec caricature ce trait qui lui est propre en créant des personnages de savants, dont les connaissances, très spécialisées, sont futiles et comiques. Quant à Vialatte, il paraît faire montre d'une ambition encyclopédique, qui fait écho aux savants médiévaux et renaissants, auteurs de « sommes », contenant tous les savoirs ; ou encore, il suggère ces « chroniqueurs » qui prétendaient relater l'histoire du monde depuis le début des temps. Mais Vialatte « joue » au savant et s'en amuse. Et les hommes de science, passionnés par leurs recherches sur le pou de thorax par exemple⁷⁹, ressemblent, sous la plume de Vialatte, aux savants d'Hergé qui emplissent l'univers de Tintin, et au premier d'entre eux, le professeur Tournesol.

La Bibliothèque n'est pas, en effet, ce qu'un vain peuple pourrait penser. C'est un climat, c'est un haut lieu. Elle a une voûte vitrée, comme une cloche à fromage. Elle fascine, elle envoûte, elle fait des vocations. Cent vingt kilomètres d'imprimés y plongent trois cents chercheurs dans de chastes ivresses. Quand on les a connues, on n'en guérit jamais. Jacques Bourgeat vendit son affaire, ses biens, ses chaussures, son stylo, peut-être même sa secrétaire. Enfin tout. Il s'installa dans une chambre d'hôtel et ne vécut plus qu'à la place 137 de la Bibliothèque nationale. [...] Il habitait ainsi au centre de la Science comme le rat au cœur d'un fromage. Si bien qu'il finit par tout savoir. Rien de plus peut-être, mais rien de moins⁸⁰.

⁷⁷ *Ibid.*, « Chronique des voyages et des vents », p. 308.

⁷⁸ Cf. Jacques Poirier, « Tout savoir pour mieux ignorer », in Véronique Dufief (dir.), *Les écrivains face au savoir*, Dijon : Éditions Universitaires de Dijon, 2002, pp. 111-121.

⁷⁹ Alexandre Vialatte, « Voyage de l'homme en Tartarie », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., pp. 38-42.

⁸⁰ *Ibid.*, « L'amour à l'âge de la publicité », p. 282.

Le texte de Vialatte, surchargé de précisions scientifiques, où abondent références et détails savants, tient visiblement d'une science à outrance. Le phénomène d'accumulation, de surenchère de connaissances auquel on assiste pourrait nous amener à penser que trop de science tue la science. De plus, nombre de propos savants sont inutiles et non avendus, et par-là même incongrus. Cette volonté dont Vialatte fait preuve de traiter de tout en termes scientifiques confine à la parodie de discours savant.

B] La parodie du discours scientifique

Spécialiste de l'univers vialattéen, Pierre Jourde cite le chroniqueur, qui raille ironiquement l'almanach Vermot, lequel s'avère néanmoins l'une des sources inévitables de son « savoir ».

C'est étonnant. Le lecteur bien doué arrive ainsi à ne rien savoir d'à peu près tout avec des précisions affreuses⁸¹.

D'une certaine façon, Vialatte est près ici d'aborder de manière caricaturale l'un des traits caractéristiques de son écriture pseudo-scientifique. Les connaissances qu'il nous fait partager sont en effet souvent bien peu instructives, et n'ont de savantes que le biais par lequel il nous les présente. Il bâtit par conséquent un texte qui parodie l'exposé scientifique, c'est-à-dire qui conserve de celui-ci le style mais qui en modifie le sujet⁸². Cette parodie a une portée ludique ; grâce à elle Vialatte se moque quelque peu de la science ; ce faisant, il construit un discours qui généralement rend compte d'une fausse science, d'un savoir par l'absurde.

D'abord, Vialatte amplifie cette tendance typiquement scientifique de tout préciser avec des détails apparemment inutiles du point de vue d'un public profane. Il rapporte avec ironie les précautions « tatillonnes » d'un savant qu'il cite et dont il se moque.

⁸¹ Alexandre Vialatte, cité par Pierre Jourde, « La métalogue de Vialatte », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 61.

⁸² Cf. Gérard Genette, *Palimpsestes : La littérature au second degré*, Réédition, Paris : Éditions du Seuil, coll. « Points », 1992, pp. 35-36.

En outre, ajoute M. Leloup, de plus en plus rassurant dans ses explications, jamais serpent n'a broyé l'homme : c'est un on-dit. Les pires pythons n'ont jamais « broyé » l'homme pour l'avalier « après l'avoir enduit de leur bave ». Autant de racontars ridicules. Les « constrictors » ne broient rien du tout. Ils « entourent », ils « étouffent », et ils « arrêtent le cœur » avant d'avalier « *posément* » et « en commençant par la tête », par un mouvement alternatif de leurs mâchoires, qui ne sont jamais soudées ensemble. [...] On est avalé « *en tiroirs* ». Voilà ce qui est vrai. Nous ne risquons plus d'être broyés par des serpents de neuf mètres de long, mais avalés tout simplement *très posément*, par des serpents de huit mètres cinquante⁸³.

Ensuite, alors que l'on imagine l'humilité du scientifique devant des savoirs qui le dépassent, ce qui frappe dans un discours savant caricaturé c'est le ton docte de celui qui sait. Vialatte se fait passer pour un savant en empruntant cette manière d'affirmer les choses, de telle sorte que son propos ne puisse souffrir aucune contestation. Pour donner l'apparence de vérité à son énoncé, le chroniqueur cherche à ce qu'il acquiert l'autorité du discours scientifique. Dans cette optique, il façonne des phrases assertives et brèves, souvent composées de verbes au présent ayant une valeur de vérité générale. Il n'emploie que peu d'adverbes, lesquels nuanceraient au contraire son énoncé. De fait, Vialatte semble tenir un propos qui ne saurait laisser de place à quelque concession que ce soit.

Les déserts chauds amaigrissent l'homme et le fournissent de proverbes arabes. Quant aux déserts d'Amazonie, ils sont créés pour supprimer l'explorateur. L'ethnologue s'y enfonce dans la mousse comme dans une éponge gorgée d'eau, dégluti par des monstres mous. Il ne reste de son agonie qu'une odeur de boa, dans une lumière d'émeraude⁸⁴.

Ce que retient Vialatte du traité savant ce sont ses affirmations péremptoires, l'énoncé de vérités irréfutables. Or, la parodie procédant par l'exagération des caractères, Vialatte a recours à la tautologie afin de doter son texte de tout le poids d'un tel discours. Mais, à l'inverse de la dissertation savante, la tautologie – formule qu'on ne saurait mettre en doute –, ne prodigue pas un savoir ; elle n'est qu'une définition redondante qui ne définit rien. Pourtant, par la force de l'évidence, amenée à son paroxysme au moyen de la tautologie, Vialatte donne à sa chronique une apparence scientifique.

L'Océan date de la plus haute Antiquité. C'est la plus vaste quantité d'eau qui puisse être aperçue par l'homme. A son contact, la terre devient humide : le fond des mers est toujours mouillé⁸⁵.

⁸³ Alexandre Vialatte, « Chronique du mamba vert et même du mamba noir », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 32.

⁸⁴ Alexandre Vialatte, « Le désert, c'est l'éternité », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 130.

⁸⁵ *Ibid.*, « Tableau de la France au milieu du globe », p. 220.

[...] La mante religieuse, par exemple, dévore son propre époux au milieu de la nuit de noces. La veuve survit toujours. C'est une loi absolue⁸⁶.

Impossible de réfuter un tel énoncé qui redouble une vérité première. Mais Vialatte ne fait usage des tautologies et des lapalissades que lorsqu'il s'agit de traiter de références absolues, de topoï identifiables par tout un chacun, sans qu'apparaisse légitime ce besoin de définir. Qui plus est, le fait de donner à ses sujets d'étude « la plus haute Antiquité » pour origine confère à son propos une certaine autorité ainsi qu'un effet comique. Ce cliché littéraire, cette « erreur à ne pas commettre » des dissertations, permet au chroniqueur de se moquer d'un lieu commun souvent rebattu et qui parodie un mauvais exposé scientifique. A titre d'exemples : « Le printemps date de la plus haute Antiquité⁸⁷ » ; « La majesté date de la plus haute Antiquité⁸⁸ .» ; « La femme remonte à la plus haute Antiquité⁸⁹ .» ; « Les vacances datent de la plus haute antiquité⁹⁰ .».

Pour donner à son discours l'illusion de l'autorité de la science, Vialatte use de telles formules bien qu'elles soient vides de sens et qu'elles n'apportent nulle précision sur le sujet abordé. Mais la science de Vialatte ne se fonde pas seulement sur des vérités premières et éloquentes, martelées inutilement d'une manière qui parodie le style dit scientifique. Pourtant, Vialatte cherche à faire passer pour telles des propositions absurdes et fantaisistes. Pour ce faire, il a recours à tous les moyens stylistiques qu'offre la rhétorique savante. Traditionnellement destinés à convaincre un auditoire sceptique, ils permettent à Vialatte de faire une étonnante parodie du discours savant.

Le chroniqueur a le goût des conclusions pseudo-scientifiques, capable de synthétiser très brièvement tout un paragraphe. Mais, comme il ne retient d'un énoncé que des points de détails très particuliers, nous serions tentés de dire que ses conclusions sont par trop « hâtives », et du fait absurdes et comiques. Après avoir relaté par exemple la cruauté froide du lieutenant de Pancho Villa, il fait un résumé rapide et ironiquement détaché du fait principal :

⁸⁶ *Ibid.*, « Le temps des nids », p. 160.

⁸⁷ *Ibid.*, « Chronique des nourritures et des occupations », p. 203.

⁸⁸ *Ibid.*, « Grandiose Ouagadougou », p. 208.

⁸⁹ *Ibid.*, « Histoire des femmes », p. 213.

⁹⁰ Alexandre Vialatte, « Panorama du mois de juillet », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 127.

Cette histoire prouve que les nuits sont fraîches, même au Mexique ; qu'après le travail il faut prendre du repos, et qu'il est extrêmement pénible d'assassiner trois cents personnes, parce qu'on a les mains contractées (c'est comme la crampe des écrivains). Voilà ce que dit cette histoire instructive. Elle sent accessoirement le cadavre et la mouche bleue⁹¹.

En outre, les conclusions que tire le chroniqueur, qui veut coller au plus près de l'exposé savant, ne sauraient se passer des preuves, qui confirment ou infirment la validité d'un savoir scientifique. Mais les preuves qu'il fournit pour justifier son propos ne sont guère sérieuses, ou, si elles le sont, c'est le « savoir » qu'elles dessinent qui ne vaut plus.

Ce fut également en janvier que Landru, le sire de Gambais, qui est appelé à rester dans l'Histoire comme le prototype du faux affectueux, brûla sa dernière femme dans un poêle à trois trous avec ce qui lui restait de coke, dans une petite cuisine de banlieue. [...] Cette histoire prouve qu'au mois de janvier l'homme aime rester au coin du feu⁹².

Toutefois, ces preuves, censées garantir le bien-fondé d'un texte savant, et avec elles la science dans son intégralité, sont parfois ouvertement moquées par le chroniqueur ironique.

J'attendais sans nulle impatience que le plafond me tombe sur la tête. (Sans trop y croire, car les veaux ne meuglaient pas, et j'ai appris par les journaux que la plupart des secousses telluriques provoquent le meuglement des veaux. Ce n'était donc qu'un songe du sous-sol.) J'appris, hélas ! à mon réveil, qu'il s'était bien agi d'un tremblement de terre. Si les veaux n'avaient pas meuglé, c'était, me dit-on, parce qu'il n'y en avait pas : il n'y a pas de veaux au centre de Nice. L'homme n'y est prévenu par rien des tremblements de terre. Quand sa maison tombe sur sa tête, il peut croire aux pires catastrophes : rien ne lui prouve qu'il s'agit d'un frémissement du sol⁹³.

Le constat d'évidence, ne suffit plus : si la preuve est manquante, dit Vialatte, qui semble vouloir parler au nom de la science, on ne saurait accéder à la connaissance. Mais il donne pour garantie scientifique une preuve unique, la moins évidente de toutes peut-être : là où l'on s'attendrait au sismographe, Vialatte met en avant la valeur scientifique des meuglements du bétail.

⁹¹ Alexandre Vialatte, « La mouche bleue de Pancho Villa », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 235.

⁹² Alexandre Vialatte, « Petite chronique de février », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 105-106.

⁹³ *Ibid.*, « Chronique des fleurs du feu et du serpent des neiges », p. 268.

Mais la meilleure « preuve » que le faux scientifique puisse trouver c'est encore celle qu'il façonne lui-même. Pour tenter de faire passer ses propos souvent absurdes pour véridiques, Vialatte s'appuie sur une logique assez rigoureuse, qui, conformément à la définition de la parodie, imite le style de la science. Les démonstrations qu'il élabore, syllogismes ou plutôt sophismes, ont une forme plus ou moins convenue ; pourtant, elles ne mènent qu'à des conclusions dénuées de valeur scientifique et s'achèvent souvent de manière inattendue et cocasse.

Le néon a tué l'ombre. Et l'ombre, c'est le volume. Et ce qui n'a pas volume est plat⁹⁴.

Peu de girafe est décoratif ; quelques girafes ornent une rue, un restaurant, étoffent un salon littéraire ; mais trop c'est trop⁹⁵.

« Nous sommes, dit-il, dans un pays civilisé ; vous êtes tous allés à l'école. Vous savez reconnaître le beau... » Le beau, c'est la panthère en plâtre⁹⁶.

A cet usage parodique que fait Vialatte de la science, s'ajoute sa tentative de montrer au lecteur ses sujets d'étude sous la forme de schémas détaillés. Visitant une exposition d'antiquités, Vialatte s'attarde non à dépeindre les objets présentés mais les exposants eux-mêmes. Il s'en suit une définition particulièrement comique de l'antiquaire, d'autant plus qu'elle s'appuie sur un schéma « scientifique » que fait de lui le chroniqueur.

Les expositions d'antiquaires ne sont pas inutiles à la science. Il en ressort que l'antiquaire, à de très rares exceptions près, se compose de la tête (grand A), du tronc (grand B) et des membres (grand C). (Un schéma ferait mieux saisir.) La tête comprend l'encéphale, l'hypophyse, qui est située dans la selle turcique, et les lunettes d'écaille (alpha). L'hypophyse est très importante, car ses lésions peuvent amener le gigantisme, le diabète ou l'obésité. Le tronc dissimule l'estomac et montre la « Légion d'honneur ». Les bras se terminent par des mains. Les doigts permettent de mettre les sous dans le tiroir-caisse et de refermer avec une clef⁹⁷.

Mais parfois chez Vialatte c'est la logique elle-même qui se trouve renversée, et peut-être va-t-elle jusqu'à déraisonner. Toutefois, c'est lorsqu'il s'agit de traiter d'astrologie,

⁹⁴ *Ibid.*, « Les grelots de la saint-Sylvestre », p. 93.

⁹⁵ *Ibid.*, « Découragement de l'hippopotame », pp. 50-51.

⁹⁶ *Ibid.*, « Originaires », pp. 236-237.

⁹⁷ Alexandre Vialatte, « Plaisirs d'automne ou l'exposition des antiquaires », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, p. 239.

c'est-à-dire déjà de fausse science, que le raisonnement est sens dessus-dessous : c'est désormais le résultat qui permet le calcul et non plus l'inverse.

Étudiez-vous : si vous constatez qu'en face des événements de la vie vous avez les mêmes réactions que Parmentier et Cécile Sorel, que vous êtes sujet aux embolies et aux anémies hyperchromes, aux accidents pulmonaires et cardiaques, que vous marchez en levant la tête, que le rauwolfia des Indes fait baisser votre tension, que vous ressemblez de face à Pétrarque et de profil à Laurent le Magnifique, n'en doutez plus, vous êtes un Lion⁹⁸[...].

Mais, aux yeux de Vialatte, la science, la vraie cette fois, paraît elle aussi « marcher sur la tête ». Il rapporte qu'elle invente des noms de médicaments sans savoir contre quelles affections ils seront censés lutter. Mieux, il imagine même que les laboratoires puissent mettre au point des pathologies inédites et les répandre à travers la population afin de pouvoir commercialiser leurs remèdes.

D'autre part, le cerveau électronique, endoctriné par des chimistes, a rédigé à l'usage des pharmaciens un catalogue de tous les mots qui pouvaient être fabriqués pour désigner de nouveaux médicaments : *abechamycine*, *starvcid*, *platuphyl*, etc. Il ne reste plus qu'à lancer dans le public les maladies que guériraient ces remèdes nouveaux⁹⁹.

A tant faire la parodie de cette science qui prétend tout savoir, Vialatte semble à la fois bien la connaître et la dénigrer. Il la raille avec ironie et la parodie pour montrer ses limites, son ambition démesurée d'omniscience. En outre, il condamne avec malice l'hypocrisie des savants et leur ton péremptoire qui ferme la porte à toute recherche.

Ces gens [les aborigènes] sont dénués à tel point de tout vêtement, confort, hygiène, couverture, édredon et matelas en caoutchouc mousse qu'ils dorment debout sur une seule jambe. [...] Une dépêche de Londres annonce que des savants se sont lancés à leur poursuite afin de découvrir la raison de cet étrange comportement. Pourquoi l'aborigène dort-il sur une seule jambe ? Cruelle énigme. Et faux problème : il dort parce que l'homme a besoin de sommeil ; sur une seule afin de reposer l'autre. Ainsi ont raisonné des savants plus sérieux. Il faut bien, ont-ils dit, dormir sur quelque chose. Comment ne serait-ce pas sur une jambe ou sur l'autre ? On ne peut pas dormir sur les deux ! C'est une position épuisante ! Quant à vivre sans nul sommeil, un tel rêve ne pourrait se loger que dans une tête sans cervelle¹⁰⁰.

⁹⁸ Alexandre Vialatte, « Chronique de juillet », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 88.

⁹⁹ *Ibid.*, « Les travaux et les jeux », p. 230.

¹⁰⁰ *Ibid.*, « Dernières nouvelles du zodiaque », p. 100.

Ailleurs, il va jusqu'à exprimer en des termes acerbes une vive critique des scientifiques qu'il caricature en ne les montrant que sous leurs dehors les plus blâmables.

Un jour, ils couperont des gros chiens sur des tables ripolinées, de vrais chiens vivants, des saint-bernard, des danois en pleine force ; ils piqueront des papillons à pois sur des bouchons avec une étiquette ; ils chloroformeront des goujons de Seine-et-Marne pour prendre leur empreinte dans le plâtre avant de leur injecter du cyanure de potassium ; ils souffleront, pour les gonfler, dans des chenilles, avec une paille, ils boucheront avec du sparadrap les yeux du serpent à lunettes. En un mot, ils feront de la Science, et grâce à eux on connaîtra mieux le rat, ou le cloporte, ou la vipère, c'est-à-dire l'homme au bout du compte, en général (mais ne le connaît-on pas assez ?...), et ils auront leur statue dans des squares¹⁰¹.

A vrai dire, il semblerait même qu'à la science Vialatte préfère le bon sens et la sagesse populaires, qui paraissent parfois plus aptes à répondre à certaines interrogations. A la grande surprise du chroniqueur, le scientifique Paul Rode avoue mener ses travaux sur les animaux dans l'espoir de « savoir pourquoi l'homme et la femme s'entendent si mal¹⁰² ». Le but « scientifique » du chercheur paraît incongru au vu de ses sujets d'étude, en outre, Vialatte fournit la solution aux questionnements du savant en s'appuyant sur un constat populaire.

L'homme et la femme ne s'entendent si mal que parce qu'ils habitent la même maison¹⁰³.

Comment se fait-il que la science ne puisse pas répondre à toutes les questions ? La réponse est simple, énoncée par Alexandre Vialatte, bien qu'elle soit quelque peu surprenante et paradoxale – elle se fonde, une fois encore, sur ce qui relèverait du bon sens. Si la science ne satisfait pas le chroniqueur, c'est parce qu'elle ne saurait être tout à fait exacte. D'une manière comique, qui apparaît au lecteur amusé comme une évidence, il remarque l'impossibilité d'obtenir un savoir véridique dans certains domaines.

Rien n'est plus faux que le chiffre exact. Quand on vous dit que le Pacifique contient tant de sextillions de mètres cubes d'eau *virgule cinq*, c'est certainement faux. Et c'est pourtant le résultat du calcul. Quand le Larousse vous explique froidement que Saint-Ferréol-sur-Arzon compte 2001 habitants, c'est qu'il oublie que, pendant qu'on les comptait, la fille du boulanger est partie pour Paris avec le beau-frère du facteur, que la bouchère a eu deux jumeaux, que le sacristain est mort

¹⁰¹ *Ibid.*, « Dernières nouvelles de l'arche de Noé », pp. 34-35.

¹⁰² *Ibid.*, p. 36.

¹⁰³ *Ibid.*

de froid, et que le loup a mangé en long le brigadier de gendarmerie. Il y a d'ailleurs un axiome très simple en matière de démographie : *nul, dans nulle agglomération, n'est le deux mille unième habitant*. Le deux mille unième n'existe pas. Le deux mille unième est un mythe. (Et, d'abord, par qui commence-t-on ?) Pour être parfaitement exact, on dit : le Pacifique est plus grand que ma baignoire, Saint-Ferréol est bien plus petit que Paris¹⁰⁴.

Dans ce paragraphe, on note cependant une once de mauvaise foi dans les exemples vialattéens : il prétend que la science est erronée en se basant sur l'arbitraire d'un recensement démographique, mais il omet que ce relevé a été exact à une date précise. De plus, sa conclusion n'est ni scientifique ni très précise – on pourrait dire qu'il ne « se mouille pas beaucoup ». Pourtant, il veut faire passer son constat d'évidence pour la méthode scientifique, et ce avec l'aplomb du pseudo-savant : « Pour être parfaitement exact, on dit [...] ». Mais sous des dehors comiques de lapalissades, de ton faussement docte, de propositions absurdes et en rien scientifiques, Vialatte veut montrer que la science n'a pas toujours raison.

Enfin, cette science par trop prétentieuse, menaçante, et peut-être même inexacte, manque cruellement de poésie. Dans une publication dédiée à l'Auvergne, Vialatte, évoquant le puy de Dôme, s'est trompé en donnant de ce dernier une altitude fautive¹⁰⁵. Malgré les critiques lui faisant reproche de son erreur, Vialatte refuse de se corriger. Il rétorque dans sa chronique, avec un sérieux à peine ironique, le peu d'importance qu'il y a à préciser le chiffre « vrai », d'ailleurs tellement contestable. La sensation de fatigue après l'ascension d'une montagne, le sentiment de liberté, de « grandeur », que procure son spectacle, sont des critères aussi valables que l'altitude scientifique.

Je ne plaiderai pas l'incompétence, qui est pourtant la meilleure excuse. Je soupçonne, en revanche, mes critiques de n'être jamais montés au puy de Dôme. S'ils l'avaient fait à bicyclette, comme je le fis, pendant deux ans trois ou quatre fois par semaine, ils se seraient bien vite aperçus qu'il est beaucoup plus haut qu'on ne pense. (En revanche, à la descente, il est beaucoup plus petit. Il faut établir une moyenne. Elle reste très supérieure au chiffre machinal de nos géographies.) [...] Encore est-ce voir les choses matérialistement. Il est, pour les montagnes, une altitude morale. Le puy de Dôme, moralement, est bien plus haut que lui-même¹⁰⁶.

¹⁰⁴ *Ibid.*, « Chronique des justes altitudes », p. 280.

¹⁰⁵ Cf. *ibid.*, p. 279.

¹⁰⁶ *Ibid.*, pp. 279-280.

C/ Quelle démarche pour quel chercheur ?

La parodie de science que fait Vialatte est une constante de ses chroniques ; elle montre tantôt son intérêt pour les disciplines scientifiques et tantôt sa désapprobation farouche des méthodes employées par les savants. Cependant, en dépit de cette parodie ludique et satirique de la science, on constate que Vialatte suit peu ou prou une démarche individuelle, analogue à celle du scientifique. Mais, si sa « science » est essentiellement livresque, est-ce bien là une démarche sincère et efficace, lui permettant d'atteindre le savoir par lui-même, de vérifier les « dires des astrologues¹⁰⁷ » ?

La chronique semble avancer par associations d'idées, mais en même temps elle pourrait reproduire le cheminement de pensée du chercheur. Néanmoins, elle suit une logique assez particulière, qui n'est pas celle de la démonstration mathématique ; c'est qu'elle accorde une part importante au hasard. Il paraît en effet se laisser guider par des sujets annexes, tomber dans des digressions – tout ce qui différencie à première vue le « littéraire » du « scientifique ». Pourtant, Vialatte ne fait pas autre chose que suivre le modèle scientifique qui préside à la recherche fondamentale.

La chronique de Vialatte semble aller « dans tous les sens » à la fois, sans trop de sérieux ni de rigueur. Mais ce que nous apprend la recherche fondamentale c'est qu'il faut bien commencer l'étude par quelque chose et que le premier thème venu fera office de levier. Dans « Chronique bien sentencieuse et bien philosophique de l'universel écureuil¹⁰⁸ », Vialatte nous révèle ce qui pourrait tout aussi bien être son art poétique que sa méthode scientifique.

[...] On peut prendre la vérité, ou tout autre chose, par n'importe où, et tout suivra ; il n'y a qu'à tirer un peu sec, ou adroitement, sur le bout de la laine, tout l'écheveau, ou le nœud, y passera. [...] Si vous avez à parler d'un sujet, commencez donc par n'importe où. Voilà qui facilite les choses. Beaucoup de gens qui sont pleins d'idées, ne savent jamais par où commencer. *Commencez par n'importe quoi*, le Soleil, la machine Singer, que sais-je, le président Fallières. Au besoin, vous pouvez même toujours vous servir du même commencement ; par exemple : « Le Soleil date de la plus haute antiquité. » Si vous dites la même chose du président Fallières, ajoutez vite : « Il existait bien avant moi. » Parti de prémisses si fermes et si catégoriques, pour arriver au sujet

¹⁰⁷ Cf. Alexandre Vialatte, *Dires étonnants des astrologues*, Paris : le Dilettante, 1993, 103 p.

¹⁰⁸ Alexandre Vialatte, « Chronique bien sentencieuse et bien philosophique de l'universel écureuil », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 161-164.

même (disons le tigre du Bengale, la femme fatale ou la pomme de Newton), vous serez obligé *de l'extérieur* à faire de tels rétablissements de l'esprit et de l'imagination que vous trouverez en route mille idées à la fois plaisantes et instructives qui ne vous seraient jamais venues sans cela. Je ne vends pas la recette, je la donne¹⁰⁹.

Si un sujet ne semble porteur d'aucune vérité essentielle, il mènera tout de même d'après Vialatte vers une découverte « intéressante ». Qu'importe l'objet sur lequel se porte l'étonnement du chercheur, si tant est qu'il lui inspire une curiosité, une envie de savoir, il est propice à l'étude scientifique et ouvre ainsi la voie à des découvertes insoupçonnées. Dans « Voyage de l'homme en Tartarie¹¹⁰ », on voit qu'un objet d'étude aussi infime que peut en proposer l'entomologie, qui paraît pour le moins insignifiant, est au fondement de la découverte d'une civilisation mystérieuse et inconnue.

Le papillon peut en effet entraîner l'homme dans des aventures étonnantes. Le conduire dans la forêt vierge, au désert, à la mort subite. L'homme propose, l'insecte le mène. On a vu le pou de thorax entraîner des penseurs jusqu'à l'extrême voisinage du pôle Nord [...]. La recherche forcenée, ou seulement scientifique, de certains pièges à puces du modèle dit tambour peut obliger un savant timide, et même ami du bien public, barbu, précis, père d'enfants en bas âge, à circuler dans le désert de Gobi en robe chinoise de qualité médiocre, à cheval sur un yack aux yeux inexpressifs, et pas plus haut qu'une vache bretonne. [...] Le désert s'étend au loin. Il y naît des villages faits de yourtes pareilles à des ballons captifs [...]. [...] D'autre fois, ce sont des villes mortes. [...] Et d'autres fois, on voit passer des rois. [...] Ils viennent en service commandé voir le roi « des Quatre-Mers et des Dix Mille Peuples ». Et c'est une histoire de Kafka¹¹¹.

A vrai dire, le scientifique, qui est adepte de la recherche fondamentale, ne sait pas où il va et prend pour sujet d'étude ce qui s'offre à lui dans un premier temps, avant de procéder à l'analyse, et bien avant d'en tirer des conclusions.

L'actualité est tellement foisonnante qu'on ne sait plus où l'attraper. Il faudra pourtant qu'elle y passe, car nous sommes disposés à ne pas nous laisser faire. Nous l'attraperons comme nous pourrons ; par les cheveux ou par les oreilles, par les chevilles et la peau du ventre, en un mot par ce qui s'offrira. [...] J'ai vu un pékinois qu'on présentait ainsi¹¹².

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 162.

¹¹⁰ Alexandre Vialatte, « Voyage de l'homme en Tartarie », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, pp. 38-42.

¹¹¹ *Ibid.*, pp. 39-41.

¹¹² Alexandre Vialatte, « Lacs et entrelacs », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p. 53.

Et, dépassant même le cadre de la recherche fondamentale, il semble aller jusqu'à prôner que c'est lorsqu'on ne cherche pas que l'on est le plus apte à trouver quelque chose. A plusieurs reprises dans ses chroniques, Vialatte met en effet l'accent sur l'importance de ce qu'il appelle « le temps perdu ».

La civilisation de la promenade est finie, celle des idées qu'on discute « gratuitement », pour le seul plaisir de la chose, et du temps dit perdu, qui se rattrape toujours. (Le temps gagné ne se rattrape pas de même ; c'est le temps perdu qui a fécondé l'humanité¹¹³.)

Une fois que Vialatte a adopté cette posture de chercheur, il procède à l'observation de ces sujets étonnants qui s'offrent à lui. Et fort de l'attention qu'il porte aux choses, Vialatte note ses observations, et, conformément à la démarche scientifique, il décrit ce qu'il voit.

[...] Où va l'homme ? L'expérience nous répond : au bureau. D'où vient-il ? Du métro. Où va-t-il ? A l'usine. D'autres disent : « Aux cent mille chaussettes ». C'est une donnée de l'observation¹¹⁴.

Cependant, à rebours de cette méthode, il commence quelquefois sa chronique par une hypothèse laquelle devrait normalement découler du travail préliminaire d'observation selon la méthode cartésienne. Par conséquent, ni l'observation ni la description, qui sont à la base du travail de recherche, ne servent à Vialatte dans un but scientifique. Son hypothèse, placée en amont de la chronique, prend de fait des allures de postulat initial. Fidèle de ce point de vue à la tradition scientifique, suivant en cela la voie tracée par Descartes, ce postulat initial peut être un point de départ de la chronique – du développement –, que celle-ci se propose de vérifier.

Beaucoup d'affiches conseillent à l'homme de « mettre un tigre dans son moteur ». Or, c'est une chose à ne jamais faire. Il y a longtemps que je l'ai signalé ici même et dans plusieurs autres journaux¹¹⁵.

Par la suite, Vialatte va détailler les raisons qu'il invoque pour ne pas sacrifier à une telle pratique. Bien sûr, l'effet comique vient de la confusion entre le sens littéral et le

¹¹³ Alexandre Vialatte, « La mouche bleue de Pancho Villa », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 232.

¹¹⁴ *Ibid.*, « Divers faits d'été », p. 54.

¹¹⁵ Alexandre Vialatte, « Chronique des tigres dans les moteurs et de plusieurs choses merveilleuses », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 45.

sens figuré. Ici, le chroniqueur feint de ne retenir que le sens littéral et va argumenter son point de vue avec une rigueur faussement scientifique qui, naturellement, ne sied guère à la situation.

Il ne faut jamais mettre de tigre dans son moteur, surtout quand on a des enfants. Les enfants sont méchants, capricieux, étourdis, cruels avec les animaux : il n'y a qu'à voir comment ils traitent les mouches. Ils risquent de maltraiter le tigre, de l'irriter, de le rendre furieux ; de l'indisposer en lui arrachant une patte ou en lui tirant la moustache¹¹⁶.

Mais Vialatte ne soumet pas, ainsi que le ferait un chercheur, son hypothèse à une authentique vérification par l'expérience. D'une part, son postulat peut-être confirmé ou infirmé « en bloc », souvent au moyen d'une vérité générale ou bien d'une assertion péremptoire qui clôt toute réflexion.

A quoi rêvent les jeunes filles ? A des savons chimiques qui donnent l'éclat de la fleur aux peaux les plus noirâtres, à des produits « désincrustants », à des pilules qui raffermissent le buste, résumons-nous : à un fiancé¹¹⁷.

D'autre part, il est fréquent de voir Vialatte ne pas poursuivre son raisonnement plus avant. A vrai dire, le paragraphe introducteur des chroniques, qui a tous les aspects du postulat initial, vise avant tout à « appâter » le lecteur par une sorte de *captatio benevolentiae* – c'est là ce qui fait dire à Obaldia qu'on se trouve avec Vialatte en « docte et plaisante compagnie¹¹⁸ ». Il arrive donc au chroniqueur d'abandonner en chemin le projet qu'il avait formé pour aborder de nombreux autres thèmes sans liens évidents les uns avec les autres. Ainsi, le postulat initial, occupant le début des chroniques, se retrouve parfois dissous au sein du texte de Vialatte, laissé de côté comme s'il n'avait soudain plus aucune importance, sans passer par la « case vérification », condition sine qua non pour juger du bien-fondé d'une hypothèse, pour lui attribuer une valeur scientifique. Et même lorsque, étonné par un phénomène et curieux de comprendre ce qui l'engendre, il daigne suivre la démarche d'un chercheur, il ne parvient pas à vérifier ses observations. La conclusion de sa tentative est éloquente : « On n'y comprend rien.¹¹⁹ » Cela montre que, d'après Vialatte, la science n'est peut-être pas apte à tout résoudre.

¹¹⁶ *Ibid.*

¹¹⁷ *Ibid.*, « Découragement de l'hippopotame », p. 49.

¹¹⁸ Alexandre Vialatte, *Antiquité du grand chosier*, *op. cit.*, p. 15.

¹¹⁹ Alexandre Vialatte, « Chronique du soleil et de la lune », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p. 77.

On voit par là combien il est intéressant de faire de l'astronomie moderne. Habillé en canard sauvage, au fond du haut du ciel au milieu des troupes. C'est nécessaire. Les étoiles, en effet, demandent une observation constante. Il faut surveiller le ciel comme le lait sur le feu. Elles bougent tout le temps. Surtout la Lune. On ne peut pas la quitter des yeux. Elle se livre sans cesse à mille extravagances. Notamment cette semaine. Je l'ai quittée à Nice, il n'y a peut-être pas huit jours, mince comme un fil, à côté d'une étoile, une seule (brillante comme un diamant), et à Paris je la retrouve énorme, rouge, effrayante, enflée, malade, au ras des toits, complètement disproportionnée ; dans sa couleur et dans sa forme. Une vraie Lune de version latine qui annonce la mort de César. J'ai voulu contrôler ce caractère désastreux. Je n'ai plus trouvé, et au sommet du ciel (*ce qui prouve qu'elle avait bougé*), qu'une espèce de Lune pâle, jaune, froide, de taille moyenne. La vraie Lune. On n'y comprend rien¹²⁰.

Quant à la formule « Et c'est ainsi qu'Allah est grand » dont il use pour clore chaque chronique¹²¹ de *La Montagne*, elle montre bien que la connaissance totale (l'omniscience) est inaccessible à l'homme, car il demeure en toute chose une part de mystère que seul le sentiment d'absolu peut lui permettre d'entrevoir.

Alexandre Vialatte n'est pas scientifique, il ne se soumet pas à la rigueur de la méthode scientifique ; aussi ne parvient-il point à acquérir une connaissance au terme de cette démarche. Ne cherchant pas à valider ou à réfuter telle ou telle hypothèse, il ne tente pas de faire valoir pour vraie une idée plutôt qu'une autre. Mais, il faut dire que cette science qu'il connaît à travers les livres l'amuse, l'agace, et ne satisfait pas sa curiosité. Dans « Chronique des voyages et des vents¹²² », il cite ce vers de Rimbaud à propos des cabines téléphoniques : « la vraie vie est absente¹²³ ». Or, en dépit de l'intérêt scientifique que Vialatte trouve ironiquement à ces cabines, il faut bien avouer leur « manque de poésie lyrique¹²⁴ ». Mais cette constatation vaut de même pour la Science tout entière. D'après Aristote, une fois l'étonnement changé en curiosité, celle-ci doit permettre à l'ignorant de ne plus l'être. Mais chez Vialatte, la science ne semble pas succéder à la curiosité : c'est qu'il n'a pas pour principale ambition d'acquérir la connaissance des objets qui l'étonnent. En outre, son étonnement premier ne demeure pas non plus ; il se meut vraisemblablement en un sentiment tout autre. Rejetant Aristote, l'émerveillement, né de l'étonnement,

¹²⁰ *Ibid.*, pp. 76-77.

¹²¹ Quelques chroniques toutefois ne se terminent pas ainsi, à titre d'exemple : « Mais je ne pense pas que ce soit par là qu'Allah est grand. » *Ibid.*, « Nocivité bien grande du dessin instructif », p. 138.

¹²² *Ibid.*, « Chronique des voyages et des vents », pp. 307-311.

¹²³ *Ibid.*, p. 308.

¹²⁴ *Ibid.*

remplace la curiosité du chroniqueur. Aussi, Vialatte se trouve-t-il porté par l'enthousiasme (inspiré par un dieu selon l'étymologie), admiratif de l'objet qu'il cherchait à maîtriser par la science. C'est la raison pour laquelle il ne devient pas savant, bien qu'il fasse état à de nombreuses reprises des « nécessités contradictoires¹²⁵ » qui existent selon lui en chacun d'entre nous et qui nous font pencher tantôt vers la compréhension et tantôt vers l'émerveillement.

L'esprit de l'homme ne cesse de rêver ; mais aussi de méditer, de supputer, de calculer. Il a envie de savoir et besoin de ne pas comprendre ; bref, de connaître et de s'émerveiller. Nécessités contradictoires : l'une exige de savoir et l'autre d'ignorer. D'où la science et la poésie¹²⁶.

Voilà le drame. Non de ne pas comprendre. Car enfin il faut bien choisir, ou de comprendre ou de s'émerveiller. Et le premier besoin de l'homme est de ne pas comprendre. La Création lui coupe le souffle. Il ne pourra jamais tout dire. Il faut choisir. C'est une chose atroce. A quoi bon perdre à essayer de comprendre un temps trop court pour énumérer¹²⁷ ?

La démarche scientifique que suit Vialatte tend plutôt à être une « non-démarche ». Elle ne l'amène pas à acquérir une science car elle ne se conforme pas à une méthode rigoureuse, étant par trop confuse. Mais de plus, sa curiosité ne saurait être comblée dans la mesure où l'émerveillement lui succède. Pourtant, Vialatte use de cette démarche à sa guise (sans la parodier : il n'en imite pas la forme). Il emprunte à la science ce qui constitue la base de son étude, à savoir l'observation et la description. Mais il s'en sert dans une optique différente de celle d'acquérir un savoir ; elles lui permettent de mieux voir un objet, d'y porter une attention accrue, et de tenter de le dire : bref, de poser sur ce qui l'étonnait un regard poétique et de communiquer son émotion par le langage.

Quant à l'émerveillement, il n'est pas synonyme d'immobilité ; il est au contraire le principal matériau de l'écriture poétique.

La chronique est un art. L'artiste veut s'étonner et nous étonner. L'art poétique est fondé sur l'émerveillement¹²⁸.

¹²⁵ *Ibid.*, « Cartes postales », p. 283.

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ Alexandre Vialatte, « *Dimanche m'attend* », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 136.

¹²⁸ Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte*, op. cit., p. 100.

II

Vialatte poète

1. L'illusion d'un monde imaginaire

A] Vialatte s'inspire du réel

Comme nous l'avons vu, la curiosité de Vialatte s'applique visiblement à tous les sujets ; mais c'est pour les thèmes scientifiques qu'il manifeste le plus vif intérêt. Cependant, cette envie de savoir que dénote la curiosité n'est pas une fin en soi pour le chroniqueur ; son étonnement initial se meut en un sentiment d'émerveillement qui n'est plus propice à l'acquisition de connaissances mais qui est la base de toute création poétique.

La création artistique procède assurément à sa source d'un jaillissement spontané, d'un élan libre et inconditionné de la personnalité profonde de l'artiste. Ne parlons pas d'inspiration, le mot et la chose sont obscurs, mais d'une exaltation intérieure sans analogue, d'un « enthousiasme » générateur, qui tend à subjuguier l'être entier¹²⁹.

Une fois posé l'émerveillement comme condition d'émergence de la poésie, René Waltz dénonce, de même que le fit Aristote, l'erreur qui consisterait à confondre la poésie avec la seule versification¹³⁰. Dans *La Poétique*, Aristote s'insurge en effet de la confusion qui règne autour du terme de « poète », et montre par exemple que le commun a tort de considérer qu'Empédocle est poète pour la seule raison qu'il articule sa pensée au moyen de vers. Pour lui le fond prime pour ainsi dire sur la forme, le propre du poète étant de représenter non les faits réels mais ceux potentiellement réalisables.

De ce que nous avons dit, il ressort clairement que le rôle du poète est de dire non pas ce qui a eu lieu réellement, mais ce qui pourrait avoir lieu dans l'ordre du vraisemblable ou du nécessaire. Car la différence entre le chroniqueur et le poète ne vient pas de ce que l'un s'exprime en vers et l'autre en prose (on pourrait mettre en vers l'œuvre d'Hérodote, ce ne serait pas moins une chronique en vers qu'en prose) ; mais la différence est que l'un dit ce qui a eu lieu, l'autre ce qui pourrait avoir

¹²⁹ René Waltz, *La création poétique : essai d'analyse*, Paris : Flammarion, 1953, p. 29.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 46.

lieu ; c'est pour cette raison que la poésie est plus philosophique et plus noble que la chronique¹³¹[...].

Dans cette définition, Aristote entend « chroniqueur » comme un synonyme d'historien – l'auteur d'un récit historique –, qu'il distingue du poète. Mais ce terme anachronique¹³² que l'on trouve dans cette traduction ne manque pas de relancer la question des frontières de la vialattine. Dans un sens moderne, la chronique désigne un article journalistique. Néanmoins, nous l'avons dit, la chronique de Vialatte ne tient pas du journalisme ; elle traite d'événements réels comme elle peut ne pas s'en préoccuper : elle relate aussi bien « ce qui a eu lieu » que « ce qui pourrait avoir lieu ». Afin d'apporter des précisions à ce genre quelque peu marginal, Bruno Curatolo évoque la chronique de Vialatte en terme de « chronique poétique ».

Celui-ci, [Alexandre Vialatte] [...] ne peut donc être regardé comme un cas, sinon par l'ampleur de son talent et son abondante production, dans le domaine de la chronique, qu'il ne faut non pas désigner comme « littéraire », parce que l'expression renvoie par usage à une activité de compte rendu – « la chronique des livres » – mais bien comme « poétique », parce qu'il ne s'agit pas de rendre compte de quoi que ce soit de circonstanciel, en particulier, si ce n'est de son humeur, du « temps qu'il fait » ou qu'il fera, et de la marche du monde en général¹³³[...].

Si la littérarité de cette vialattine n'est plus à démontrer, l'enthousiasme de Vialatte, issu de l'étonnement, peut-il lui conférer une valeur poétique ?

Selon Aristote, la tâche que doit s'assigner le poète s'assimile à une quête de réalisme - d'où la traduction du terme *mimêsis* par « représentation » et non « imitation » (car, d'après Baudelaire, il n'est pas question pour le poète de « copier, mais d'interpréter [le monde] dans une langue plus simple et plus lumineuse¹³⁴ »). Pour Mallarmé, sa mission n'est plus seulement d'approcher le réel mais bien de dire la réalité. Peut-être même la poésie pourrait-elle être une manière d'appréhender le monde, autrement que scientifiquement.

¹³¹ Aristote, *La Poétique*, texte, traduction, notes par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, Paris : Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1980, p. 65.

¹³² « Chronicon » n'est usité qu'à partir du VIe siècle.

¹³³ Bruno Curatolo, « Pour une poétique de la chronique vialattienne », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, op. cit., p. 415.

¹³⁴ Charles Baudelaire cité par Joëlle Gardes-Tamine, *La stylistique*, 2e édition, Paris : Armand Colin, 2005, p. 97.

L'explication orphique de la Terre, qui est le seul devoir du poète et le jeu littéraire par excellence : car le rythme même du livre, alors impersonnel et vivant, jusque dans sa pagination, se juxtapose aux équations de ce rêve¹³⁵.

Au vu des différentes conceptions poétiques, on comprend que le poète vise à questionner le réel. Chez Vialatte, le réel est de prime abord le lieu où sa poésie prend sa source. Il s'inspire du réel ; il reçoit, émerveillé, ce qui s'offre à lui d'emblée. C'est là ce qui amène Denis Wetterwald à le voir comme un poète sans imagination.

L'imagination d'Alexandre Vialatte se trouve dans l'agencement du réel. L'auteur n'a pas d'imagination au sens habituel du terme. [...] Plus on lit les chroniques, plus on s'aperçoit qu'il y a peu de place pour l'imagination pure. [...] S'en tenant à ce qu'il voit, qu'il entend, qu'il sent, il écrit des textes indémodables, des textes de journaliste écrits par un poète qui n'oublie jamais la part du rêve¹³⁶.

Or, on constate en effet que ses chroniques, si elles n'abordent pas à brûle-pourpoint un thème étonnant, s'ouvrent sur des considérations tout à fait « matérielles » (et le reste suivra¹³⁷). Aussi, pour lancer sa chronique, Vialatte évoque-t-il quelquefois des articles des journaux qu'il vient de feuilleter, ou alors fait-il référence à l'actualité en général.

Un petit prince russe vient d'être acheté par une famille américaine. On achète des princes russes¹³⁸!

Les « play-boys » viendraient de disparaître. Ils se seraient mariés, ou faits chefs de bureau. C'est par la presse que j'avais appris qu'ils existaient¹³⁹.

Mais plus régulièrement encore, sa chronique commence sur des propos d'ordre météorologiques ou dignes d'un éphéméride. Le temps qu'il fait¹⁴⁰, le jour anniversaire¹⁴¹,

¹³⁵ Stéphane Mallarmé, *Œuvres complètes*, Réédition, Paris : Gallimard, 1965, p. 663.

¹³⁶ Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte, op. cit.*, pp. 101-102.

¹³⁷ Cf. Alexandre Vialatte, « Chronique bien sentencieuse et bien philosophique de l'universel écureuil », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 162.

¹³⁸ Alexandre Vialatte, « L'algèbre du surnaturel », *Dernières nouvelles de l'homme, op. cit.*, p. 66.

¹³⁹ *Ibid.*, « La soupe merveilleuse », p. 61.

¹⁴⁰ Cf. *Ibid.*, « Le crépuscule de la grammaire », p. 301

¹⁴¹ Cf. *Ibid.*, « La mouche bleue de Pancho Villa », p. 231 ; et Cf. Alexandre Vialatte, « Petite chronique de février », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 105.

les fêtes¹⁴², le mois dans lequel on entre ou qui s'achève¹⁴³, et le roulement du calendrier zodiacal ainsi que celui des saisons¹⁴⁴ constituent bon nombre des débuts de chroniques¹⁴⁵.

Significatives aussi des toutes premières phrases des chroniques sont les références aux marronniers, dont l'évolution marque le cycle des saisons. Il semble que Vialatte affectionne particulièrement ces arbres, que l'on retrouve ponctuellement à l'orée de ses textes¹⁴⁶. Leur simple évocation ancre la chronique dans le réel, comme c'est le cas par exemple dès la première chronique du recueil *Et c'est ainsi qu'Allah est grand* où elle amène Vialatte à l'associer à l'approche de l'automne et à la rentrée des classes.

Les premiers marrons d'Inde tombent le long du trottoir. Tombent comme des plombs, roulent comme des billes¹⁴⁷.

Mais cette récurrence du marronnier au début des chroniques a peut-être un autre intérêt que de participer de « l'effet de réel » dont parle Roland Barthes. Xavier d'Almeida nous éclaire à ce sujet, en rappelant quel autre sens recouvre le mot de « marronnier », qui, par métonymie, désigne dans le langage de la presse un article écrit au sujet d'un événement revenant toujours à la même date

[...] Selon la définition du Larousse, le nom de « marronnier » donné à un article de presse « lui vient du marronnier rose des Tuileries, mort en 1911, qui fleurissait régulièrement le 20 mars, annonçant le printemps et qui inspirait chaque année des articles à des journalistes en mal de copie.¹⁴⁸ »

La description des marronniers peut constituer une forme de mise en abyme : sa chronique serait un « marronnier » qui parlerait de marronniers. Le marronnier des chroniques serait alors à entendre dans les deux acceptions du terme. Par conséquent, cet arbre anodin servirait dans un premier temps à situer la chronique dans un réel

¹⁴² Cf. *Ibid.*, « Chronique des rois, des dromadaires et même, des chemins de fer français », p. 117.

¹⁴³ Cf. *Ibid.*, « Chroniques des eaux », p. 271.

¹⁴⁴ Cf. Alexandre Vialatte, « Cela manque un peu d'anthropophagie », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, p. 170.

¹⁴⁵ C'est vrai, la plupart du temps, en ce qui concerne les chroniques données à *La Montagne*.

¹⁴⁶ Sur les marronniers, cf. Alexandre Vialatte, *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p. 13 ; p. 125 ; p. 155 ; p. 215 ; p. 293 ; et *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, p. 53.

¹⁴⁷ Alexandre Vialatte, « Chronique d'octobre et de l'écrevisse », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p. 13.

¹⁴⁸ Xavier d'Almeida, « Le décor des *Chroniques* », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, *op. cit.*, p. 79.

immédiatement identifiable, mais aussi, il permettrait à Vialatte de classer son texte dans le registre journalistique, entre « clin d'œil » amusé et méta-discours.

Les éléments du réel ne tombent pas sous le sens aussi évidemment qu'on le pense ; ils demeurent ambigus, ce qui prouve assez que ce rapport de Vialatte au réel est complexe. Il est flagrant cependant que cela même qui entoure directement le chroniqueur au moment de l'énonciation, constitue le point de départ de bien des chroniques. Et les déictiques abondants qu'y a laissés Vialatte dévoilent à son lecteur comme la genèse de sa chronique. Au commencement est ce que l'auteur a sous les yeux. Or ce qui se donne à voir en premier lieu, c'est la rue parisienne qu'aperçoit Vialatte depuis sa fenêtre.

Cette chronique étant parisienne, plantons-en une fois de plus le décor. Une fois de plus ce seront les toits de la Santé. (On ne peint bien que ce qu'on a sous les yeux : c'est mon horizon, c'est ma Suisse. Rien qu'à les voir, je me sens youler les tyroliennes¹⁴⁹.)

De ma fenêtre, [...] le clair de lune y semble éternel. [...] Il confère aux toits de la Santé, dont il dévoile l'orographie comme un paysan helvétique, une espèce de majesté suisse : ce ne sont que pics et vallées, chaînes de montagne et plissement hercynien¹⁵⁰.

L'évocation des marronniers trahirait-il le manque d'inspiration du chroniqueur, contraint de sacrifier à cette « tradition » de « journalistes en mal de copie » ? Si Vialatte écrit ici : « On ne peint bien que ce qu'on a sous les yeux », on peut lire par ailleurs dans une lettre adressée à Pourrat et bien antérieure à la période de *La Montagne* : « On ne peut parler avec plaisir que de ce qu'on n'a jamais vu. L'intérêt n'est que dans le mystère¹⁵¹. » Comment concilier « ce qu'on a sous les yeux » – lorsqu'il s'agit des murs gris de la dernière prison française où se tenaient les exécutions capitales – et « ce qu'on n'a jamais vu » ? En un mot, comment atteindre au sentiment d'émerveillement inhérent à l'écriture poétique tout en partant du réel quand le réel est cette prison qui obstrue la vue ?

C'est d'abord comme point de départ de son développement que Vialatte utilise le réel qui l'entoure, et ce quel que soit le titre ou le sujet véritable du texte qui va suivre¹⁵².

¹⁴⁹ Alexandre Vialatte, « Sur les toits de Paris », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 275.

¹⁵⁰ Alexandre Vialatte, « Éloge du XIII^e arrondissement », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 149.

¹⁵¹ Lettre de Vialatte à Pourrat datée du 11 juin 1922, « Correspondance Henri Pourrat – Alexandre Vialatte », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte*, op. cit., p. 168.

¹⁵² Xavier d'Almeida, « Le décor des *Chroniques* », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, op. cit., p. 75.

La référence liminaire au réel dans nombre de chroniques dévoilent au contraire la « recette » quasi alchimique dont use le chroniqueur-poète. L'immersion dans le réel est un point d'appui dont se sert Vialatte et qui seul peut lui permettre de rebondir. C'est par l'observation du réel, de ce qui se trouve directement à sa portée, qu'il parvient à écrire un texte poétique.

Il faudrait transposer le réel dans l'imaginaire. C'est enfantin dans le détail, chaque détail est facile à rendre mystérieux ; mais alors on tombe dans une série de haïkaïs décousus. Le dur c'est de transporter les détails dans un « tout » imaginaire qui se tienne et qui ait un sens, et (j'y vais carrément, tant pis) qui ne soit pas ahurissant¹⁵³.

Le travail du poète qu'expose Vialatte dès son jeune âge consiste en cette sublimation du réel à laquelle il procède dans ses chroniques et qui le conduit à changer la prison en « horizon ». Dans *La création poétique*, Waltz insiste sur cet effort du poète, qui le conduit à remettre sans cesse son ouvrage sur le métier, cherchant ainsi à désamorcer l'idée selon laquelle la poésie serait l'émanation immédiate d'un génie. Vialatte plonge un temps dans le réel avant de le sublimer, de telle sorte que la mention initiale au réel s'estompe et bientôt disparaît, laissant place à un monde visiblement nouveau, inconnu du lecteur, comme méconnaissable.

B/ Un monde méconnaissable ? Vialatte démiurge ?

L'artiste est celui qui crée son monde, un univers à lui qui ne date que de son œuvre¹⁵⁴.

Selon l'étymologie, le poète est un créateur¹⁵⁵. Or, si Vialatte fonde sa chronique sur le socle solide de la réalité, il s'en éloigne bien vite : elle ne lui sert que de point d'appui, de « rampe de lancement ». Partant du réel, Vialatte le déforme, le tord ; bientôt l'édifice menace de crouler et nous ne nous y retrouvons plus bien. A vrai dire, le monde qu'il nous présente paraît bien souvent être une création originale du poète. A partir des

¹⁵³ Lettre de Vialatte à Pourrat datée du 11 juin 1922, « Correspondance Henri Pourrat – Alexandre Vialatte », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 168.

¹⁵⁴ Alexandre Vialatte cité par Ferny Besson, *Alexandre Vialatte ou la complainte d'un enfant frivole*, Paris : Jean-Claude Lattès, 1981, p. 170.

¹⁵⁵ Du grec : *poïen*, faire.

éléments même qui composent notre monde, il semble qu'il fabrique un univers qui lui serait propre.

L'univers le plus proche et le plus familier devient aussitôt, passé au filtre de l'imagination, un lieu complètement à part¹⁵⁶.

Si Vialatte ne cherche pas à connaître le monde, la poésie, à l'œuvre dans ses chroniques, tend au contraire à le rendre méconnaissable. Assis à sa fenêtre par exemple, ou en promenade, la description qu'il fait du réel se change en une description poétique qui semble nous transporter dans un univers tout autre.

L'eau est noire sous les frondaisons, lisse comme une dalle, pailletée de feuilles jaunes et de plumes de cygne. Des troncs horizontaux la frôlent, qui ont des ondulations de serpent, des peaux craquelées de vieil éléphant, des formes animales, des enlacements de boas, parfois des reptations qui les font glisser sur les eaux comme des couleuvres gigantesques. On ne sait si la tête du canard à col vert, quand il traverse une zone ensoleillée, est une émeraude ou un saphir. Son crâne étroit surmonte des yeux étranges. Il a des pattes en plastique orangé. Le cygne, idiot et sévère tant qu'il tient son cou raide au-dessus de sa masse neigeuse, ressemble à un manche de parapluie acrimonieux. Il glisse en faisant des V sur l'eau. Dans les ténèbres végétales, de l'autre côté de la vasque, un pull-over d'un rouge éclatant brille comme une fleur de forêt vierge, une de ces fleurs indiennes qui éclosent tous les cent ans¹⁵⁷.

Le cadre d'un jardin public des plus banals fournit à Vialatte la matière nécessaire à la composition de ce tableau quasi-surréaliste. Il met en doute le réel, voire le quotidien, de telle sorte qu'on ne sait plus avec certitude si les arbres, dans la réverbération de l'eau, appartiennent au règne végétal ou animal. Quant au vêtement qu'il mentionne à la fin de la citation, s'agit-il bien d'un pull-over, négligemment laissé sur un banc du parc, et qui rappelle par sa couleur une fleur exotique, ou ne serait-ce pas plutôt l'inverse ? (Lao-Tseu rêve-t-il qu'il est un papillon ou n'est-il pas ce papillon rêvant qu'il est Lao-Tseu ?) Vialatte donne naissance à des images surprenantes, capables de perdre le lecteur dans les circonvolutions même de cette végétation fantastique.

Le cap parle grec et la maison parle latin, le palmier parle arabe, le cactus mexicain. Une végétation baroque enfouit sous son délire aztèque la vieille villa aux arcs romains et l'entoure de

¹⁵⁶ Xavier d'Almeida, « Le décor des *Chroniques* », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire, op. cit.*, p. 80.

¹⁵⁷ Alexandre Vialatte, « Chronique de l'homme dans les jardins municipaux », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 304.

dieux grimaçants. Le « candélabre Mexique » crève le plafond de pampres italiens de la tonnelle près de laquelle fraîchit la gargoulette ; toute une végétation barbare de monstres à tige de kapok, de céleris géants à la section laiteuse et de cette asperge extravagante, pour paysages surréalistes ou décors de Madagascar, qui naît soudain des majestés presque volutées de l'aloès sous le nom d'agave, pareille à un dessin d'enfant. Il a fallu les Marseillais ou les Peaux-rouges pour inventer le *serpent des neiges*, ce concombre en folie, ce python végétal, cette couleuvre sans fin, verte comme la rainette, qui sinue d'arbre en arbre, monte, retombe, descend d'un figuier, disparaît sous les aucubas, réapparaît dans le magnolia et ne permet jamais de soupçonner où elle finit, où elle commence, si elle est seule, ou se met à deux, à trois, à quatre pour se trouver partout en même temps, disparaître où on l'imagine, apparaître où on ne l'attend pas. Il y a une sorcellerie dans ces plantes de malaise qui associent l'éclat et le baroque à une géométrie quasi industrielle et à je ne sais quoi d'inferral¹⁵⁸.

La description que fait Vialatte de la végétation se fonde sur le référent réel des plantes tropicales, pourtant elle fait voir tantôt un « paysage surréaliste », tantôt un « décor de Madagascar ». Quoi qu'il en soit, par cette façon de dire les choses, Vialatte paraît générer tout un monde étrange et angoissant où la connaissance n'est pas de mise et où l'émerveillement semble être le seul guide.

La description est un souci de romancier ; elle est aussi, comme nous l'avons vu, l'une des préoccupations principales du scientifique. Si le réel offre au chroniqueur de beaux sujets d'émerveillement, la science quant à elle se distingue par une rigueur et une volonté classificatrice qui le séduit tout particulièrement. Vialatte endosse alors le costume du naturaliste, un rôle qui donne prétexte à la description poétique du vivant. Car, comme le note à ce sujet Pierre Jourde, c'est grâce à ce détour par le scientifique que peut sourdre la poésie, ainsi que seule une parfaite connaissance de la grammaire et de ses règles pourrait rendre esthétique la faute de syntaxe du poète.

[...] C'est l'ordre tout entier qui recèle la merveille, de même que c'est au cœur du logique que se tient le poétique¹⁵⁹.

Mais nous dissertons sur le chien sans l'avoir vraiment défini, ce qui peut paraître peu scientifique. C'est que tout le monde a la notion de chien. Si on ne l'a pas on peut y suppléer en gros en imaginant par exemple un éléphant sans trompe et sans défenses, qui serait cinq mille fois moins lourd ; ou un crocodile africain sans plumes, sans ailes, avec la gueule moins longue, la queue plus

¹⁵⁸ *Ibid.*, « Chronique des fleurs du feu et du serpent des neiges », p. 266.

¹⁵⁹ Pierre Jourde, « La métalogue de Vialatte », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 63.

courte et les pattes plus hautes, qui aurait la taille du chien qu'on cherche à concevoir ; ou encore un lapin géant, modifié pour les besoins de la cause¹⁶⁰.

Vialatte feint de décrire scientifiquement son « sujet d'étude ». Mais ces multiples tentatives de définition s'avèrent infructueuses : pour donner l'idée du chien, le chroniqueur, « pour les besoins de la cause », crée des monstres absurdes et poétiques. De plus, se référant à des animaux censés être connus du public, il égare encore un peu son lecteur par la description de bêtes fabuleuses : aussi son crocodile-référent a-t-il des ailes et des plumes, à la différence du chien. Devant la difficulté de définir celui-ci, il en vient à commettre une pétition de principe, inconcevable dans le domaine de la science : le chien, qui ressemble à un crocodile, « [...] aurait la taille du chien qu'on cherche à concevoir ».

Paradoxalement, c'est de ce monde analysable, connu – celui de la science elle-même –, que naît la majeure part de la poésie des chroniques ; en effet, la science fait l'objet de l'émerveillement du chroniqueur. Peut-être ne lui donne-t-elle pas les clefs susceptibles d'expliquer le monde, mais elle fournit à Vialatte la matière de son émerveillement. Ce sentiment, qui a pour origine cette fois, non le quotidien, mais les livres de science, l'amène à dépeindre poétiquement les animaux les plus extraordinaires et à tenter de communiquer son propre émerveillement.

La science zoologique prépare et distille les plus grands étonnements¹⁶¹.

Alexandre Vialatte ne s'est jamais complètement habitué à la création et aux créatures. Il ne cessait de s'étonner de ce qu'il voyait, comme s'il faisait une perpétuelle découverte [...]. Il avait dû être naturaliste dans une autre vie¹⁶².

En effet, les animaux reviennent inlassablement au cours des chroniques ; Wetterwald en dénombre près de cent vingt dont le titre rend compte d'un nom d'animal¹⁶³. C'est sans compter la multitude des chroniques où les animaux ne sont évoqués que dans le corps du texte. Bon nombre d'entre elles ont d'ailleurs fourni la matière d'un *Bestiaire*¹⁶⁴

¹⁶⁰ Alexandre Vialatte, « Chronique du chien », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 39-40.

¹⁶¹ Alain Montandon, « Le bestiaire d'un Buffon bouffon », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, op. cit., p. 87.

¹⁶² Philippe Kaepelin, « Incomparable bestiaire », in Jacques Rouré (dir.), *Alexandre Vialatte*, Rodez : Editions Subervie, 1976, pp. 51-52.

¹⁶³ Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte*, op. cit., p. 97.

¹⁶⁴ Alexandre Vialatte, *Bestiaire*, Textes choisis par Michaël Lainé, dessins d'Honoré, Paris : Arléa, 2002, 116 p.

haut en couleurs. Mais « nos amies les bêtes », sous la plume de Vialatte, ne sont pas si familières qu'on le croit. Aussi Alain Montandon commence-t-il son étude par cette question anxieuse, preuve de la mise en doute du réel opérée par le poète : « les animaux existent-ils¹⁶⁵ ? » Les animaux de Vialatte prennent, il est vrai, des expressions qu'on ne leur connaissait pas ; et le chroniqueur de les peindre sous un jour anthropomorphique, en évoquant leurs mœurs parallèlement à celles des humains, de sorte qu'il engendre la confusion du lecteur.

On voit par là que l'amour est souvent racinien : il affecte une forme féroce. D'autres fois, il est cornélien : il est précédé de grands combats, comme celui de Chimène et de Rodrigue. L'antilope mâle, qui a des harems de cent épouses, a dû, pour les former, tuer autant de rivaux. L'aigle, au contraire, est monogame. L'ours également. Ne nous fions pas à la colombe : elle impose une rivale au foyer conjugal. Le pou est un espiègle et un dévergondé. Tirons un voile sur son alcôve. [...] L'enfant des îles est littéraire. « Chère Dulcinée, écrit-il naïvement, depuis le jour que je vous ai vue chez mon compère Ti-Yonyon, en train de manger des mangotines, depuis ce jour, jeudi à quatre heures, je vous adore à l'adoration. » L'Arabe assure l'élue de son cœur que « ses talons sont comme des soucoupes et sa langue comme un poisson rose », et que « son cou est un vase d'argent ». Tel est le langage des passions despotiques. [...] Les sauterelles à front blanc se font face et se caressent longtemps de leurs antennes. Le mâle, pourtant, ne survit pas au mariage. Sa belle, le voyant expirer, vient le flairer et lui mord la cuisse. Comme dans le théâtre de Racine. C'est une histoire qu'on croit avoir lue dans le journal¹⁶⁶.

Mais outre le fait de créer des images, le poète travaille le langage qui est la matière première de son art. Il recherche le mot juste parmi quantité d'autres, les pèse, les « fait passer sur sa langue, sous son nez, sous son microscope », ainsi que procède Willy Bal avec les comparaisons d'Henri Pourrat¹⁶⁷. De plus, si toute poésie n'est pas versifiée, elle est rythme avant toute chose et jeu sur les sonorités. Or, la phrase de Vialatte marche suivant une cadence bien particulière, celle de la science et des proverbes¹⁶⁸, fortement ponctuée, mais se laissant toutefois porter de temps à autres par des élans grandiloquents. Ce qui est notable dans sa phrase c'est l'impression fréquente que son propos ne s'arrête pas au point, comme si la phrase se poursuivait au-delà, ne dévoilant son sens parfois qu'au terme du paragraphe. Elle avance par bonds, de telle sorte qu'elle va parfois « plus vite que

¹⁶⁵ Alain Montandon, « Le bestiaire d'un Buffon bouffon », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire, op. cit.*, p. 85.

¹⁶⁶ Alexandre Vialatte, « Le temps des nids », *Dernières nouvelles de l'homme, op. cit.*, pp. 160-163.

¹⁶⁷ Alexandre Vialatte, « Chronique de la comparaison », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 183.

¹⁶⁸ Nous y reviendrons dans le III.

la musique », ce qui contribue déjà à produire un effet de *sfumato* ainsi qu'à donner l'illusion de créer un monde imaginaire.

[...] M. Bal, aux vacances, vient camper en Europe. On ne saurait le faire dans les avenues de Léopoldville. A cause des autos, des piétons, de la circulation, de la police. Qui sont tentaculaires¹⁶⁹.

Quant aux mots, ils sont l'une des grandes passions d'Alexandre Vialatte dont Wetterwald assure que la chronique est une « brillante défense et illustration de la langue française¹⁷⁰ ». Ce dernier rapporte dans son ouvrage un commentaire rédigé par Georges Allary au sujet du chroniqueur :

« Il est sur la lisière qui sépare l'écrivain accessible de l'écrivain rare, son style un peu recherché, son humour personnel fatiguent les lourdauds¹⁷¹. »

Cette mince barrière imaginée par Allary voit Vialatte user tantôt du vocabulaire de tous les jours et tantôt de ces riches lexiques, légèrement obsolètes, des sciences et techniques. Les mots qui composent ceux-ci, souvent méconnus et parfois incompréhensibles, inouïs, recouvrent une poésie latente, celle du rare et du précieux¹⁷².

Enfin, si vous voulez parler une langue que personne ne comprenne, vous n'avez qu'à prendre le Bescherelle. [...] C'est un univers tout nouveau. C'est un voyage dans une autre planète. Il n'est objet courant qui n'ait dans cet ouvrage un deuxième nom que jamais personne n'eut l'idée saugrenue de savoir ou d'employer. Un mail s'y nomme un « ambulacre », et un barbu est un « pogonophore¹⁷³ ».

Le chroniqueur s'enthousiasme de la poésie de ces mots de dictionnaire. Même quand son texte ne fait que dire le réel ou bien citer ces ouvrages spécialisés, il n'en est pas

¹⁶⁹ Alexandre Vialatte, « Chronique de la comparaison », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 181-182.

¹⁷⁰ Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte*, op. cit., p. 87.

¹⁷¹ *Ibid.*, Georges Allary cité par Denis Wetterwald, p. 102.

¹⁷² « La richesse même de notre langue fait qu'un très grand nombre de mots français nous sont pratiquement inconnus. Les uns, parce qu'ils appartiennent aux vocabulaires propres à des techniques, des disciplines ou des sciences qui nous sont généralement étrangères ; les autres, parce qu'ils peuvent être pris dans des acceptions si variées que nous les avons rarement toutes présentes à l'esprit, d'autant plus que l'évolution même du langage ne cesse de les modifier jusqu'à rendre parfois presque méconnaissable le sens original d'un vocable. », « Avant-propos », in Jean-Claude Zylberstein (dir.), *Dictionnaire des mots rares et précieux*, Réédition, Paris : Union générale d'Éditions, 1996, VII.

¹⁷³ Alexandre Vialatte, « Des mots et des choses », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 132-133.

moins porteur de poésie ; cela donne même davantage encore l'impression de nous plonger dans un monde jamais vu. C'est le cas par exemple lorsque Vialatte feint de s'intéresser à l'anatomie si complexe de la chauve-souris ; mais « l'intérêt n'est que dans le mystère », dans cette poésie qui naît de l'incompréhension des termes savants.

Les chauve-souris sont composés de toutes sortes d'antitragus, de bras, d'avant-bras, de patagium et même d'uropatagium, sans parler des propatagiums et des lobes postcalcanéens, parmi lesquels il est très difficile de trouver quelque chose d'humain ; ce qui en rend l'étude extrêmement compliquée. [...] De loin en loin, pourtant, au hasard scientifique des patagiums et des propatagiums, on découvre une « phalange », une « cuisse », une « patte postérieure », une « mamelle pectorale », une « griffe », ce qui laisse l'impression d'une dame coupée en morceaux mêlés à ceux d'un rat volant. Une cavalière. Car il y a un « éperon ». Le mystère n'en est pas moindre¹⁷⁴.

Quant aux « noms d'oiseaux¹⁷⁵ », Vialatte s'en délecte et, plein d'enthousiasme, il aime à les associer au verbe qui désigne leur cri, puisant ainsi une poésie colorée dans le lexique de l'ornithologie.

L'oiseau a quelque chose d'étrange. Il fait des choses extraordinaires : l'urubu nettoie les poubelles, l'agami surveille les poulets, [...] la huppe papale, le héron gargouille, le milan huitte et le rhinocéros barète (encore n'est-ce pas un véritable oiseau¹⁷⁶).

Le réel fournit donc une fois encore à Vialatte un émerveillement sans fin. Désireux de communiquer à son lecteur son sentiment, le chroniqueur-poète montre qu'il y a matière à s'émerveiller quand la science elle-même « crée » un univers poétique où, au sein même de la logique, tout est sens dessus-dessous : la « huppe papale » serait-elle la coiffure du souverain pontife ? De plus, son enthousiasme est tel qu'il mêle le rhinocéros à cette énumération. L'effet d'accumulation obtenu brouille les « pistes », et même les classifications zoologiques ne valent plus ; seule la poésie est un repère dans le monde inconnu que l'on croit qu'il bâtit.

Vialatte fait œuvre de poète ; on note en effet dans sa chronique à la fois un travail sur le signifiant et le signifié, sur l'image et l'image acoustique, qui lui confère une valeur

¹⁷⁴ *Ibid.*, « Activité littéraire », p. 22.

¹⁷⁵ Alain Montandon, « Le bestiaire d'un Buffon bouffon », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire, op. cit.*, p. 88.

¹⁷⁶ Alexandre Vialatte, « Les oiseaux », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 41.

poétique. Quoi qu'il en soit, sa poésie, qui se fonde sur l'observation du réel, met au jour comme un monde inconnu. Pourtant, c'est alors même qu'il décrit la réalité, parfois avec des précisions dignes d'un scientifique, que sa peinture, paraissant s'éloigner de l'objet visé, révèle ce monde qui semble tout droit sorti de son imagination. Mais, comme le souligne Pierre Jourde, c'est de « l'ordre » même que provient la poésie ; et nulle contradiction en cela avec Aristote lorsque Vialatte transforme le réel en un monde méconnaissable. Selon l'étymologie, le poète est un créateur, un « artisan » ; or le chroniqueur-poète ressemble à un « bricoleur », qui tord le réel et lui emprunte ponctuellement la matière de sa poésie, à l'instar du facteur Cheval (sujet récurrent des chroniques¹⁷⁷) qui ramassait chaque jour, au cours de sa tournée, une pierre à rajouter à l'édifice. Le monde créé par Vialatte paraît de guingois, mais peut-être est-il plus « beau » tel que le poète le représente.

Quelle est la couleur du temps perdu ? Je l'ai retrouvée sur un mur blanc, à l'Orangerie, dans un tableau étonnant d'Utrillo [...]. Colette le rebâtirait peut-être, avec les doigts, avec le nez, par le grain et l'odeur, par la température ; par le vocabulaire ; et Chardonne avec l'âme d'un trait ; Proust lentement, par la bande, au bout de cent cinquante pages qui ne laisseraient plus rien à dire. Hugo, qui a pourtant de si gros doigts, le reconstruirait en visionnaire (on lui reproche toujours de ne pas laisser de mystère : c'est qu'il tripote sans se gêner, familièrement, il y est chez lui ; c'est son matériau même ; il coupe dedans comme un tailleur ; d'un coup de ciseau qui ne permet pas la retouche). Peut-être, pourtant, personne ne « rend » : chacun traduit. C'est là le style. Et il s'éloigne de la photo (qui s'en plaindrait ?). Il crée autre chose. Comment retrouver au bout de sa plume la couleur même du temps perdu ? Il y a une fleur qu'on nomme « le désespoir du peintre ». Le temps perdu, sa couleur, c'est le désespoir du peintre¹⁷⁸.

[...] Le poète voit et sent plus qu'il ne pense ; ou, pour être plus exact encore, le poète pense en images. Il vit, par l'émotion et l'imagination, dans une sorte de monde fictif, tout intérieur et personnel, dont son œuvre tout entière sera le reflet et l'expression¹⁷⁹.

Quant à ceux qui ne savent pas décrypter le langage poétique, lire les « proverbes intraduisibles » dans leur langue d'origine qui est celle de la poésie, le texte leur est proscrit : « C'est un monde où ils n'entrent pas¹⁸⁰. »

¹⁷⁷ Cf. Alexandre Vialatte, « Le palais de Ferdinand Cheval », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., pp. 98-103.

¹⁷⁸ Alexandre Vialatte, « Chronique du désespoir du peintre ou la couleur du temps perdu », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 216.

¹⁷⁹ René Waltz, *La création poétique : essai d'analyse*, op. cit., p. 266.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 105.

Mais il reste dans les faubourgs de longues rues bordées de maisons basses, au bout desquelles on voit coucher le soleil. Ces maisons, en ombre chinoise, ont l'air de lettres juives disposées côte à côte comme pour former quelque proverbe intraduisible. Elles contiennent, réunies, je ne sais quel secret¹⁸¹.

Mais bientôt, ce monde étrange se dévoile peu à peu et nous comprenons que c'est bien le nôtre que Vialatte s'attache à montrer.

C) Un monde reconnaissable

La description que Vialatte fait du monde n'est pas un calque de la réalité ; elle ne la reproduit pas telle quelle, et même elle s'en éloigne. Aussi, l'émerveillement du chroniqueur, qui donne au texte sa valeur poétique, confère-t-il au réel qu'il dépeint un caractère peu reconnaissable. Mais parallèlement, la lucidité du poète, qui « pense en images », l'amène conjointement à rendre le monde, d'une manière paradoxale, extrêmement visible, parfaitement identifiable, voire quelquefois « plus vrai que nature ».

Reposons-nous parmi les choses les plus diverses. La poésie en naît de façon automatique. Par simple juxtaposition. Dès qu'on rapproche deux choses extrêmement différentes, la poésie est bien près d'en jaillir. La poésie filtre toujours à travers les fentes de l'insolite. Si l'on parle successivement [...] d'un crustacé, d'un homme d'État, d'un monument, de préférence historique, et d'un département français, on a de fortes chances d'ouvrir à son public les portes mêmes de la délectation lyrique¹⁸².

La poésie filtre toujours par les fentes de l'hétéroclite, du pot-pourri, de l'inattendu, du différent¹⁸³.

D'après Vialatte lui-même la poésie trouverait sa substance dans l'incongruité. Elle serait issue de la co-présence d'éléments très différents l'un de l'autre. Le chroniqueur semble ici mettre en avant l'oxymore comme condition d'émergence de la poésie ; en effet, car quelle autre figure que l'oxymore permettrait de réunir deux termes contradictoires ? Notons toutefois que Vialatte parle bien de « deux choses extrêmement différentes » mais non pas au point d'être « opposées ». L'oxymore, perçue comme une figure « très

¹⁸¹ Alexandre Vialatte, « Rhapsodie toulousaine », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 248.

¹⁸² Alexandre Vialatte, « Chronique des choses les plus diverses », *Éloge du homard et autres insectes utiles*, Réédition, Paris : Julliard, coll. « Presses Pocket », 1990, pp. 40-41.

¹⁸³ Alexandre Vialatte, « L'algèbre du surnaturel », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 68.

marqué[e]¹⁸⁴ » de caractérisation non pertinente, n'est pas déterminante dans les chroniques de Vialatte : l'opposition qu'elle fonde est trop stricte. Selon les ouvrages auxquels on se réfère, on trouve parfois l'oxymore remplacé, ou tout au moins mis en regard d'un autre terme : celui d'alliance de mots. Parfois présentées comme interchangeables, des deux figures il semble que ce soit l'alliance de mots – « le mode élémentaire, le moins marqué, de caractérisation non pertinente¹⁸⁵ » – que l'on retrouve le plus fréquemment dans les chroniques. C'est bien cette dernière qui conduit à mêler des termes hétéroclites, à donner des objets une définition qui ne leur correspond pas, sans pour autant les mettre dos à dos. L'alliance de mots est quelquefois à l'origine de l'incongruité de la vialattine, donnant pour qualificatif ou complément d'un mot un autre terme que celui auquel on s'attendrait.

Le chef de gare est brebis, le garçon de recettes est bouc. [...] Quant au parachutiste, il est si criminel qu'on l'a vêtu d'un uniforme américain, ou même français. Il sent le bouc à dix lieues à la ronde (le centurion de l'Évangile s'en tirait beaucoup mieux). Et le gendarme ?... Est-il dur ou mou ? bouc ou brebis ?... On ne le saura jamais ; je n'ai pu le trouver nulle part. Son cas a dû embarrasser le juriste qui a fait la crèche¹⁸⁶.

De son côté, le Peau-Rouge n'irait jamais en guerre sans se peindre un serpent sur le ventre ; et sur les reins un kangourou ; parfois un aigle ; tout au moins un raton laveur¹⁸⁷.

De même, l'alliance de mots est illustrée dans le titre de l'une des chroniques de *Et c'est ainsi qu'Allah est grand* : « Chronique de l'idée fausse et même du subjonctif¹⁸⁸ ».

Néanmoins, l'alliance de mots ne sous-tend pas inéluctablement une vision poétique. Si, telle que Molinié la définit, elle semble par nature génératrice d'incongru, elle ne conditionne en rien l'émergence de la poésie. Les exemples qu'en donne ce dernier ne relèvent en effet que de l'incongru, voire du non-sens.

Que peut-on dire d'une chaise ? Qu'elle est jolie, en bois, de salon, ancienne, agréable, basse, chère, encombrante, tournante, cassée, rouge, réservée, dangereuse, bien commode, raffinée... Point d'alliance de mots. Mais si l'on parle d'une chaise centre gauche, ou heideggerienne, il

¹⁸⁴ Cf. Marc Escola (dir.), *fabula : la recherche en littérature [en ligne]*. Disponible sur Internet : http://www.fabula.org/atelier.php?L'oxymore%3A_%26acute%3B1%26acu%3Bment_d'une_strat%26acute%3Bgie_para-doxique%3F (consulté le 26/07/2011).

¹⁸⁵ Michèle Aquier et Georges Molinié, *Dictionnaire de rhétorique et de poésie*, op. cit., p. 49.

¹⁸⁶ Alexandre Vialatte, « Chronique des rois, des dromadaires et même, des chemins de fer français », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 119-120.

¹⁸⁷ *Ibid.*, « Les arts », p. 198.

¹⁸⁸ *Ibid.*, « Chronique de l'idée fausse et même du subjonctif », pp. 151-153.

apparaît une bizarrerie, qui tient entièrement à l'incongruité de la qualification. C'est une alliance de mots, qui marque toujours son effet¹⁸⁹.

Affirmer, comme l'a fait Vialatte, que l'alliance de mots est une ouverture sur la poésie, reviendrait à dire que celle-ci reposerait essentiellement sur l'incompréhensible né de cette figure. La poésie vialattienne ne serait-elle alors que synonyme d'hermétisme ? Et l'art poétique du chroniqueur l'amènerait-il à tenter de rendre « irréel » le réel, à donner l'impression de créer un monde de toutes pièces ? En vérité, l'alliance de mots n'est pas intrinsèquement poétique. Si Vialatte en use, c'est afin de questionner le monde, de mettre en doute la réalité des choses. Par ce biais, le réel se fait lui-même étonnant aux yeux de son lecteur, qui ne reconnaît plus ce qui l'entoure. Donnant des objets une caractérisation non pertinente, les alliances de mots contribuent à rendre le monde de Vialatte méconnaissable. Mais en même temps, elles abattent les préjugés que l'on peut avoir sur l'ordinaire, procédant par « tabula rasa », laissant la place libre à une nouvelle façon de voir.

Dans sa classification, Fontanier (1830, rééd. 1968), pour sa part, ignore le terme « oxymore » mais définit une figure qu'il appelle le « paradoxisme » ou « alliance de mots » d'une façon tout à fait conforme à ce que seront plus tard les définitions de l'oxymore : Le paradoxisme, qui revient à ce qu'on appelle communément alliance de mots, est un artifice de langage par lequel des idées et des mots, ordinairement opposés et contradictoires entre eux, se trouvent rapprochés et combinés de manière que, tout en semblant se combattre et s'exclure réciproquement, ils frappent l'intelligence par le plus étonnant accord, et produisent le sens le plus vrai, comme le plus profond et le plus énergique. (p. 137¹⁹⁰)

D'une manière « paradoxique », l'écriture poétique de Vialatte dissimule le monde sous un voile et, simultanément, le donne quelquefois à voir au contraire avec une grande netteté. Comme le souligne Pierre Fontanier, l'alliance de mots, qui se classe pourtant parmi les figures de caractérisation non pertinente, peut générer une vision des plus fortes chez le lecteur, l'amenant à voir « exactement » ce que l'auteur cherchait à montrer. L'alliance de mots vise à faire douter du réel, elle peut en outre générer de telles images d'une précision étonnante. Mais plus que par l'alliance de mots, c'est en ayant recours aux comparaisons que le chroniqueur parvient à décrire le monde avec la plus grande efficacité.

¹⁸⁹ Michèle Aquien et Georges Molinié, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, op. cit., p. 49.

¹⁹⁰ Cf. Marc Escola (dir.), *fabula : la recherche en littérature* [en ligne]. Disponible sur Internet : http://www.fabula.org/atelier.php?L'oxymore%3A_%26acute%3B1%26acu%3Bment_d'une_strat%26acute%3Bgie_para-doxique%3F (consulté le 26/07/2011).

Il façonne en effet des images puissamment évocatrices. Ce monde qu'il dépeint n'est pas tout à fait le nôtre, dans la mesure où il n'en fait pas une description « terre-à-terre », c'est pourquoi il apparaît « plus vrai que nature », comme si Vialatte choisissait ses figures parmi celles qui marqueraient une caractérisation « ultra-pertinente ». Toutefois, c'est bien notre monde que Vialatte évoque dans sa chronique, mais tordu, transformé.

La comparaison constitue en quelque sorte une « alliance de mots », puisqu'elle met côte-à-côte deux éléments – séparé par un outil de comparaison –, le comparé et le comparant. Quant aux métaphores, elles sont rares dans la chronique, et c'est plus souvent diverses formes de comparaisons qui jalonnent son texte. Les comparaisons vialattiennes ont en commun avec l'alliance de mots le fait qu'elles ne tiennent pas à proprement parler de la caractérisation pertinente, car elles associent les éléments les plus disparates. Mais le talent visuel du poète se fait jour quand, d'une telle réunion, la composition obtenue donne à voir au lecteur une image « parlante ». Cela rappelle la citation de Pierre Reverdy, pour qui la capacité à produire des images se base également sur le rapprochement d'éléments a priori incongrus : « Plus les rapports de deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte, plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique¹⁹¹. »

Les moustaches du patron retombaient de chaque côté de lui, comme les branches d'un épicéa¹⁹².

Mais la plupart du temps, les comparaisons dont use le chroniqueur-poète ont cela de particulier qu'elles ne se fondent pas sur une relation entre les trois éléments qui en constituent pourtant le schéma typique. En effet, au lieu d'établir un rapport imagé d'égalité entre un comparé et un comparant, il est notable que Vialatte met en balance un comparé avec deux comparants. Il en résulte l'impression déroutante, pour le moins étonnante, de voir se dessiner un objet (le comparé), avec une grande précision, né de l'association de deux choses (les comparants) éloignées l'une de l'autre, et a priori sans lien avec le comparé.

Un petit palmier se balance, pareil à un cigare sur lequel on aurait planté un éventail¹⁹³.

¹⁹¹ Cf. Pierre Reverdy, « *Essai d'esthétique littéraire* », *Nord-Sud*, n°4 et 5, 1917.

¹⁹² Alexandre Vialatte, « La soupe merveilleuse », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, p. 64.

¹⁹³ Alexandre Vialatte, « Tout commence dans un jardin », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p. 193.

Elle avait l'air, en maillot de bain, d'un cylindre de pemmican enveloppé d'un pansement humide¹⁹⁴.

Les petits arbres du mail tremblaient au vent glacé, comme une aigrette sur le chapeau de la sous-préfète¹⁹⁵.

Les chiens jaunes sont courts et trapus ; ils ont l'air de Jésus de Morteau montés sur des pieds Louis-XV, avec la tête de M. Churchill. [...] Leur face noire et leurs yeux en boule, leur front ridé par l'inquiétude ou on ne sait quelle désolation leur font une tête de nègre déprimé, de Bantou affligé par un récent veuvage, ou de ramoneur orphelin¹⁹⁶.

D'abord, il semble que tous les repères du monde tel qu'il nous apparaît ordinairement sont mis à bas : la description menée par Vialatte se distingue du réel. Pourtant, à bien y regarder, le tableau ainsi brossé, réalisé en quelques coups de crayons très brefs, brille par son « réalisme » ; l'image créée par le poète est criante de vérité. Pierre Hyppolite, s'intéressant plus particulièrement à son œuvre romanesque, évoque même l'écriture de Vialatte comme « hyper-réaliste¹⁹⁷ » – apte à représenter un « univers mi-inventé, mi-observé, mais résolument neuf¹⁹⁸ ». Aussi cet univers de Vialatte est-il semblable aux sculptures de Philippe Kaepelin, telles que le chroniqueur lui-même les perçoit.

Toute la nature est là, reconstructible à souhait, à partir de ses formes simples, comme cent palais dans un jeu de cubes ou de Meccano. Vraie et pas vraie. Plus vraie que le vrai. Évadée de sa fatalité ; non de sa logique ; et ressoudée, comme le centaure ou la chimère, par l'esthétique d'un caprice dirigé. Plus ressemblante d'être méconnaissable. Si on hésite à la reconnaître, c'est parce qu'elle est pareille à la réalité¹⁹⁹.

Si Vialatte atteint un tel résultat, s'il arrive tantôt à égarer son lecteur au milieu d'un monde où tout lui est étranger et tantôt à lui faire voir ce qu'il cherche à montrer avec une netteté étonnante, c'est qu'il voit lui-même les choses avec un regard particulier, grossissant un détail pour le rendre signifiant et regardant les choses « par le petit bout de

¹⁹⁴ *Ibid.*, « Cartes postales », pp. 283-284.

¹⁹⁵ Alexandre Vialatte, « Plaisirs d'automne ou l'exposition des antiquaires », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, p. 236.

¹⁹⁶ Alexandre Vialatte, « Chronique du chien », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p. 38.

¹⁹⁷ Pierre Hyppolite, « Alexandre Vialatte : une écriture hyper-réaliste ? », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, *op. cit.*, p. 403.

¹⁹⁸ *Ibid.*, Ferny Besson citée par Pierre Hyppolite, p. 412.

¹⁹⁹ Alexandre Vialatte, « Le bestiaire de Philippe Kaepelin », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, pp. 309-310.

la lorgnette ». En fait, la réalité est bien le matériau du poète, qui la façonne à sa guise et dont le plus infime constituant lui sert à créer des portraits « à ressemblance évitée », pareils à ceux du peintre Jean Dubuffet.

Dubuffet, c'est une aventure. Il y a quinze ans il exposait de ses contemporains célèbres, sous le titre : *Plus beaux qu'ils ne croient*, des images si révoltantes que Léautaud cassa la sienne avec sa canne. Les célèbres contemporains étaient en forme de navet, de pomme de terre germée, de godasse éventrée, de rien du tout et de n'importe quoi. Ils ressemblaient à leur modèle comme un caillou qu'on ramasse sur la plage ressemble parfois à l'oncle Paul, une boîte à sardines écrasée à l'arrière-grand-tante Eulalie, un caca de mouche au cousin Jules. C'est-à-dire qu'au milieu de la pieuvre, ou de la feuille morte, ou du crachat de vieillard grippé, ou à quelque autre endroit choisi du magma dénommé « portrait », se trouvaient deux petits yeux de crevette, deux ou trois traits, une ride, une dent qui faisait hurler à la ressemblance. En même temps Dubuffet publiait un « Traité de la Ressemblance évitée²⁰⁰ » [...].

2. Le regard du poète

A) Les miroirs déformants

L'écriture poétique de Vialatte prend sa source dans le réel, mais encore c'est le réel qu'il dépeint. Seulement, la vision particulière qu'il a du monde lui permet de le transcender et d'en faire une description poétique.

Dans le cadre du colloque *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, François Béal mène une étude, intitulée « Essai d'ophtalmologie vialattienne », qu'il débute en rapportant une présentation élogieuse par Ph. Kaepelin et F. Besson de « l'œil Vialatte » dont il est question par la suite.

« Il n'en avait qu'un, mais le bon et très pointu. Vialatte était particulièrement attiré par l'art, par les choses belles et il avait une manière à lui de les voir... » Ainsi s'exprimait Philippe Kaepelin, [...] le 31 août 1997, lors des *Quatrièmes Rencontres d'Aubrac*. Et Ferny Besson qui se trouvait à ses

²⁰⁰ Alexandre Vialatte, « L'aventure Dubuffet au pavillon de Marsan », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 247.

côtés, de reprendre aussitôt : « Il voyait ce que les autres ne voyaient pas. » [...] « Il voyait même sans ses yeux, conclut alors Kaepelin²⁰¹. »

Cette acuité visuelle très développée, sur laquelle ces « amis de Vialatte²⁰² » mettent l'accent, est d'autant plus surprenante qu'elle vient en parallèle de la mauvaise vue du chroniqueur. Ailleurs²⁰³, Béal évoque deux accidents ayant eu pour effet d'altérer la vision de Vialatte. Adolescent, il avait reçu un ballon dans l'œil, puis, durant la Seconde Guerre mondiale, une chute de cheval avait entraîné sa « quasi hémicécité²⁰⁴ ». Or, malgré cela, « l'œil Vialatte » est toujours loué pour la justesse de son regard, à tel point que la vision du chroniqueur paraît même « extralucide²⁰⁵ ».

On sait combien notre perception du monde est un phénomène cérébral global, de sorte que la défaillance de l'une de nos sensibilités, qu'elle soit auditive, olfactive, gustative, tactile ou visuelle, conduit au renforcement des autres. [...] En outre, cette faculté vialattienne d'appréhender le monde avec la somme des sensibilités restantes équivaut à un possible sixième sens²⁰⁶.

Bien avant de nous connaître il voulait être marin, moi aussi, et nous en fûmes empêchés. Il ne voyait pas assez loin [...]. Toujours est-il que le vrai bigleux c'était l'oculiste examinateur. Le candidat Vialatte, éliminé pour vue basse, y voyait le jour, la nuit et dans le brouillard et bien plus loin que tous les amiraux réunis. Mais trop loin justement et beaucoup trop de choses prétendues inutiles à la navigation comme au combat²⁰⁷.

Depuis sa fenêtre, son poste d'observation privilégié comme nous l'avons déjà dit, Alexandre Vialatte contemple le paysage jusqu'à perte de vue. A en juger par les précisions qu'il donne de ce qu'il voit, le chroniqueur, « comptant les moutons », semble effectivement doté d'un remarquable sens de l'observation.

De ma fenêtre on voit une verdure auvergnate, crue, rêche, d'un vert de salade verte [...]. Elle encadre un ciel bleu où des lieues d'horizon viennent s'évaporer comme un songe. Toute une carte géographique avec ses routes, ses villages, ses montagnes ; douze volcans, trois plateaux, des

²⁰¹ François Béal, « Essai d'ophtalmologie vialattienne », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, op. cit., p. 145.

²⁰² Cf. L'association « Les amis d'Alexandre Vialatte », présidé par Jérôme Trollet.

²⁰³ François Béal et Christian Moncelet, « Vialatte, « enfant du crépuscule » ? », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte*, op. cit., p. 43.

²⁰⁴ *Ibid.*

²⁰⁵ François Béal, « Essai d'ophtalmologie vialattienne », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, op. cit., p. 151.

²⁰⁶ François Béal et Christian Moncelet, « Vialatte, « enfant du crépuscule » ? », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte*, op. cit., p. 43.

²⁰⁷ Jacques Perret, « Préface », Alexandre Vialatte, *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 9-10.

villes, des monuments et des aérodromes. Plus près, visible à l'œil nu, huit cents moutons, deux bergers, vingt-sept vaches, trois ponts, dix clochers, vingt-huit routes²⁰⁸.

Mais peut-être l'auteur triche-t-il quelque peu, surtout lorsqu'il prétend regarder « à l'œil nu ». En réalité, souffrant de problèmes oculaires, il était contraint de porter ces grosses lunettes de myope dont le sculpteur Kaepelin n'a pas oublié d'orner sa *Tête de Vialatte*. De ce portrait, Béal fait une ecphrasis montrant l'aspect magique de cet accessoire embarrassant.

Le visage au front un peu ridé s'efface derrière de grosses lunettes que la simplification du trait ramène à une simple loupe, avec laquelle Alex semble scruter l'envers du tapis, illustrant ainsi et prolongeant le mythe du verre²⁰⁹.

Le poète émerveillé, capable de suggérer en un mot ce qu'une image ne suffit pas à montrer, et dont son portraitiste affirme qu'il avait « le secret des mots-clefs, ceux qui font les métamorphoses²¹⁰ », voit la pertinence de son regard accrue quand il « chausse ses quat'z'yeux ». Si l'œil fait défaut ou ne permet pas de regarder au loin, un simple morceau de verre peut devenir un précieux auxiliaire. Procédant à la manière d'une loupe quand il prend la forme des lunettes, on ne peut que constater le rôle primordial dévolu au verre dans l'œuvre de Vialatte. En outre, si, placé devant ses yeux, le verre permet de mieux y voir, un objet « mis sous verre » attire quant à lui une attention particulière. Si l'objet lui-même n'est en rien modifié par cette opération, le regard qu'on porte sur lui est tout autre ; comme le signale la fameuse phrase de Gide, dans *Les nourritures terrestres* : « [...] L'importance [est] dans ton regard, non dans la chose regardée ! »

L'école du soir, c'est l'école de la nuit, c'est le carnaval, c'est un théâtre d'ombres. On les voit passer dans la rue à travers la vitre embuée d'un de ces petits bistrotis anonymes « où il vaut mieux entrer en titubant si l'on ne veut pas se faire remarquer ». Les feux des lampadaires et les flammes de l'alcool exagèrent sur les murs l'ombre des figurants, jusqu'à donner aux Pieds Nickelés des proportions de personnages shakespeariens²¹¹.

²⁰⁸ *Ibid.*, « Images de l'été folklorique. Les kangourous du grand tourment », pp. 293-294

²⁰⁹ François Béal, *Vialatte, l'intemporel : panorama de l'Étrange Echassier*, Edition revue, corrigée et considérablement augmentée, Paris : L'Harmattan, 2006, p. 191.

²¹⁰ Philippe Kaepelin, « Incomparable bestiaire », in Jacques Rouré (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 52.

²¹¹ Alexandre Vialatte, « Monsieur Jadis ou l'École du soir », *Dernières nouvelles de l'homme, op. cit.*, p. 295.

Le verre change la perception que nous avons des choses. Aussi, n'importe quel objet, mis sous cloche, isolé derrière une vitrine ou une vitre, acquiert soudain une valeur artistique, poétique, qu'on ne lui soupçonnait pas sans cela. L'exemple que donne Vialatte du musée des sœurs Comte à Marsac en est la parfaite illustration.

J'ai connu ainsi deux vieilles filles qui avaient mis sous vitrine, chez elles, trois vieux fusils qui en valaient la peine. Puis deux faïences qui le méritaient un peu. Ensuite, tout y passa, jusqu'à leurs petites cuillères. Elles en firent un musée d'elles-mêmes et le léguèrent au département²¹².

Le verre qui entoure, qui protège les objets même les plus banals, les met en valeur de telle sorte qu'ils arrêtent désormais l'attention du spectateur, qui en vient à les voir comme des objets d'art à part entière. Il en va de même de cette métamorphose du regard par le verre concernant la tiare du roi scythe Saitaphernès sur laquelle se penche Vialatte dans une chronique ayant pour titre « Du faux et du vrai ».

On la posa sur du velours cerise, on la couvrit d'une cloche en verre comme un melon, on l'entoura d'une cage d'acier comme un coupable, et on la fit garder par des chiens policiers ; des chiens policiers royalistes dressés à protéger les trésors des tyrans. Du haut de cette coiffure auguste vingt-trois siècles, pendant sept ans, contemplèrent une population altérée d'archéologie : le militaire, la bonne d'enfants, l'ouvrier désireux de s'instruire, le partisan et l'ennemi de Dreyfus. Cela se passait en 1896. Ce n'était que prestige du temps, poussière des ans et majesté de l'Histoire ; lorsqu'en 1903 on apprit sobrement que M. Rouchomowski, bijoutier lituanien et orfèvre contemporain, était l'auteur de ce chef-d'œuvre antique. La Muse de l'Expertise rougit, le Louvre se voila la face. Le flair des chiens fut lui-même suspecté. Un gardien attrapa la chose entre deux doigts pour la porter à la poubelle. Il n'y avait plus de prestige, il n'y avait plus de chef-d'œuvre, il n'y avait plus de majesté²¹³.

Ignorant qu'un objet ne possède aucune valeur historique, le visiteur du musée ne manquera pas de s'émerveiller devant le faux dès lors qu'il est ainsi placé dans une vitrine. Lorsque, au contraire, l'on prend conscience de la supercherie, le regard change du tout au tout, et avec lui l'objet. A vrai dire, il semble que le regard admiratif, initialement porté sur un objet, ne provienne pas tant de son authenticité que de la seule cloche en verre qui le ceint et signale qu'elle renferme un chef-d'œuvre. En d'autres termes et à une autre échelle, on ne saurait dire du monde qu'on a sous les yeux s'il est « vrai » ou « faux », mais le

²¹² Alexandre Vialatte, « Chronique de l'idée fausse et même du subjonctif », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p. 153.

²¹³ *Ibid.*, « Du faux et du vrai », p. 240.

poète, qui peut être un faussaire, sait nous persuader de sa beauté comme en le plaçant sous verre.

Le malheur est qu'on distingue à peine les parodies des chefs-d'œuvre « pensés ». Ni même les objets exposés de l'ameublement général. A ceci près que, sous les œuvres, il y a une étiquette avec un numéro. Mais qui dira si on ne s'est pas trompé ? Car le trou de l'ascenseur lui-même est numéroté comme une toile. Est-ce un chef-d'œuvre qu'il faut saluer ? Ou le répartiteur d'étiquettes s'est-il trompé dans sa distribution ? On ne sait plus si la porte d'entrée fait partie du décor ou des œuvres exposées. Ni le monument lui-même. Ni même les visiteurs. Car il en est de très expressifs, de très beaux, de très inimitables. Ou de si quelconques qu'ils en deviennent typiques : ce sont de très beaux portraits d'anonymes. Qui empêcherait un artiste, un cerveau, un penseur, de numéroter les visiteurs mouvants, de les prendre à son compte et de les considérer comme des objets qu'il expose au public : « *Visiteurs de l'exposition* » ? Au même titre qu'un chiffon gras, une pompe à incendie ou une brosse à chaussures²¹⁴.

Dès lors, tout peut être mis sous verre, tout peut faire l'objet d'une re-création poétique, métamorphosé par le seul regard émerveillé que le poète promène sur le monde.

Il y a plus beau, il y a une baraque bleue. Avec une table peinte en vert à l'intérieur. La ligne d'armistice la coupe en son milieu. Les touristes ont le droit de coller l'œil à la fenêtre. Les officiers nord-coréens sont assis d'un côté de la table, le côté nord, en vert olive, galonnés de rouge ; les officiers américains et sud-coréens de l'autre côté. On voit leurs bouches qui s'ouvrent et leurs mains qui remuent. [...] Quand viendra la paix ? On ne sait pas. Peut-être jamais. Si elle arrive, elle sortira de cet aquarium, de ces discussions de poissons rouges. On les voit, on ne les entend pas. On regarde à travers la vitre. On se hausse sur la pointe des pieds. Ainsi s'affrontent les continents à l'intérieur d'une cage en verre²¹⁵.

Cette vision d'aquarium ne peut être obtenue que par le recours à la vitre qui transforme le regard. L'inconvénient du verre, comme l'évoque Vialatte, demeure qu'il ne permet pas d'entendre ce qui se dit de l'autre côté de la fenêtre. Le poète en fait une aubaine, et ces dialogues muets sont un creuset pour l'imagination.

En réalité, pour en revenir au réel dans lequel Vialatte « pêche » son inspiration, il semble en lui-même si surprenant, regorgeant de tant de merveilles, que l'imagination « pure » ne saurait rien produire qu'il ne contînt déjà. Et le « nouveau », dont Baudelaire

²¹⁴ *Ibid.*, « Chronique incompétente des arts », pp. 187-188.

²¹⁵ Alexandre Vialatte, « Tableau de la France au milieu du globe », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 222.

dit que le poète doit se mettre en quête, semble se trouver dans la nature même qui nous environne. En ce sens, Vialatte n'invente rien, il découvre. Du fait, on peut dire du chroniqueur qu'il est un « inventeur », en ce qu'il met au jour des trésors jusque-là demeurés cachés. Aussi peut-on penser qu'il a inventé le chondrostome...

Le monde est surprenant. Surtout la mer. Je viens de vérifier dans le Larousse : tous les poissons ont l'air étonné ; même l'anchois et le coffre cornu ; même le barbier et le malmarmat. Et le chondrostome. Et pourtant le chondrostome... Je n'avais jamais entendu dire que le chondrostome s'étonnât facilement. D'ailleurs personne au monde n'entendit jamais dire que le chondrostome s'étonne de quoi que ce soit. Qui a jamais entendu parler des étonnements du chondrostome ? Et pourtant, c'est un fait, il a l'air étonné (il a dû regarder dans le Larousse la planche « Poissons » comme je viens de faire moi-même) ; tous les poissons ont l'air surpris. Sauf un, qui a un profil d'intellectuel idiot (c'est sans doute sa sottise qui l'empêche d'admirer). Ils se voient entre eux, au fond des mers, comme dans le Larousse, et ils sont ébahis des beautés de la nature, de sa splendeur et de sa diversité²¹⁶.

Le poète est un homme qui sait voir ; mais quant au chroniqueur-poète, il doit, pour sa part, « se faire voyant ». Et le verre est le moyen choisi par Vialatte pour obtenir ce regard particulier qui fait de sa chronique un texte poétique. Afin de « transposer le réel dans l'imaginaire », conformément au projet énoncé dès 1922 dans sa missive à Pourrat, il use du verre à sa guise et s'amuse à faire défiler chaque chose sous sa lunette. Ainsi, il saisit au vol le détail qui nous aurait échappé ; il le grossit ainsi qu'un caractère exagéré chez un personnage de théâtre peut amener le spectateur à voir le portrait le plus vrai de celui-ci²¹⁷. Vialatte amplifie un détail jusqu'à le rendre prépondérant ; ce qui était inessentiel accapare désormais toute l'attention et participe de sa description poétique plus vraie que nature.

Mais le plus beau, c'était le principal du collège. [...] Le principal sonnait lui-même la cloche, en sabots, en jaquette rayée, en melon, avec des lunettes d'or. La cloche était pendue dans le tilleul du jardin. Le principal ressemblait à Karl Marx tel que le reproduisent Isaac et Malet. Sa barbe le couvrait d'un surplus de pellicules²¹⁸.

[Vialatte] savai[t] aussi qu'un morceau de verre peut faire naître d'un tesson d'assiette, un exotisme. [...] Notons enfin que l'écrivain Vialatte, amoureux du verre et de la vitrine enjoliveuse,

²¹⁶ Alexandre Vialatte, « Chondrostome », *Bestiaire*, *op. cit.*, p. 50.

²¹⁷ C'est le cas également en ce qui concerne la sculpture par exemple, avec Rodin ou Ousmane Sow.

²¹⁸ Alexandre Vialatte, « La montagne d'Henri Pourrat », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, pp. 156-157.

celle du charcutier, celle du pharmacien, celle de la mercière, [...] n'a pas manqué, pour mieux transfigurer, de faire appel à d'autres accessoires ou interfaces²¹⁹.

Le verre est bien ce qui permet l'intrusion du réel dans l'imaginaire. C'est d'autant plus vrai lorsque Vialatte emprunte au domaine scientifique ses instruments d'optique. S'ils peuvent permettre d'accroître la netteté de la vision, ils nécessitent cependant une mise au point préalable, un réglage savant, sans quoi il arrive qu'on y voit trouble. Quoi qu'il en soit, microscope et télescope changent radicalement la vue ; mais quand Vialatte paraît les appliquer simultanément sur ses yeux, les outils même du savoir se font miroir déformant d'une réalité devenue floue.

Au nord-ouest, les géants : le général De Gaulle, l'obélisque, la tour Eiffel. A l'est, la gare de Lyon, entourée de lampadaires auprès desquels, les soirs d'été, l'entomologiste averti vient attraper certains papillons rares (qui ne peuvent vivre que dans le XIIe, d'une certaine substance ferroviaire), avec le filet dit « fauchoir ». Plus loin encore, le bois de Vincennes, où tout convie les hommes, dès les premiers beaux jours, à venir manger du veau froid à l'ombre des chênes séculaires. Plus loin, les Vosges, Vladivostok, l'île de Yéso. A l'ouest, la station Pasteur, le boulevard Garibaldi, le tabac du « Petit zouave », les îles anglo-normandes, New York. Du moins, en gros. Au sud, rien, et puis rien. Ensuite, le Canigou²²⁰ [...]."

Toutefois, à la différence de la loupe qui n'offre qu'un simple agrandissement de l'objet regardé, microscope ou télescope nous plongent dans un monde qui, cette fois encore, nous paraît tout autre – où « rien n'est "comme ça" » et où « tout est à faire²²¹ ». Les thèmes de la science suscitent déjà l'émerveillement du chroniqueur, mais les outils d'optique dont elle use pour connaître le monde redoublent cette émotion. La poésie est au bout du microscope ; car, par ce détournement des objets scientifiques, Vialatte entrevoit un univers merveilleux qui reste à décrire, apte à faire naître l'émotion chez le lecteur. En cela, il semble procéder de même qu'Audiberti, capable d'après lui de voir et de dire ce qui échappe à l'œil nu, au regard du commun.

« Le style, disait Daudet, c'est l'exagération. » Avec Audiberti, elle va jusqu'à l'outrance. Mais c'est l'outrance du microscope, qui amplifie sans inventer, qui « découvre », tout simplement. S'il fait

²¹⁹ François Béal, *Vialatte, l'intemporel : panorama de l'Étrange Échassier*, op. cit., p. 187.

²²⁰ Alexandre Vialatte, « Éloge du XIIIe arrondissement », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 148.

²²¹ Alexandre Vialatte, « Les sentiers de la création. Ionesco ou l'émerveillé », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 176.

voir des batailles de monstres où l'on ne voyait que de paisibles poussières, c'est parce qu'il est sensible à tout. Il fait foisonner ce qu'il regarde²²².

Quand c'est le microscope lui-même qui permet la mise au point du regard poétique, le monde dévoile une face restée cachée jusqu'à lors. Donnant au réel un nouvel éclairage, le microscope amène le poète à prolonger le sentiment d'émerveillement qui l'accompagne dans son entreprise et à tenter de le faire partager. Une telle transformation du regard par le verre ouvre des voies nouvelles au poète, qui crée, ou découvre – le doute persiste –, un monde où le réel se confond souvent avec l'art, où il se pourrait que la poésie continue la Création, renouvelant par là-même les sources d'émerveillement.

Braque, Picasso, peignant des hommes, ont redécouvert la structure de l'oxyde d'aluminium ; Klee, s'inspirant des huttes de Kairouan, a fait sans s'en douter la coupe microscopique du cornet nasal d'un caniche ; les météores de Wolls imitent à s'y méprendre les cellules névrogliques de la Corne d'Ammon ; les cathédrales de Pollock retrouvent les éléments du cortex cérébral, et les configurations d'Arp, le neurone moteur de la moelle épinière²²³.

La vue diffère du tout au tout selon que l'on met ou non devant ses yeux des lunettes. De même, un objet apparaît tout à coup différent quand il est placé sous cloche ou derrière une vitrine. Vialatte use ainsi du verre dans l'optique de changer son regard sur les choses qu'il observe. L'attention qu'il porte à présent à la chose regardée n'est plus la même, et avec elle l'objet se transforme également. Plein d'enthousiasme, le chroniqueur-poète cherche alors à transmettre à son lecteur cette façon particulière de voir des objets banals comme s'ils étaient inconnus et encore à découvrir. Mais cette impression de regarder le monde avec un œil neuf est d'autant plus vraie quand on use d'un microscope ou d'un télescope. Ces outils de la science, employés par le poète, font apparaître de nouveaux mondes et lui offrent sans cesse la possibilité de s'émerveiller.

B] Les vérités du kaléidoscope

Le verre, comme le reflet d'ailleurs, permet de se faire voyant. Mais, de même que diverses « interfaces » génèrent différents regards, selon que l'on scrute comme au travers

²²² Alexandre Vialatte, « Cela manque un peu d'anthropophagie », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 173.

²²³ *Ibid.*, « Avenir informel du crocodile », p. 36.

d'une vitrine ou d'un microscope par exemple, chaque individu, avec la sensibilité qui lui est propre, perçoit les choses à sa manière, au prisme d'une vision toute personnelle engendrée par l'émerveillement. En outre, le détournement du réel par le biais du verre ne saurait déboucher sur une écriture poétique sans être accompagné de cet enthousiasme. C'est ainsi que Béal et Moncelet concluent leur étude menée conjointement, en soulignant le rôle-clé du sentiment, de la veine poétique, symbolisé par un instrument de musique : « [...] Lunettes, lorgnettes, microscopes, télescopes, vitres, fenêtres, [...] ne sont rien sans... la flûte²²⁴. » Avant de se servir de quelque ustensile que ce soit, l'émotion poétique, agissant comme un miroir déformant, fait d'ores et déjà voir le monde autrement. Ce sentiment émerveillé auquel Vialatte est en proie, c'est le « Soleil » poétique d'Edmond Rostand : il nimbe toute chose d'une lumière nouvelle révélant ainsi un aspect esthétique que nous ne leur connaissions pas.

Ô Soleil ! Toi sans qui les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont²²⁵ !

Sans l'émerveillement, qui est à la base de l'écriture poétique, peut-être les choses seraient-elles semblables à la couronne en toc²²⁶, peut-être moins belles encore que « la panthère en plâtre²²⁷ ». Si ces outils, tels que le microscope, servent en premier à la science, cette dernière n'en fait usage que dans le but de connaître ; poussée par la curiosité, elle est dépourvue de ce regard enthousiaste et elle est donc incapable de voir que les choses ne sont pas tout à fait « comme ça ». Le poète, lui, semble vouloir prouver que les choses ont plusieurs faces, et qu'elles ne sauraient pas être appréhendées que par un regard superficiel et neutre. Aussi, il se pourrait qu'il remette quelque peu en question l'autorité de la science, qui se prétend garante de la connaissance des choses mais qui paraît ne les considérer que sous un seul angle d'étude. Forts de cette apparente supériorité sur la science, des poètes ont tenté à leur tour d'acquérir une connaissance des choses au moyen de l'écriture poétique. A titre d'exemple, le XVI^e siècle a vu, parallèlement à la Pléiade, s'illustrer des poètes tels Maurice Scève ou Guillaume Salluste Du Bartas dans le domaine de la poésie scientifique. Ce dernier est l'auteur d'un ouvrage intitulé *La Sepmaine* qui relate de manière poétique la Création du monde à la lumière de l'Ancien Testament et des connaissances

²²⁴ François Béal et Christian Moncelet, « Vialatte, « Enfant du crépuscule » ? », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 45. (On imagine que la « flûte » fait référence au roman de Vialatte : *La maison du joueur de flûte*.)

²²⁵ Cf. Edmond Rostand, « Hymne au soleil », *Chantecler*.

²²⁶ Alexandre Vialatte, « Du faux et du vrai », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 240.

²²⁷ *Ibid.*, « Originaires », p. 237.

scientifiques de l'époque. Quant à Francis Ponge, qui se dit « moins poète que savant²²⁸ », il paraît également faire œuvre de poète-scientifique. Son projet poétique semble reposer sur une exploration du sentiment d'émerveillement en fondant une paradoxale « science des impressions²²⁹ ». Mais cette connaissance, Ponge cherche à l'obtenir par les moyens du poète, ayant recours, semble-t-il, à l'autre regard que permet quelque chose comme le verre vialattien, qui restitue au monde toutes ses dimensions.

Ce que je pense avoir, je ne dis pas réussi, mais tenté, dans *Le Soleil*, [...] c'est d'avoir peut-être réussi [...] à retrouver la forme bombe (bombe alors à mécanisme d'horlogerie), qui était au centre de ma préoccupation au moment où j'écrivais les textes clos du *Parti pris des choses*, mais en amplifiant, en agrandissant tout cela²³⁰[...].

Contrairement à ce que prétend la science, une chose ne saurait être définie une fois pour toutes si l'on en croit les poètes ; elle conserve de toute manière une part d'inexploré que la science n'est pas apte à percevoir. Mais pour Vialatte, qui parvient à montrer les objets sous différents angles – dévoilant l' « envers du tapis²³¹ » –, la connaissance par la poésie est une chimère. Il ne paraît multiplier les émerveillements que pour le seul plaisir de la chose ; en outre, il raille vraisemblablement, et ce avec beaucoup d'humour, la vanité d'une telle entreprise. A plusieurs reprises, le chroniqueur insiste en effet sur l'idée qu'il est impossible de donner d'une chose, même « poétiquement », même selon différents regards, une définition qu'on puisse considérer comme exacte.

Pendant ce temps les Romains, à Rome, couronnaient le chien Pallino. Le jury était composé de poètes, de peintres et de vétérinaires. Les peintres ont dit que ce chien était vert, les poètes qu'il était jaune. Si bien qu'il n'est ni jaune ni vert, et l'un et l'autre cependant ; peut-être un peu plus vert que jaune, peut-être un peu plus jaune que vert ; tournez la chose à votre idée, c'est une couleur assez rare pour un chien. De plus, le vétérinaire assure dans le constat que les pattes de derrière sont au milieu du ventre. En un mot, ce chien n'est pas un chien, mais un faux chien ; ou alors un vrai perroquet ; quelque fils de Jean de la Lune revu par un peintre cubiste. C'est une idée de Picasso qui est allé se promener dans la banlieue romaine²³².

²²⁸ Francis Ponge cité par Sydney Lévy, *Francis Ponge : de la connaissance en poésie*, Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes, 1999, p. 15.

²²⁹ *Ibid.*, p. 35.

²³⁰ *Ibid.*, p. 25.

²³¹ François Béal, *Vialatte, l'intemporel : panorama de l'Étrange Échassier*, op. cit., p. 163.

²³² Alexandre Vialatte, « Rome à Paris », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 298.

En même temps, c'est la mi-carême : on voit dans les journaux des enfants costumés : l'un d'eux, couché, est déguisé en chien : Pollux ; une pyramide de poils ; quant à Margotte, on dirait un Chinois dans un vieux sarrau d'écolière, ou une courge à gants blancs, ou mieux n'importe quoi²³³.

La connaissance, même en poésie, demeure inaccessible nous dit Vialatte ; de plus, elle apparaît presque futile du point de vue du chroniqueur qui s'exclame : « A quoi bon perdre à essayer de comprendre un temps trop court pour énumérer ?²³⁴ » Plutôt que de courir après un savoir impossible, Vialatte s'amuse à faire passer devant lui chacun de ces « outils » qui font voir autrement : « verre, vitrine, lentille, hublot, carreau, fenêtre, lunettes, jumelles... et porte-plume souvenir.²³⁵ »

Ensuite on va acheter des porte-plume-souvenirs dans lesquels, à travers un trou, on voit la gare ou la Sainte Vierge²³⁶.

Les zouaves, sur l'image des plumiers, prenaient la tour de Malakoff²³⁷.

Mais, dans cette optique ludique, l'objet en verre qui s'accorde le mieux avec la fantaisie du chroniqueur-poète semble être le kaléidoscope. C'est par le biais de celui-ci qu'il semble par exemple examiner le serpent.

C'est pourtant pavé de mosaïque, incrusté de noir, d'ocre, de brique, de rose, de vert, de jaune citron, de polygones décoratifs, d'un fini presque industriel, et pareil à de la bijouterie. [...] Il n'y a pas de bête qui se rapproche plus de l'épure, de la spirale, de la circonférence, de l'ellipse, et de toutes les courbes qui se dessinent à l'aide d'un compas, d'un pistolet, sur une feuille de Canson. On pense aussi au noeud de cravate, à la mèche de fouet. A la vitrine du joaillier²³⁸.

Issu de l'univers de l'enfance, le kaléidoscope suscite inmanquablement l'émerveillement de quiconque le porte à ses yeux. Il permet en effet au poète de retrouver une certaine façon de voir qui rappelle celle de l'enfant découvrant le monde. Alain Schaffner, auteur d'une étude centrée sur *Le Fidèle Berger*, parle d'une « poétique

²³³ *Ibid.*, « Chronique du désespoir du peintre ou la couleur du temps perdu », p. 218.

²³⁴ Alexandre Vialatte, « *Dimanche m'attend* », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, p. 136.

²³⁵ François Béal, « Essai d'ophtalmologie vialattienne », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, *op. cit.*, p. 147.

²³⁶ Alexandre Vialatte, « Chronique des eaux », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p. 272.

²³⁷ Alexandre Vialatte, « *Qui a cassé le vase de Soissons ?* », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, p. 90.

²³⁸ Alexandre Vialatte, « Chronique du mamba vert et même du mamba noir », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p. 30.

particulière, celle du kaléidoscope²³⁹ » à l'œuvre dans ce roman – mais c'est là une notion également pertinente en ce qui concerne l'étude des chroniques.

Voisine de celle des « miroirs cassés », l'image du kaléidoscope, parfois employée par Vialatte, s'impose alors. Des pans d'écriture « picturaux » surgissent tout à coup dans le texte, comme des images cubistes ou surréalistes en mouvement. C'est en ce sens que l'on pourrait, pastichant Barthes, parler d'un « effet d'irréel » produit par le détail incongru et proliférant dans le texte de Vialatte²⁴⁰.

Ce que l'on voit au prisme du kaléidoscope est rendu méconnaissable, fragmenté en une kyrielle de couleurs. Si le kaléidoscope rend les choses « belles » (*kalos-scopie*), on ne saurait pourtant trop dire ce qu'il y a à voir. Étudier le monde par son prisme le rend flou, au point qu'une telle observation peut faire songer à cette phrase de Jean Painlevé que Béal paraît appliquer à « l'œil Vialatte » : « Je n'ai rien vu, je regardais.²⁴¹ » La description du monde faite au travers d'un kaléidoscope est assurément poétique, cependant il est peu probable qu'elle ait valeur de vérité, et c'est pourquoi elle ne se clôt jamais comme le ferait un énoncé scientifique. Au contraire, la description kaléidoscopique s'achèverait donc plutôt en montrant les limites de l'œil qu'en épuisant par la parole l'objet regardé. Quand par exemple Vialatte veut évoquer quelque chose d'aussi anodin que le temps qu'il fait, il prend en considération différents paramètres complexes que seul un kaléidoscope semble pouvoir distinguer. A l'instar de Ponge, il paraît s'appuyer sur une « science des impressions » alors qu'il éclate l'hyperthème du « temps qu'il fait » en données calendaires, ressenti personnel, lumières, etc. Mais lorsque, en plus, le kaléidoscope lui fait prendre conscience d'une autre dimension du « temps », la temporalité (« Le temps se perd et mue à chaque seconde²⁴². »), Vialatte fait voir que la vérité des choses n'est pas atteignable par la description poétique.

L'étrange après-midi !... Un étrange soleil jaune, qui jure avec l'air vif, le ciel bleu, l'aigre printemps, et qui laisse des lumières d'automne sur les vieux murs. D'automne ! En mars ! [...] Comment décrire le temps qu'il fait ? Je m'en suis tiré bien souvent en disant qu'il ne faisait pas de temps. Ce qui, du moins, ne donne pas d'idée fausse. Mais qui ne donne aucune idée juste. Car il y

²³⁹ Marine Ricord (dir.), *Le parti du détail : enjeux narratifs et descriptifs*, Paris : Caen : Lettres modernes minard, 2002, p. 104.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 106.

²⁴¹ Jean Painlevé cité par François Béal, *Vialatte, l'intemporel : panorama de l'Étrange Échassier*, op. cit., p. 181.

²⁴² Alexandre Vialatte, « Chronique du désespoir du peintre ou la couleur du temps perdu », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 216.

a tant de manières de ne pas faire de temps qu'une chatte n'y retrouverait pas ses petits. Sans compter que chaque instant change cette absence de temps en une absence légèrement différente, parfois contradictoire ; comme le rose passe au vert sur un nuage ou sur une moire. Ce n'est pas une absence immobile : c'est une absence mouvante, nacrée, frémissante comme une peau de cheval. Le temps se perd et mue à chaque seconde. Quelle est la couleur du temps perdu ?²⁴³

Le verre, quand il prend la forme du kaléidoscope, devient lui-même un objet magique, qui peut en venir à griser le poète en quête de nouveaux émerveillements. Mais si le kaléidoscope ne permet pas « d'y voir clair », il livre bientôt son secret étonnant. « Le commencement de toutes les sciences, c'est l'étonnement de ce que les choses sont ce qu'elles sont », nous dit Aristote. Le poète, lui, nuance le propos du philosophe, car selon lui les choses peuvent être appréciées sous différents angles, comme nous l'avons dit, à la lumière du « soleil » de l'enthousiasme poétique. Mais le chroniqueur-poète qu'est Vialatte va plus loin encore, car d'après lui, contrairement à l'assertion aristotélicienne, les choses ne seraient pas ce qu'elles sont – telle semble être la « leçon » du kaléidoscope.

Dieu a créé naïvement le monde, comme il pouvait ; et les choses aussi font ce qu'elles peuvent ; mais elles ne savent pas bien ce qu'elles veulent, et c'est l'homme qui le leur apprend. [...] C'est grâce à lui que les choses deviennent ce qu'elles doivent être, la Bretagne bretonne et l'Écosse écossaise, et Adam l'homme de Picasso. La nature n'existe vraiment que triturée par les cubistes, les fauvistes, les classiques, les versipeintres ou les artistes de Hollywood qui savent les devoirs de la nature. Dieu fait l'homme nu ; c'est l'homme qui habille l'homme d'un jupon, en un mot qui fait l'Écossais. C'est lui qui baptise les étoiles et classe les champignons. On est effrayé du désordre qui régnerait dans la nature sans les planches en couleurs du Larousse illustré et le Catalogue de la Manufacture d'armes et cycles de Saint-Étienne à couverture de faux marbre ornée de chiens. Elle s'abandonnerait à elle-même. Elle se répandrait au hasard²⁴⁴.

Partant du principe que les choses ne sont pas ce qu'elles sont, la connaissance du monde est rendue impossible. La science aura beau tenté d'expliquer les choses, sa version équivaudra les multiples interprétations des artistes et poètes. Mais si la vérité semble n'être pas de ce monde, il n'en demeure pas moins que le poète joue un rôle prépondérant ; d'après le chroniqueur, mi-sérieux mi-ironique, il a vraisemblablement pour tâche de mettre en ordre le chaos, de donner un sens à ce qui n'en a pas par nature. Aussi, l'ordre du monde tel qu'il se donne à voir au quotidien est-il mis sens dessus-dessous, mais le poète,

²⁴³ *Ibid.*, pp. 215-216.

²⁴⁴ *Ibid.*, « Des mots et des choses », p. 134.

qui est d'abord créateur, apparaît pourtant comme le plus apte à s'approcher du vrai dans la mesure où son œuvre peut avoir valeur de vérité.

Je parlerai de Babel en désordre [...]. Car c'est un homme selon mon cœur ; il est habité par l'allégresse, et il déborde de partout. [...] Tous les personnages de Babel se détachent dans mon souvenir sur un ciel de Chagall, un de ces ciels traversés d'ânes volants, de jeunes mariés, de notaires, d'animaux du zodiaque. Tantôt c'est une femme sur un toit, tantôt la lune elle-même qui « bondit comme un veau » ; tantôt le soleil qui pend comme la langue rose d'un chien ; tantôt c'est la tête de Pouchkine, en bronze, au milieu des feuillages illuminés du grand boulevard ; et alors, dit Babel, « je vis pour la première fois les choses qui m'entouraient telles qu'elles étaient en réalité, apaisées et ineffablement belles ». [...] Une histoire belle est toujours vraie. Il y a une vérité du cœur [...], une vraie vérité subjective, et une espèce de pâle vérité vraie, un peu sordide, à l'usage du commun, qui n'a rien à voir avec elle. [...] Les choses ont deux faces : une face d'ombre, et une face de lumière, la vraie, qui les fait grandes et magnifiques. Il y a toujours au moins une promesse dans les choses. Dans la simple odeur d'un plumier, le petit Babel se grise déjà du parfum de sa Terre promise. Il frémit comme le chien qui a senti le gibier. Il vient de trouver la trace toute chaude de la merveille, de ses paradis préconçus, du modèle encore inconnu auquel il faut que son art fasse ressembler la vie²⁴⁵.

La vraie Auvergne ne date guère que de Pourrat. [...] Pourrat a fait l'Auvergne. Il l'a trouvée comme un vieux sou romain oublié là par les Gaulois, dans un sillon, toute couverte de vert-de-gris ; il l'a frottée, il l'a polie, il en a fait revivre la tête, il en a fait briller le profil. Bref, après l'avoir découverte, il l'a créée, il l'a même retouchée, au besoin il l'a inventée. Maintenant c'est ce portrait qui fait foi [...]. S'il se trompe, c'est elle qui a tort, car c'est en lui qu'elle se ressemble. L'original n'a plus qu'une valeur de copie²⁴⁶.

Souvent Vialatte, après d'autres, inverse la relation en soutenant [...] que le réel se conforme ou devrait se conformer à l'imaginaire. Il se montre, en matière de mimesis, d'une allègre impertinence, jubilant de la « ressemblance évitée » chère à Dubuffet²⁴⁷.

Le poète se fait créateur, donnant vie à une infinité de mondes, qui redoublent la Création et apportent ainsi toujours de nouvelles raisons de s'émerveiller. En outre, pour le chroniqueur, chacune de ces visions émerveillées peut faire office de vérité dans un monde qui en est dépourvu lorsqu'il est perçu par le kaléidoscope. Mais si nulle certitude ne saurait être établie ni par la poésie ni par la recherche scientifique, l'inquiétude commence

²⁴⁵ Alexandre Vialatte, « Babel ou le conteur oriental », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., pp. 193-197.

²⁴⁶ *Ibid.*, « L'Auvergne : odeur de vieux temps », p. 60.

²⁴⁷ Christian Moncelet, « Avant propos », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, op. cit., p. 13.

de s'immiscer dans l'esprit du chroniqueur-poète. Toutes les images surgies du kaléidoscope bientôt lui brouillent la vue. Le kaléidoscope fait voir le monde d'une bien jolie façon, mais à trop le porter devant ses yeux on finit par s'éblouir, et l'on ne distingue plus très bien les marches de l'escalier.

« Le Poète est semblable au prince des nuées... » C'était du moins le point de vue de Baudelaire. Mais, au sol, revenu des nuages, ce roi de l'azur n'est plus qu'un myope, titubant et boiteux. [...] L'instrument de sa grandeur devient celui de son ridicule. « Ses ailes de géant l'empêchent de marcher. » Et il faut avouer que le poète, perdu dans ses grands songes et dans ses petites corvées, accablé par les soins mesquins, les soucis d'une famille nombreuse et l'abus des boissons remontantes, donne souvent l'image déprimante d'un monsieur qui a peine à payer son loyer ou à passer son pardessus sans l'aide de la dame du vestiaire. Il ne trouve pas la deuxième manche. [...] Résumons-nous, c'est un canard boiteux²⁴⁸.

Les visions que génère le kaléidoscope d'abord illuminent la nuit, mais le vertige pascalien finit par s'emparer de Vialatte. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie²⁴⁹. »

« J'ai vu, écrit Vialatte, mais qui d'entre les hommes finirait de dire ce qu'il a vu²⁵⁰. »

Il se peut même que le malaise vienne de ce qu'il a découvert au travers du kaléidoscope. Vialatte est pareil alors à ces « enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé²⁵¹ ».

Le soir, au coin du feu, il raconte des histoires. Les plus belles sont les plus terribles. Il se fait peur, il monte se cacher dans son lit et tire les draps au-dessus de sa tête²⁵².

Michel Claude attrape donc les petits pois un par un et les photographie à part. Il en a pris cent clichés minutieux. Sous toutes les faces : par-devant, par-derrrière, profil droit, profil gauche, et même profil perdu. [...] Etc. Il en résulte (car ces portraits sont très ressemblants) que le petit pois, comme l'homme, se ressemble à lui-même dans toutes les positions, et quelque point de vue qu'on choisisse. C'est un maximum de ressemblance. Et qui lui prête toujours la forme d'un rond vert.

²⁴⁸ Alexandre Vialatte, «Le paradis de Kafka ou la morale du crémier», *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 124.

²⁴⁹ Blaise Pascal, *Pensées*, Édition présentée, établie et annotée par Michel Le Guern, Paris : Gallimard, coll. « Folio classique », 2004, p. 161, fragment 187.

²⁵⁰ François Béal, *Vialatte, l'intemporel : panorama de l'Étrange Échassier*, op. cit., p. 188.

²⁵¹ Blaise Pascal, *Pensées*, op. cit., p. 122, frag. 126.

²⁵² Alexandre Vialatte, « Chronique des terreurs du solstice », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 102-103.

Bien des gens s'en doutaient déjà, mais, désormais, l'expérience le prouve. La chose valait d'être étudiée à fond. D'autant plus qu'elle donne le vertige. Une ménagère du Devonshire est devenue folle en comptant des petits pois. Parce qu'ils sont tous exactement semblables. Quand on a vu ceux des dessins de Robert Morel, on se demande même avec angoisse si le petit pois existe réellement, si ce n'est pas quelque invention bizarre de l'homme obsédé par ses songes²⁵³.

Le chroniqueur-poète, émerveillé devant le spectacle du monde qui l'environne, puise abondamment dans le réel, et souvent dans les thèmes scientifiques, la matière de sa poésie. Pourtant, dans un premier temps, sa description du monde déroute quelque peu : ce qui semblait familier brille tout à coup d'un éclat inédit. C'est que la peinture qu'il fait du réel n'est pas « réaliste », « terre-à-terre » ; il prend en effet, pour observer les choses, un certain recul qui lui permet de les rendre poétiques et, simultanément, extrêmement visibles à son lecteur. Cette capacité qu'a Vialatte à produire des images, il la trouve dans l'utilisation qu'il fait du verre. Le chroniqueur en use tantôt comme d'un miroir déformant, capable de faire douter de la réalité du monde, tantôt comme mise au point nécessaire pour voir et faire voir les choses du premier coup d'œil. Sous ses divers avatars, le verre modifie le regard, et avec lui l'objet regardé. Mais l'œil du poète enthousiaste voit à son tour les choses sous un nouvel angle, qui révèle qu'il n'est pas une vérité unique que détiendrait la science, montrant que les choses ont de multiples facettes. Et l'objet par excellence qui les rend toutes perceptibles, c'est le kaléidoscope. La poésie serait-elle alors mieux placée que la science pour connaître les choses ? Le débat ne concerne pas le chroniqueur qui préfère s'abîmer dans la contemplation du monde et de ses beautés au travers de son nouveau jouet. Le kaléidoscope met au jour comme des mondes nouveaux tant la vision qu'il procure métamorphose le réel. Il permet même d'affirmer, en contradiction avec Aristote, que les choses ne sont pas ce qu'elles sont. Face à cette étonnante révélation, Vialatte investit le poète d'une mission re-créatrice : c'est à lui qu'incombe la mise en ordre de la nature ; il doit apprendre aux choses à devenir ce qu'elles doivent être. Mais sur quel modèle doit-il se baser ? D'autre part, si l'œuvre du poète prolonge et renouvelle la Création, suscitant des émerveillements toujours différents, nulle certitude ne saurait en ressortir, car prétendre que chacune de ces interprétations poétiques peut faire office de vérité souligne l'absence de vérité. Le verre, l'objet même qui permettait de mieux y voir, conduit à ne plus rien distinguer. Tous les repères s'effritent du fait d'avoir porté à ses yeux l'objet magique, et il naît dans l'esprit du chroniqueur un trouble métaphysique auquel l'art

²⁵³ Alexandre Vialatte, « Chronique des nourritures et des occupations », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 205.

ne peut apporter de réponse. L'inquiétude prend place dans l'esprit de Vialatte, qui semble réveillé comme en sursaut de son rêve émerveillé. La question qui se pose à lui désormais est de savoir qui est le dormeur et qui est l'éveillé, de celui qui ne voit que la « pâle vérité vraie²⁵⁴ » et de cet autre, qui, examinant le réel, comprend que « la vérité a l'air d'une affreuse plaisanterie²⁵⁵ ».

Et Romi, frivolement, donne beaucoup à penser, à imaginer, à revoir. Son catalogue semble exhaustif, son érudition est immense et son humour toujours présent. Ses classifications facilitent la pensée. Son ton, de pince-sans-rire, ne permet pas de conclure. C'est ce qu'il fallait. Romi nous ouvre l'inconnu. [...] Personnellement, après ces longs voyages où le rêve démarque le réel, ce qui me plaît le plus est de constater à quel point le réel démarque l'insolite. L'insolite commence à nous-mêmes, l'incroyable est à notre porte, nous vivons un monde délirant. "Le réel n'est qu'une habitude. Un seul instant d'attention véritable, et le monde s'échappe pour devenir aussi lointain que la poussière qui couvre la lune²⁵⁶."

²⁵⁴ *Ibid.*, « Babel ou le conteur oriental », p. 196.

²⁵⁵ *Ibid.*, « Le bestiaire de Philippe Kaepelin », p. 307.

²⁵⁶ Alexandre Vialatte, « Histoire de l'insolite, par Romi », *Chroniques de La Montagne : 1962-1971*, Paris : Éditions Robert Laffont, 2000, p. 324.

III

Vialatte moraliste

1. L'écriture moraliste

Le « verre » de Vialatte transfigure le réel et révèle des horizons inconnus, susceptibles de générer en lui des émerveillements toujours nouveaux. Une telle observation, faite à l'aide d'un objet en verre, est pour lui un premier pas. Son enthousiasme mène ensuite le chroniqueur-poète à faire partager à son lecteur sa vision émerveillée – quoique biaisée – du monde. Et enfin, puisque la poésie est apte à transmettre des émotions, on se sent, de même que l'auteur, en proie au vertige – sensation que Vialatte lui-même avoue ressentir à la lecture de Jacques Audiberti.

On est toujours ahuri, brusqué, ravi, giflé par Audiberti [...]. Il vous emporte comme le mistral, dans le charivari de son style, sur son grand cheval noir et rouge ; on est si loin, en deux minutes, on est si haut, qu'on ne sait plus de quoi il s'agit²⁵⁷.

A l'instar d'Audiberti, qu'admire tant le chroniqueur, Vialatte emporte le lecteur dans un tourbillon qui l'égare, mais l'amuse, en même temps qu'il suscite chez lui comme un malaise.

Si loin qu'on remonte dans l'histoire de la terre, les années ont toujours fini et recommencé. De sorte que le printemps date de bien avant l'homme. [...] Il ne cessera que le jour où la terre, qui tourne à une vitesse terrible, sera usée par le frottement. Son rayon diminue chaque jour. Chaque jour nous rapproche donc du centre de la terre. Le dernier jour, n'ayant plus de support, l'homme tournera autour de ses pieds. Finalement, il mourra de vertige²⁵⁸.

Mais, à force de jouer à se faire peur, l'inquiétude semble bel et bien naître dans l'esprit du chroniqueur. Son émerveillement cède-t-il le pas à cette émotion nouvelle ? Vialatte n'est-t-il alors plus poète ? L'enthousiasme s'atténue, il est vrai, quand vient l'inquiétude ; il ne goûte plus les choses de la même manière, avec la même délectation poétique. Malgré cela, le chroniqueur semble ne jamais cesser tout à fait d'être poète. Néanmoins, l'inquiétude vialattienne ne se communique pas au lecteur au moyen de

²⁵⁷ Alexandre Vialatte, « Cela manque un peu d'anthropophagie », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 173.

²⁵⁸ *Ibid.*, « Chronique des nourritures et des occupations », p. 203.

l'écriture poétique, mais plutôt semble-t-il au terme du cheminement de pensée suivi par le moraliste qu'il sait être quelquefois.

A] De l'inquiétude à l'angoisse, de l'angoisse à l'in-quiétude

L'émerveillement de Vialatte finit par lui donner le « tournis » et l'amène à ressentir une légère inquiétude. Le kaléidoscope – allégorie du regard du poète – a fait naître des sortes de « paradis artificiels », mais bientôt il lui a brouillé la vue. En outre, il serait à l'origine de l'inquiétude du chroniqueur car il semble lui avoir inculqué que la vérité n'existe pas en dehors de la vision de l'artiste.

Le bon sens nous dit que les choses de la terre n'existent que bien peu, et que la vraie réalité n'est que dans les rêves²⁵⁹.

Qui plus est, l'enthousiasme, loin de donner à voir la vérité, laisse entendre qu'il y a une infinité de vérités – et partant qu'il n'y en a aucune. Ainsi, l'expérience poétique, comme le suggère Benoît Auclerc, peut conduire quasi simultanément à éprouver deux émotions aussi opposées que l'émerveillement et l'inquiétude. En effet, Vialatte, dans son entreprise de poète, et encore sujet à l'émerveillement, est comme dépris de lui-même, transporté par le sentiment poétique de même que par les visions qui s'offrent à lui. Mais, à « sortir » de soi-même, il est un moment où la perte des repères ainsi engendrée fait surgir l'inquiétude.

Cette labilité [des choses] en effet recèle quelque chose d'inquiétant : si [...] s'ébattre ailleurs qu'en nous-mêmes est source d'émerveillement, un versant plus sombre, plus angoissé, se fait jour également²⁶⁰ [...].

Sous l'empire de cette inquiétude, Vialatte paraît éprouver malgré lui une sorte de doute cartésien qui l'amène à remettre en question la réalité des choses, et la sienne propre, et qui soumet à sa vue le vide, le trou noir et le tourbillon ; en un mot : l'obscurité vertigineuse – succédant à l'éblouissement multicolore de l'enthousiasme.

²⁵⁹ Charles Baudelaire, « préface à J. G. F. », *Les paradis artificiels, opium et haschisch*, Paris : Poulet-Malassis et de Broise, 1860, p.I.

²⁶⁰ Benoît Auclerc, « Imaginaire, grammaire : la modernité problématique de Vialatte », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire, op. cit.*, p. 439.

Pierre Jourde a déjà montré comment l'univers de Vialatte était traversé dans son ensemble par la question du « rien », de l'inconsistance généralisée menaçant toute chose [...]. L'inconstance, l'inconsistance, le manque d'être [...] menacent directement le sujet²⁶¹.

Un pâle soleil dore l'hôpital Cochin. Des enfants crient. Une auto passe au loin. Le printemps essaie de se glisser sous la porte. Il n'est pas assez mince. Il ne réussit qu'à la coincer. Inversement, je me présente à mes lecteurs pour la huit cent quatrième fois, chaque fois plus petit, plus vieux, plus chauve, plus barbichu (je parle au moral, bien entendu), plus voûté, plus cassé, plus déjeté, plus cagneux, plus poussiéreux, plus frêle et plus diaphane ; je deviendrai bientôt aussi mince qu'un crayon. J'aurai la taille d'un porte-mine, ensuite d'une allumette, ensuite d'une tête d'épingle, et ensuite on ne me verra plus²⁶².

[...] Paris devient tout à coup cette chose lointaine, bruyante, cet anti-monde [...]. J'apprends qu'Armstrong, dans sa fusée, vient de s'apercevoir à l'instant qu'il ne contrôle plus le roulis, le tangage et les lacets de son véhicule, à je ne sais plus combien du sol, qu'il tourne, emporté par sa cible, vissé à elle, qu'il va tomber en vrille. Paris n'est plus qu'une tête d'épingle au fond d'un gouffre²⁶³.

Mais nul « cogito » ne vient en aide au chroniqueur, pris d'une sorte de vertige métaphysique, et qui pourrait ressembler à l'homme « embarqué²⁶⁴ » des *Pensées* de Pascal, en quête désespérée de certitudes.

Enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point et nous ne sommes point à leur égard ; elles nous échappent ou nous à elles. Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre [...]. Nous brûlons du désir de trouver une assiette ferme, et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à (l') infini, mais tout notre fondement craque et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes²⁶⁵.

Effrayé de ce qu'il n'y aurait effectivement aucune vérité, Vialatte met quelque peu de côté son émerveillement et pose désormais – sans artifice cette fois – un regard

²⁶¹ *Ibid.*, pp. 436-439.

²⁶² Alexandre Vialatte, *Bestiaire*, *op. cit.*, p. 56.

²⁶³ Alexandre Vialatte, « Chronique du désespoir du peintre ou la couleur du temps perdu », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, pp. 217-218.

²⁶⁴ Blaise Pascal, *Pensées*, *op. cit.*, p. 249, frag. 397.

²⁶⁵ *Ibid.*, pp. 157-158, frag. 185.

inquiet²⁶⁶ sur le monde qui l'entoure. Mais le « retour à la réalité » est particulièrement brutal et ne le rassérène pas comme on le serait au sortir d'un mauvais rêve.

La nuit tire des feux d'artifice. Le matin n'en retrouve plus que des baguettes noircies²⁶⁷.

Il y a de l'opium dans la soupe merveilleuse. Elle nous réserve un réveil de drogués²⁶⁸.

Le chroniqueur se tourne alors à nouveau vers la Science, qu'il avait pourtant quelque peu raillée. Mais cette fois, ce n'est pas en tant que curieux avide de connaissances ni en poète émerveillé qu'il va vers la Science, mais bien poussé par son inquiétude et cherchant à se raccrocher à des repères stables auprès de celle qui se pose en détentrice de la vérité.

Mais les vérités scientifiques semblent à Vialatte, comme nous l'avons déjà signalé, d'une aridité extrême et dépourvues de toute poésie. Elles désenchangent le monde – quand le rôle du poète serait de le « réenchanter » selon Bergson – et paraissent arracher au rêve le chroniqueur ; ce faisant, elles sont à leur tour à l'origine chez lui d'une autre forme d'inquiétude, plus aiguë encore, qui confine à l'angoisse.

Nul n'a mieux décrit que [Gaston] Bonheur le premier malaise qui saisit l'homme à l'annonce que la terre est ronde : « C'est une infirmité secrète », on en éprouve « un vague inconfort ». Il tient encore, avec raison, que la terre est plate. Tous les poètes sont derrière lui²⁶⁹.

Presqu'en dehors de lui-même quand il était sous l'égide de l'émerveillement, le retour au réel du chroniqueur est ressenti comme un retour à la matérialité. Cherchant des points d'appui dans la science, les vérités qu'elle affirme apparaissent à Vialatte d'une pesanteur insupportable. Aussi, ce poids de la vérité scientifique éclate-t-il dans la tautologie.

Car, en réalité, jamais la Terre n'a été plus terrestre²⁷⁰.

²⁶⁶ Il y avait chez Alexandre Vialatte « un vrai fond d'inquiétude » dit Philippe Kaepelin cité par Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p.81.

²⁶⁷ Alexandre Vialatte, « *Monsieur Jadis ou l'École du soir* », *Dernières nouvelles de l'homme, op. cit.*, p. 299.

²⁶⁸ *Ibid.*, « La soupe merveilleuse », p. 65.

²⁶⁹ *Ibid.*, « *Qui a cassé le vase de Soissons ?* », p. 90.

²⁷⁰ *Ibid.*, « L'été de la Lune de Maigret et de Mac Orlan », p. 263.

L'Asie est en forme d'Asie²⁷¹.

Il semble, d'après Vialatte, que les vérités scientifiques ne soient que tautologiques. La science ne fait visiblement que marteler ce principe hérité d'Aristote qui a valeur de vérité absolue : les choses sont les choses (« [...] Les choses sont ce qu'elles sont. »). Certes, celles-ci peuvent être soumises à une étude scientifique, mais la seule connaissance qui en découle paraît se résumer à ce constat désespérant. Néanmoins, par-là même, la science paraît offrir un cadre rassurant, un modèle immédiatement identifiable auquel les choses doivent ressembler et qui calmerait de fait l'inquiétude. Et cette science, par exemple, serait apte à apporter le remède au trouble du personnage de Simenon.

Et son Maigret se demande s'il est le seul à éprouver cette nostalgie, ou si d'autres l'ont sans l'avouer. Tant « il aurait voulu que le monde soit comme on le découvre quand on est petit, c'est-à-dire comme sur les images²⁷² ».

Mais, quant à Vialatte, la superposition balourde de la tautologie, énoncée comme un savoir scientifique, fait naître en lui l'angoisse²⁷³ : le réel lui est alors semblable au ciel baudelairien qui « pèse comme un couvercle », car le propos tautologique ne permet aucune échappatoire. Quoi qu'il en soit, si, dans l'œuvre de Vialatte, il arrive que de tels pléonasmes rendent compte de la vérité scientifique, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un énoncé sémantiquement creux. En d'autres termes, ce que semble suggérer le chroniqueur c'est que la vérité de la science n'aurait aucun sens. Mais à dire vrai, il faut rappeler que la science n'est compétente qu'en ce qui concerne le domaine de la « physique²⁷⁴ » or il appert que les préoccupations du chroniqueur en quête de sens versent parfois dans celui de la métaphysique. En effet, face à l'angoissante réponse que lui fournit la science – ou plutôt qu'elle ne lui fournit pas –, Vialatte se pose des questions existentielles, et, se basant sur sa propre inquiétude, s'interroge sur l'homme en général : « Où allons-nous²⁷⁵ ? » ; « Où va l'homme²⁷⁶ ? » ; « Où ira l'homme²⁷⁷ ? » ; « Que fait-il, en attendant, sur cette terre incertaine ? [...] Où le trouver²⁷⁸ ? ». On aura remarqué en outre,

²⁷¹ *Ibid.*, « Tableau de la France au milieu du globe », p. 222.

²⁷² *Ibid.*, « L'été de la Lune de Maigret et de Mac Orlan », p. 265.

²⁷³ « Délicieuse angoisse de l'évidence et des *lapalissades* » affirme Pierre Garrigues, « De la vertu rétractile du temps qui passe », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 49.

²⁷⁴ En grec : *phusis*, la nature.

²⁷⁵ Alexandre Vialatte, « Chronique de la comparaison », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 184.

²⁷⁶ Alexandre Vialatte, « De la Provence à la Côte d'Azur », *Dernières nouvelles de l'homme, op. cit.*, p. 104.

²⁷⁷ Alexandre Vialatte, « Les grelots de la saint-Sylvestre », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 95.

²⁷⁸ Alexandre Vialatte, « Chronique des nourritures et des occupations », *Dernières nouvelles de l'homme, op. cit.*, p. 203.

tout au long des citations faites jusqu'à présent, les multiples références à l'homme que fait le chroniqueur. D'ailleurs, Philippe Kaepelin, évoquant l'intérêt de Vialatte pour les animaux, met toutefois en avant la place prépondérante dévolue à l'homme dans ses textes.

Mais il préférerait tout de même l'homme, parce qu'il est doté d'un esprit capable de le pousser à des déformations d'une amplitude illimitée qui en font la plus étonnante des créatures, et aussi parce que cet animal possède une âme que Vialatte ne négligeait pas²⁷⁹.

En quête de repères et de certitudes sur l'homme, son sujet de prédilection, le chroniqueur inquiet semble considérer la science comme inapte à prodiguer quelque vérité que ce soit sur lui. Serait-ce là un sujet trop complexe pour elle, qui ne voit des choses que leur aspect évident ? L'impossibilité fondamentale dans laquelle se trouve la science à connaître l'homme, selon Vialatte, il la formule par le biais d'un paradoxe.

L'oryctérope et le vrai premier homme se sont toujours trouvés au cœur de nos soucis. Pourquoi ? Parce qu'ils sont admirables. Et scientifiques. Presque incroyables²⁸⁰.

On notera ici cette amusante « fausse-contradiction » qui se fait jour dans l'énoncé du chroniqueur, et qui est peut-être une simple boutade, mais qui pourrait également être révélatrice de l'impuissance de la science à apporter des réponses aux interrogations métaphysiques. La logique y est comme renversée, car en effet « scientifiques » et « incroyables » sont normalement oxymoriques, or ici ils ne sont pas mis en opposition. En réalité, il semble que le chroniqueur ne « croie » pas la science en mesure de tenir sur l'homme un discours « vrai ». Pourtant, celle-ci ne fait pas l'objet d'une « foi », son savoir n'est, a priori, pas relatif. Quant à ce qui relève de l'incroyable, en revanche, il se situe pour sa part nécessairement aux antipodes des données scientifiques : l'incroyable n'a de « vérité » que celle que d'aucuns lui accordent. L'association des deux termes quasiment contigus, sans qu'ils fassent pour autant l'objet d'une véritable oxymore, tient de la caractérisation non pertinente, du paradoxe. L'étrangeté générée par une telle association provient de ce que la seconde phrase (« Presque incroyables. ») paraît préciser la première (« Et scientifiques. »), alors qu'elles ne relèvent pas du même registre. Par la seule adjonction de ces adjectifs, pas antinomiques en l'occurrence – « scientifiques » et

²⁷⁹ Philippe Kaepelin, « Incomparable bestiaire », in Jacques Rouré (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 52.

²⁸⁰ Alexandre Vialatte, « Chronique de l'oryctérope », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 66.

« incroyables » – , Vialatte paraît se référer à la notion pascalienne d'ordres²⁸¹, comme pour montrer l'incapacité de la science à cerner la vérité de l'homme.

Tels sont les songeurs myopes qui tuent les fourmilières. Mais le plus beau est l'oryctérope, parce que nul ne sait d'où il vient. Il a dû sortir d'un œuf d'ange. Inclassable. Tombé de la Lune. C'est la plus grande aventure de Dieu. Avec l'homme. Qui est le plus incroyable²⁸² [...].

...Et qui, de fait, est moins scientifique – serions-nous tenté de rajouter pour clore la phrase. Par-là même Vialatte souligne que la science est inapte à comprendre l'être humain. La vérité de la science ne vaut que tant qu'elle s'applique à ce qui relève de la science ; or, pour le chroniqueur, l'homme ne se situe vraisemblablement pas dans sa sphère.

Néanmoins, la science ne manque pas de soumettre l'homme à son étude ; de plus, elle se targue même de le connaître au point qu'elle assène ses conclusions à son sujet comme autant de vérités. Mais c'est là, pour le chroniqueur, qu'elle sort de son « ordre ». Imaginer que l'on puisse accorder une valeur de vérité au discours scientifique tenu sur l'homme amène le sentiment d'inquiétude de Vialatte à révéler sa pleine signification. A l'inverse de l'étonnement dont elle provient, l'inquiétude ne contraint pas celui qui l'endure à une simple immobilité douloureuse, à un état d'hébétude. Si l'étonné se trouve dans l'incapacité de réagir, l'in-quiet quant à lui est ému – « mis en mouvement » – par l'émotion qui le gouverne et qui prive son esprit de tout repos, l'empêchant de jouir paisiblement des choses. L'in-quiet, c'est l'homme du proverbe « targui » : il « a avalé une queue de gazelle²⁸³ » – il ne tient pas en place traduit Vialatte. Ce dernier, en quête de repères, se trouve en proie à cette forme d'in-quiétude, qui confine presque à l'indignation, quand, à son grand regret, il constate que la science prétend posséder la vérité sur l'homme.

In-quiet lui-même, le chroniqueur craint que son lecteur, dans l'esprit duquel il a instillé l'inquiétude, n'aille chercher dans la science une vérité qu'il n'y trouvera pas d'après lui. Aussi, avant même que d'avancer un quelconque propos sur l'homme qui cristallise toutes les angoisses, Vialatte cherche vraisemblablement à détourner son lecteur de cette science, et tente au contraire de l'inciter à s'en référer à lui. En outre, ce mouvement, cette

²⁸¹ Cf. Blaise Pascal, *Pensées, op. cit.*, p. 206, frag. 290 ; et p. 467, frag. 725.

²⁸² Alexandre Vialatte, « Chronique de l'oryctérope », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 68.

²⁸³ *Ibid.*, « Tableau général de la France », p. 291.

émotion qui va de pair avec ce sentiment d'inquiétude, semble aiguillonner le chroniqueur et être ce qui le conduit à mener une démarche de moraliste. Et la première manifestation de ce nouveau « costume » endossé par le chroniqueur est dans le style.

B) Vialatte « joueur de flûte » : la stratégie du moraliste

Revenu de la « tyrannie douce » de l'émerveillement, Vialatte questionne la science dans l'espoir de mettre un terme à son inquiétude ; mais celle-ci ne fait que l'augmenter, qui affirme que les choses ne sont rien d'autre que ce qu'elles sont. Le chroniqueur, qu'une telle fixité du monde étouffe, se pose alors des questions fondamentales sur l'homme qui est au centre de sa chronique. Mais les discours scientifiques lui paraissent inadéquats pour le comprendre. Son inquiétude lui dicte une écriture moraliste ; c'est en effet celle-ci qui frappe tout d'abord à la lecture, avant que l'on perçoive le propos que le chroniqueur tient sur l'homme. Grâce à ce style de moraliste, Vialatte cherche à emporter l'adhésion du lecteur, et d'abord à plaire avant que d'instruire.

Contrairement à l'auteur d'un recueil d'aphorismes, le chroniqueur-moraliste ne met pas en évidence sa « morale » : il ne la donne pas à voir aisément. Quoique sa chronique puisse apparaître comme étant potentiellement une « forme brève²⁸⁴ », format privilégié par le moraliste classique, il ne s'exprime pas par apophtegmes.

Vialatte sollicitait la lignée noire et forte des moralistes sans illusion. [...] Il recensait la vérité de la vie en se gardant bien de la mettre en maximes²⁸⁵.

Toutefois, on peut relever quelques sentences éparpillées çà et là au fil de ses chroniques – et plus fréquemment dans *Dernières nouvelles de l'homme* que dans *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*. Mais celles-là, énoncées sur le ton docte que l'on suppose au moraliste, seraient difficilement applicables au quotidien ; elles ne sont, en outre, pas à même de calmer l'inquiétude car elles n'enseignent pas exactement un savoir sur l'homme. Plutôt que de faire écho aux aphorismes des classiques, les sentences de Vialatte sont

²⁸⁴ En effet : « La même forme du fragment [...] produit aussi des Journaux, des Carnets... » Louis Van Delft, *Les spectateurs de la vie : généalogie du regard moraliste*, Laval : Les Presses de l'Université de Laval, 2005, p. 213.

²⁸⁵ Pol Vandromme, « Le prophète de la grandeur d'Allah », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 75.

autant de « proverbes bantous²⁸⁶ ». Dans « Au pays des proverbes²⁸⁷ », Vialatte vante, certes, l'autorité du proverbe, mais il en apprécie plus la poésie insolite qui y est latente que le savoir qu'ils recèlent.

Il n'est rien de plus grandiose que les proverbes arabes, rien de plus charmant que les proverbes tout court. [...] Ils ont inventé des dialogues entre le mille-pattes et le bonze. Ils ont rendu le lion sentencieux et la chèvre pédagogique. Ils comparent la femme forte à une demeure de cèdre avec des contrevents vert pomme, la femme bavarde à une gouttière percée, la jeune fille vertueuse à un collier de sequins : « Son cou, disent-ils, est comme une tour, sa langue est semblable à une datte, son caractère est doux comme le lait de la chamelle qui a enfanté depuis quatre mois. » On voit par là qu'ils ne se refusent aucune métaphore. [...] On ne va pas contre les maximes. Elles ont l'autorité des textes inspirés²⁸⁸.

Ceux qu'énonce le chroniqueur, découverts au gré de ses lectures ou bien inventés pour la majeure partie, ne dérogent pas à la règle ; la « vérité » que contiennent ces « proverbe[s] anglais intraduisible[s]²⁸⁹ » n'est accessible que si on les entend lire dans leur « langue maternelle » qui est celle de la poésie.

« Mieux vaut, dit le proverbe bantou, vivre riche et considéré en mangeant la soupe de python, que d'écouter la veuve crier dans la clairière²⁹⁰. »

« Si tu ne digères pas la soutane, évite de manger le missionnaire. » [...] « Il n'y a pas de bas morceaux dans le gros ethnographe²⁹¹ » [...].

« La raison, dit un de ses proverbes, ne se trouve pas dans les maisons construites de limon et de pierre²⁹². »

Tantôt drolatiques (qui jouent sur le cliché quelque peu raciste du cannibalisme africain), tantôt obscurs et poétiques, les proverbes vialattiens qui parsèment les chroniques ne fournissent pas à l'homme, inquiet de connaître l'homme, un quelconque savoir

²⁸⁶ Un recueil en a d'ailleurs été établi : Alexandre Vialatte et Michel Perrin, *Les proverbes bantous*, dessins de Claude-Henri Fournier, Clermont-Ferrand : Au signe de la licorne, 1998, 45 p.

²⁸⁷ Alexandre Vialatte, « Au pays des proverbes », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., pp. 93-97.

²⁸⁸ *Ibid.*, pp. 93-94.

²⁸⁹ Alexandre Vialatte, « Le phoque de Brancusi », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 212-213.

²⁹⁰ Alexandre Vialatte, « Chronique des nourritures et des occupations », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 204.

²⁹¹ *Ibid.*, « Au pays des proverbes », pp. 96-97.

²⁹² *Ibid.*, « Le désert, c'est l'éternité », p. 132.

rassérénant. A vrai dire, ils ressemblent assez peu à la forme choisie jadis par les moralistes et sur laquelle ils bâtissaient leur œuvre édifiante.

La forme concise et ramassée, la phrase nerveuse et serrée, voire sèche et impérieuse, répondent de la façon la plus efficace au but qu'il poursuit, de procurer comme un vade-mecum existentiel²⁹³.

Les proverbes du chroniqueur ne font état d'aucune morale et ne sont pas porteurs d'une vérité sur l'homme. Mais à côté de ceux-ci, on remarque sa volonté, après avoir relaté un événement ou une anecdote, d'« instruire » son lecteur de la « morale de la fable ». Aussi trouve-t-on abondamment d'énoncés toujours introduits d'une façon identique, et cela aussi bien dans l'un des recueils que dans l'autre,

La morale de cette aventure c'est que quand le bâtiment va tout va, et que, quand il ne va plus, l'homme a grand besoin d'argent²⁹⁴.

La morale de cette aventure c'est qu'il ne faut pas attendre de loups sur le quai des gares et que les loups sont toujours à craindre dans la région du Haut Jura²⁹⁵.

La morale de cette aventure est qu'il faut mettre les poètes en prison²⁹⁶.

Mais de même que le « faux » proverbe, la récapitulation faite sur un mode moralisateur n'enseigne aucune leçon. En réalité, elles paraissent parodiques, à l'instar des synthèses pseudo-scientifiques du chroniqueur. Mais ces « morales », passablement « hors sujet », ne manquent pas d'interpeller le lecteur qui, décontenancé, s'attendait à un propos d'un autre ordre. En outre, et ainsi que les proverbes bantous du chroniqueur, elles sont essentiellement comiques. Ces « morales » en forme de pirouettes amusantes témoignent à dire vrai de l'ironie évidente de Vialatte qui paraît faire ici une parodie de l'énoncé moraliste. Après avoir rejeté le discours de la science, il se pourrait que, d'une façon similaire, il voue aux gémonies le propos « moralisateur ». Quoi qu'il en soit, le chroniqueur n'est pourtant pas aussi acerbe vis-à-vis du moraliste qu'il l'est lorsqu'il condamne la science ; et son sourire moqueur nous remet à l'esprit le mot de Pascal : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence, la vraie morale se moque de la morale²⁹⁷ [...] »

²⁹³ Louis Van Delft, *Les spectateurs de la vie : généalogie du regard moraliste*, op. cit., pp. 6-7.

²⁹⁴ Alexandre Vialatte, « Chronique de juillet », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 87.

²⁹⁵ *Ibid.*, « Chronique des loups », p. 26.

²⁹⁶ Alexandre Vialatte, « François Villon ou l'hygiène des poètes », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 122.

²⁹⁷ Blaise Pascal, *Pensées*, op. cit., p. 330, frag. 467.

En réalité, à chaque instant de ses chroniques, Vialatte suscite le rire de son lecteur ; ce faisant, il ne s'éloigne pas tant que cela du moraliste classique. Et au contraire, il paraît même suivre ses traces.

Pour tous trois, [La Bruyère, Molière et La Fontaine] le ton narquois, le tour badin, la verve, la gaieté, sont le seul style que consente à « recevoir » le public, avant tout « mondain²⁹⁸ » [...].

L'humour d'Alexandre Vialatte est fait de précision, de rapidité et d'apparente incongruité. Sans ces trois qualités, il n'y a pas le style que l'on sait²⁹⁹.

L'« humour » est déjà dans les textes de nos moralistes, qui cherchaient par là à mettre en pratique l'injonction d'Horace, à savoir « plaire et instruire » – à gagner l'attention bienveillante de leur lecteur et à lui inculquer les vérités qu'ils avaient à lui transmettre. La « stratégie » moraliste que développe Vialatte, par laquelle il semble chercher à persuader son lecteur – davantage qu'à le convaincre –, est pour sa part, toute entière fondée sur l'humour. Les comparaisons fulgurantes du chroniqueur, l'incongruité des rapprochements qu'il fait, et surtout ses airs faussement naïfs finissent d'établir comme un ton de complicité avec le lecteur. Et pourtant, la tâche que s'assignent ces moralistes, dont Vialatte fait partie, paraît bien peu compatible avec le registre comique, comme le souligne Louis Van Delft ; car il s'agit pour eux de traiter d'un sujet aussi grave que l'homme, et, de fait, de sa condition pour le moins précaire.

En raison de l'évolution du goût du public mondain, acceptant mal de se laisser « instruire » sur la « conduite de la vie » par un homme de lettres, il s'agira de plus en plus, pour le spectateur-moraliste, de faire de la morale sans seulement paraître y toucher. On pressent les redoutables difficultés qu'entraîne cette situation, en porte-à-faux, d'écrivain qui tend à diriger, à enseigner « le livre de la vie », à initier à l'« école de la vie », tout en se voyant assigner le « plaisir » du lecteur comme un impératif prioritaire³⁰⁰.

Malgré cette apparente inadéquation entre l'homme (la condition humaine) et l'humour, Vialatte nous rassure, dans son « portrait » de Franz Kafka, laissant entendre que l'on peut (ré)concilier les deux.

²⁹⁸ Louis Van Delft, *Les spectateurs de la vie : généalogie du regard moraliste*, op. cit., p. 145.

²⁹⁹ Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte*, op. cit., p. 94.

³⁰⁰ Louis Van Delft, *Les spectateurs de la vie : généalogie du regard moraliste*, op. cit., p. 9.

L'élève Kafka s'amusait au piquet. C'est bien assez d'être malheureux, s'il fallait encore ne pas rire³⁰¹ ...

En outre, pour achever la ressemblance avec le moraliste classique, il va même jusqu'à englober dans l'une de ses chroniques une vie toute entière, ainsi que l'ont fait ses prédécesseurs, amenant leur protagoniste de la naissance à la mort, et appelant leur lecteur à la prudence face à chacune des étapes de la vie. Mais même lorsque Vialatte procède à un tel « tour operator³⁰² », il ne manque pas de le faire par l'humour ; toutefois, son exemple est incongru puisqu'il ne montre qu'un destin particulier, qui ne saurait valoir pour tous.

Les enfants qui naissent en avril voient généralement le jour, disent les astrologues, sur de hauts plateaux pluvieux et froids où les routes sont extrêmement rares et la population dispersée. [...] On les envoie faire leurs études dans de noirs collèges de montagne où ils font des collections de timbres et s'intéressent parfois à la géographie. [...] Dans leur âge mûr, ils vendent aux cirques et aux zoos toute sorte de serpents et de singes qu'ils vont capturer en Afrique, en Amérique et en Asie. [...] C'est pourquoi les enfants d'avril ont une vieillesse pleine de soucis. [...] C'est pourquoi, au printemps, ils reviennent au pays afin de respirer l'air natal. Ils y meurent dans leur lit par une journée d'avril qui sent légèrement la vase molle et où le tonnerre roule sans fracas à l'horizon³⁰³.

S'il serait simplificateur, et partant faux, de voir en Vialatte un « amuseur », il faut noter toutefois ce rôle primordial dévolu à l'humour dans ses chroniques où il entre dans la composition d'une stratégie moraliste de persuasion. Denis Wetterwald évite soigneusement l'écueil de la « mise en tiroirs » en donnant pour titre à l'un des chapitres de son ouvrage : « Un écrivain à l'humour chronique³⁰⁴ ». Le style moraliste du chroniqueur repose essentiellement sur l'humour mais non pas exclusivement. Or, s'il est vrai que « l'habit ne fait pas le moine », l'écriture moraliste, soucieuse de plaire, réside toutefois dans un art du « bien écrire » qui ne saurait s'acquérir qu'au terme d'un labeur attentif, nécessitant du moraliste de remettre sans cesse sur le métier son ouvrage. Malgré la brièveté de sa chronique, celle-ci demandait d'Alexandre Vialatte un travail minutieux de coupes et de relectures semblable à celui du moraliste classique et dont Marianne Silberfeld-Brouard a été témoin alors qu'elle était enfant.

³⁰¹ Alexandre Vialatte, « Le joyeux Kafka », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 86.

³⁰² Louis Van Delft, *Les spectateurs de la vie : généalogie du regard moraliste*, op. cit., p. 162.

³⁰³ Alexandre Vialatte, « Chronique des enfants du mois d'avril », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 121-123.

³⁰⁴ Denis Wetterwald, « Un écrivain à l'humour chronique », *Alexandre Vialatte*, op. cit., pp. 93-99.

Je me souviens d'Alex, qui doit remettre un article à un hebdomadaire. Un cycliste de presse va arriver d'une minute à l'autre. Alex se remet à sa table, et relit son papier, la plume à la main. Chaque rature est douloureuse, pourquoi se l'imposer ? Mais elle est indispensable. L'amour de la phrase balance avec le goût obsédant de la précision. [...] Vialatte souffre, comme Kafka a souffert [...] relisant et raturant, la nuit, dans sa chambre, éliminant de ses phrases ce qui est bruit [...] pour atteindre la quintessence, l'ultime vérité³⁰⁵ [...].

En outre, dans « Chronique bien sentencieuse et bien philosophique de l'universel écureuil³⁰⁶ », Vialatte paraît livrer à son lecteur les « clefs » de sa vialattine, et ainsi lui dévoiler peu ou prou son « laboratoire moraliste³⁰⁷ », les « secrets » de son écriture. Or, par la « méthode » consciencieuse qu'il applique en vue d'atteindre au « bien écrire », le chroniqueur n'est pas sans rappeler les moralistes classiques dans leur ambition de plaire au lecteur. Vialatte s'y réfère au style et à la méthode de travail de ses illustres aînés dont il paraît même se réclamer, évoquant nommément La Fontaine, puis Pascal, et suggérant Bossuet. Admiratif de leur écriture, il va jusqu'à comparer semble-t-il le discours bien mené du moraliste à une gymnastique : les figures de rhétorique charment le lecteur comme autant d'athlétiques cabrioles.

C'est la nécessité de la rime qui a fait naître les plus beaux vers. C'est l'élan que vous donne la barre fixe qui vous fera faire le saut du lion. Si le jarret la coince bien (il ne faut pas la lâcher ! du moins avant d'avoir la hauteur nécessaire). Cramponnez-vous bien aux prémisses, ne lâchez pas le président Fallières (ou le Soleil, ou la machine à coudre), avant de sentir que vous n'en avez plus besoin, visez bien le terrain d'arrivée (femme fatale ou pomme de Newton) et vous retomberez sur vos pieds après une courbe des plus belles, imposée de l'extérieur par les lois de la pesanteur. Pour la conclusion, même principe : *concluez sur n'importe quoi*. Qui aura été fixé d'avance. Voyez les sermons du grand siècle. Ils finissaient toujours par un Ave Maria, quel qu'en eût été le développement. C'était la « chute à l'Ave Maria » ; et on jugeait le prédicateur sur la souplesse de l'éloquence, avec laquelle il amenait sa prière. Le naturel naît de la contrainte. *Le naturel n'est pas naturel*. C'est la grande leçon de La Fontaine. L'aisance *s'ajoute*. On n'arrache pas « naturellement » deux cents kilos sans faire une tête de crapaud qui fume ; c'est par l'artifice du travail qu'on parvient à le faire en souplesse. Le naturel est artificiel³⁰⁸.

³⁰⁵ Marianne Silberfeld-Brouard, « Dire est insuffisant », in Jacques Rouré (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, pp. 100-101.

³⁰⁶ Alexandre Vialatte, « Chronique bien sentencieuse et bien philosophique de l'universel écureuil », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, pp. 161-164.

³⁰⁷ Alain Brunn, *Le laboratoire moraliste : La Rochefoucauld et l'invention moderne de l'auteur*, Paris : Presses Universitaires de France, 2009, 295 p.

³⁰⁸ Alexandre Vialatte, « Chronique bien sentencieuse et bien philosophique de l'universel écureuil », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, pp. 162-163.

De plus, si l'anecdote³⁰⁹ veut que Vialatte, dans la vie, ait pu soutenir la comparaison avec le plus fameux « caractère » de La Bruyère – Ménalque³¹⁰, le distrait –, il appert que c'est davantage au moraliste lui-même qu'il ressemble dans ses chroniques. Si Vialatte n'emploie pas d'aphorismes, de même que La Bruyère, ses phrases, toutefois, concises et fortement ponctuées, ne sont pas sans rappeler l'écriture des textes moralistes. Celles-ci ne relèvent pas d'un simple style coupé, typique de l'écriture journalistique, ni même ne reproduisent à proprement parler le style oral, mais paraissent davantage prendre leur patron dans les phrases de La Bruyère, dans lesquelles il nous semble déjà parfois lire Vialatte.

La guerre a pour elle l'antiquité ; elle a été dans tous les siècles : on l'a toujours vue remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers, et faire périr les frères à une même bataille. [...] De tout temps les hommes, pour quelque morceau de terre, sont convenus entre eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres ; et pour le faire plus ingénieusement et avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles règles qu'on appelle l'art militaire³¹¹ [...].

Le style de La Bruyère se retrouve quelque peu dans les chroniques ; ses phrases suivent un rythme particulier, elles ont comme un souffle qui leur est caractéristique. Les points, points-virgules et deux-points qui jalonnent l'énoncé de La Bruyère comme celui de Vialatte sont autant de silences qui confèrent au propos un poids, qui donnent au lecteur comme le temps de méditer ce qui vient d'être dit ; qui plus est, cette ponctuation forte prépare la phrase suivante et la met déjà en valeur. Dans cette citation des *Caractères*, on n'attend à vrai dire plus que le mot cocasse, la « chute », pour pouvoir affirmer que l'on se trouve dans la vialattine. Or, dans la préface des *Caractères*, Marcel Jouhandeau met l'accent sur la cadence particulière des phrases du moraliste ainsi que sur l'impact justement de certains termes qui viennent briser ce rythme régulier et qui frappent l'esprit au moment où se clôt la période.

Ce qui est inimitable chez La Bruyère, c'est le rythme de la pensée qui devient celui de la phrase et semble obéir à un secret métronome. Tantôt il frappe une médaille et s'il développe un peu son idée, c'est pour finir sur un mot propre à clouer l'attention sur place. Exemples : « Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire, ni à déplaire, vous êtes *perdu*. » « Celui qui un beau

³⁰⁹ Cf. Georges Pernoud, « Un regard brillant », in Jacques Rouré (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 50.

³¹⁰ Cf. Jean de La Bruyère, *Les Caractères : ou Les Mœurs de ce siècle*, Réédition, Paris : Gallimard, 1997, p. 229.

³¹¹ *Ibid.*, p. 207, 9 (IV).

jour sait renoncer à une grande fortune se délivre en un moment de bien des peines et quelquefois de bien des *crimes*³¹². »

L'écriture du chroniqueur se calque sur celle de La Bruyère : sa phrase est menée de façon similaire à celle de l'auteur des *Caractères* ; de plus, il se trouve également dans les chroniques des chutes qui, bien que plaisantes et incongrues, ne sont pas non plus sans marquer le lecteur.

Rien n'est plus court que la vieillesse, il faut en profiter tout de suite. Au lieu que la jeunesse, au contraire, demande une très longue expérience ; on ne peut en profiter qu'autour de la soixantaine ; on ne saurait pas s'en servir à vingt ans. On rentre ensuite dans des pensions qui furent bâties en 1900 avec des tours et des vitraux gothiques. Le bain est turc, le repos modern style. En chemin on croise des messieurs qui se hâtent sous les paulownias. Ils ont l'air agressif et le sourcil froncé. Ils serrent les dents, ils vous regardent avec défi. Ce n'est pas parce qu'ils sont méchants, mais parce qu'ils retiennent leur lavement avec peine³¹³.

D'autre part, ce qui rapproche le chroniqueur-moraliste de La Bruyère c'est le talent pictural dont ils sont tous deux pourvus. Cette manière de « broser des tableaux » se trouve au fondement même de la définition du moraliste d'après Albert Camus.

Qu'est-ce qu'un moraliste en effet ? Disons seulement que c'est un homme qui a la passion du cœur humain. Mais qu'est-ce que le cœur humain ? Cela est bien difficile à savoir, on peut seulement imaginer que c'est ce qu'il y a de moins général au monde. [...] Nos vrais moralistes n'ont pas fait de phrases, ils ont regardé et se sont regardés. Ils n'ont pas légiféré, ils ont peint³¹⁴.

Ce que Vialatte cherche à évoquer, comme nous l'avons dit auparavant, éclate aux yeux du lecteur à qui la scène décrite, parfois après un temps d'hésitation, paraît finalement criante de vérité. C'est cette force de suggestion que l'on trouve initialement dans *Les Caractères* et qui est à l'origine de portraits saisissants.

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent à la nuit dans des

³¹² *Ibid.*, Marcel Jouhandeau, « Préface », p. 9.

³¹³ Alexandre Vialatte, « Chronique des eaux », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 272-273.

³¹⁴ Albert Camus, « Préface », Chamfort, *Maximes et pensées : Caractères et anecdotes*, Réédition, Paris : Gallimard, coll. « folio classique », 2005, pp. 5-6.

tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé³¹⁵.

Enfin, ce qui fait voir en Vialatte un héritier de La Bruyère, c'est la façon qu'il a quelquefois d'introduire son propos avec une apparente volonté descriptive, par le recours à la locution « il y a³¹⁶ », fréquente dans *Les Caractères*, et qui de fait lui confère comme une valeur de vérité générale. Mais plus souvent encore dans les chroniques est l'emploi du pronom impersonnel « on » dont use abondamment La Bruyère. Ce « on » du moraliste vaut pour tout le monde : quand il l'emploie, c'est que tous sont concernés ; c'est, pour Vialatte, une manière d'impliquer son lecteur, de l'inclure dans son énoncé. En fait il s'agit là d'une stratégie ingénieuse fomentée par le chroniqueur-moraliste, car ce pronom impersonnel est tyrannique : il entraîne le lecteur là où peut-être il ne voudrait pas aller ; il permet en effet à Vialatte de solliciter son accord malgré lui et éventuellement de l'amener à partager ses convictions à son insu. En tout cas, ce « on » qu'il emprunte au moraliste est pour Vialatte une façon supplémentaire d'attirer à lui son lecteur.

La nuit tombe et, sur les étoiles, on voit se détacher un bicorné. Il coiffe quelque amiral de marbre ou quelque académicien de bronze. On cherche le nom : c'est le petit D., qui ne savait pas la géographie, ou le petit L..., qu'on battait en grammaire. [...] Le premier de la classe est devenu comptable, [...] le dernier a son portrait dans tous les magazines : on cite ses traits, on admire ses pièces. [...] Une large rue mal éclairée, où l'on distingue dans une vitrine des hommes blafards habillés en chasseurs, porte le nom d'un grand graveur dont on fréquentait la maison ; on garde encore dans un tiroir sa pipe, sa rosette, son monocle³¹⁷.

Par son écriture harmonieuse et plaisante, classique mais recherchée, et surtout par son habileté à faire naître le rire, ou tout du moins le sourire, Vialatte paraît user de « moyens » de persuasion empruntés aux « Anciens » afin de s'attirer la sympathie du lecteur. L'humour est omniprésent dans ses chroniques, et lui permet de tisser un lien avec lui. Qui plus est, à l'image de la fable, la chronique est un « charme³¹⁸ », qui, soumise aux lois du « bien écrire », semble en mesure de séduire ce dernier. Or une fois qu'il a persuadé son lecteur inquiet de l'écouter plutôt que de se tourner vers la science, le chroniqueur-

³¹⁵ Jean de La Bruyère, *Les Caractères : ou Les Mœurs de ce siècle*, op. cit., p. 263, 128 (IV).

³¹⁶ « Il y a plaisir à patauger dans les déserts. » Alexandre Vialatte, « Le désert, c'est l'éternité », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 130.

³¹⁷ *Ibid.*, « Le train du soir », pp. 198-199.

³¹⁸ Selon le mot de La Fontaine dans la dédicace de son second recueil des *Fables* à Mme de Montespan.

moraliste peut désormais lui faire entendre son propos ; et c'est encore par le biais de l'humour qu'il s'y attelle. Aussi Vialatte accorde-t-il au rire une place de choix dans son entreprise moraliste en vue de faire partager à son lecteur sa conception de l'homme, lequel soulève les interrogations les plus angoissées. Cependant, Boris Vian « vend la mèche » qui dévoile le secret du moraliste en affirmant : « Le rire, c'est la politesse du désespoir ».

2. Vialatte redresseur de torts : une conception humaniste et anti-scientifique de l'homme

A) Une définition restrictive assénée par la science

De l'étonnement figé peut sortir le sentiment d'inquiétude, mouvant, voire frénétique, qui harcèle l'esprit de l'inquiet de mille questions anxieuses. L'inquiétude que connaît Vialatte s'accroît encore quand il voit que la science s' imagine en mesure de répondre aux interrogations métaphysiques sur l'homme. Mais ce mouvement, tel un moteur, le conduit à adopter une démarche moraliste ; son lecteur n'est plus alors simplement un abonné du journal dans lequel paraît sa chronique, mais bien le même lecteur à qui sont destinés les écrits moralistes d'un La Bruyère par exemple. Vialatte s'adresse à ce lecteur idéal, qu'il a gagné à l'inquiétude, en déployant un style enjôleur et qui vise à le dissuader de se pencher vers la science pour y engranger des certitudes sur l'homme. Toutefois, la science fait pour le moins autorité, et ses théories sur l'homme, connues de tous, font office de vérité. Or, d'après Vialatte, cette science est tout sauf apte à calmer l'angoisse et, à l'en croire, elle conduirait même à la désespérance. Ses prétendues vérités sur l'homme donnent en effet de lui une image navrante, que le chroniqueur-moraliste caricature à l'extrême, et qui le fait se soumettre à des théorèmes inventés par les psychiatres et le dit « petit-fils » d'un animal. Vialatte conteste vraisemblablement le propos scientifique tenu sur l'homme, mais derrière cet apparent déni se profile son projet moraliste qui semble consister en une défense de l'homme qui lui paraît être comme menacé par la science.

Sigmund Freud, évoquant ses travaux sur l'inconscient ainsi que ceux menés par Copernic et Darwin, parle des « trois blessures narcissiques³¹⁹ » infligées à l'homme. Celles-ci ont participé de ce qu'il nomme la « destruction de l'illusion narcissique » de l'homme et ont mis fin à une vision anthropocentrique du monde. Déjà, nous l'avons vu, la révélation de la rotondité de la Terre a pu occasionner chez Vialatte comme un léger trouble ; mais celle-ci a été certainement quelque peu « digérée » par le chroniqueur. En revanche, les plaies les plus vives sont les plus récentes ; et, en effet, c'est contre les découvertes effectuées par Darwin et Freud que Vialatte s'élève fréquemment dans ses chroniques. Aussi le chroniqueur-moraliste cherche-t-il à contrecarrer ce discours savant qui, selon lui, met l'homme à mal, ainsi qu'à panser ces blessures que la science lui a fait subir. Sa « morale », du moins son projet moraliste, se fonde semble-t-il sur une affirmation de l'importance de l'homme qu'il faut replacer au centre du monde, et ce, quoi qu'en dise la vérité scientifique. Ainsi, à mi-chemin entre l'indignation sincère et l'inquiétude simulée, Vialatte paraît enjoindre son lecteur à ne pas se « laisser abattre » par une science qui voudrait nuire à l'homme et surtout, pour son bien, à laisser quelque peu de côté les vérités qu'elle énonce car elles ne donnent pas de l'homme un portrait authentique.

Dans l'une de ses chroniques, Vialatte reproduit la définition de l'homme que formule le Docteur Garnier. Cette dernière, pour le moins surprenante, ne donne de l'homme qu'une vision certes partielle, pourtant, il est possible, semble sous-entendre le chroniqueur amusé, que ce soit là la moins fautive qu'ait pu élaborer la science.

« L'homme est ardent, altier, robuste, velu, audacieux, prodigue et dominateur. Son caractère est ordinairement expansif, bouillant, sa texture est fibreuse, serrée, compacte ; ses muscles épais sont saillants : ses cheveux raides, *sa barbe noire et bien fournie* ; sa poitrine velue exhale le feu qui l'embrase ; son génie sublime et impétueux le poussent aux grands desseins et le fait aspirer à l'immortalité. » Le docteur Garnier, Dieu me pardonne, a pris l'homme pour Garibaldi ! Sa description ne laisse aucune place à l'avare blond et réticent. Il a raison. Les avares blonds et réticents ne valent pas la peine qu'on s'en occupe³²⁰.

Mais la plupart du temps, la science offre de l'homme une version moins réjouissante ; telles que le chroniqueur en rend compte, les théories scientifiques sur l'homme renvoient en effet de lui une image peu glorieuse.

³¹⁹ Cf. Sigmund Freud, *Œuvres complètes : Psychanalyse*. Volume XV, 1916-1920, Paris : PUF, 1996, pp. 43-51.

³²⁰ Alexandre Vialatte, « Chronique de l'homme dans les jardins municipaux », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, pp. 305-306.

Pourrat avait retrouvé partout, sous des costumes folkloriques différents, les mêmes histoires et les mêmes personnages [...]. C'est pourquoi il pensait que les héros de ses contes venaient de beaucoup plus loin que l'Auvergne : d'une civilisation rurale qui aurait couvert le monde autrefois. Ou même de la nuit des temps. D'une espèce de grand *n'importe où*, des origines de la conscience et du pays des archétypes. Et peut-être même d'avant l'homme, comme les Idées pures de Platon. D'autres pensent qu'ils sont nés à Vienne. Des travaux du professeur Freud et de quelque obsession sexuelle (c'est ce qui fait plaisir aujourd'hui³²¹).

Vialatte paraît abhorrer la science moderne, et plus particulièrement la psychanalyse, car il estime qu'elle ne voit en l'homme que médiocrité et bas instincts. Mais là où cette science lui est le plus pénible, c'est lorsqu'elle lui semble aller à l'encontre même de la démarche scientifique. Plutôt que de déduire ses lois de l'observation de son sujet d'étude (l'homme), il apparaît au chroniqueur que la science contraigne l'homme à les suivre. Cette science tyrannique n'émet alors plus d'hypothèses, elle dicte à l'homme sa conduite, et elle devient pour lui comme une nouvelle fatalité en l'enfermant dans des schémas réducteurs et spécieux. Vialatte, à qui répugne toute classification d'un si noble sujet, caricature bien souvent les psychanalystes dont il pointe du doigt les méthodes de travail et les conclusions qui restreignent l'homme dans un cadre par trop étouffant. C'est ce qu'il fait par exemple lorsqu'il met en scène une sorte de fable où la science est présentée sous les traits d'un ogre ; mais son récit « finit bien », car le héros s'en tire sain et sauf.

Le conteur freudien aime à rester près de la marmite où l'homme mijote dans l'analyse, ses herbes et ses condiments, soulever le couvercle de temps en temps pour voir si le bouillon fait des yeux, et piquer du bout de la fourchette pour savoir si la viande est cuite. Mais l'homme qui chasse les papillons ou qui visite la Tartarie ne saurait rester dans cette casserole, les genoux aux dents, groupé comme un fœtus, cousu comme une volaille. Il a soulevé le couvercle et coupé la ficelle, il trotte au loin et court encore. Qui le rattrapera³²² ?

L'homme est libre, semble s'exclamer le chroniqueur ; et cette affirmation de la liberté de l'homme, qui prend le contre-pied d'un discours savant cloisonnant, paraît dès lors constituer comme une morale. Mais que faire de ce libre arbitre ? Confronté à une totalité liberté de mouvement, comment l'homme de Vialatte doit-il se comporter ? A vrai dire, il semblerait que le moraliste n'en dise pas davantage.

³²¹ Alexandre Vialatte, « *Les loups* », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 31.

³²² *Ibid.*, « Voyage de l'homme en Tartarie », p. 39.

[...] Vialatte a tissé un portrait qui est la vérité même. A sa manière, bien entendu, qui consiste à ne pas dire la morale, mais à l'inclure dans le portrait. Il n'y a pas de légende dans sa tapisserie ; Vialatte est un moraliste sans moralités. La morale reste, qui réside dans sa façon d'éclairer les choses³²³.

De prime abord, cette « morale » paraît peu propice à rassurer l'inquiet assoiffé de certitudes car elle ne dispense pas, à proprement parler, un savoir sur l'homme ni ne trace un chemin à suivre. Mais néanmoins, il se pourrait que la leçon du chroniqueur soit susceptible de dissiper l'angoisse, puisque, en effet, elle fait prévaloir la liberté humaine sur le carcan oppressant de la science.

L'homme n'est pas pareil à lui-même et ne cesse de s'en distinguer³²⁴.

L'homme est libre, dit Vialatte en substance, il suit le chemin qu'il veut. Mais alors, suit-il toujours le même chemin ? A la réflexion, il appert que cette assertion de la liberté humaine amène à concevoir que l'homme est « multiple ». Et en effet, conformément à la définition du moraliste laissée par Camus, pour qui l'être humain est « ce qu'il y a de moins général au monde », Vialatte voit en l'homme une telle richesse, une telle profusion, qu'il peut paraître délicat de l'évoquer encore au singulier.

Il [l'homme] monte à Montparnasse, il change à Italie, il descend à Pantin. Les statistiques prouvent son extrême diversité. L'expérience confirme leurs dires. L'homme se compose d'intellectuels de gauche, de Français, d'habitants du Var, de nains, de prêtres, de presbytes, de veuves, de zouaves et de chiromanciennes. Et encore, j'en oublie beaucoup. Que mange-t-il ? Divers comme il est, il mange de tout : du porc, du cerf et du gavial, du boa, de la terre et des chenilles ; du foie de volaille et des sauterelles, du bœuf et des ailerons de requin, du colin mayonnaise et du saucisson beurre, parfois même du pâté du chef (s'il est moins cher que la terrine de lapin³²⁵).

J'aime ces souvenirs sans fin qui sont comme une terrasse d'où on voit passer l'homme lui-même sur un trottoir ensoleillé : l'homme dans son naturel et sa diversité, son costume folklorique, sa grimace personnelle et quelquefois sa nudité³²⁶ [...].

³²³ Charles Dantzig, « Alexandre Vialatte (un paravent avec un fermail) », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 15.

³²⁴ Alexandre Vialatte, « Les rêveurs du réel », *Dernières nouvelles de l'homme, op. cit.*, p. 272.

³²⁵ *Ibid.*, « Chronique des nourritures et des occupations », pp. 203-204.

³²⁶ Alexandre Vialatte, « Le phoque de Brancusi », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 212.

Les uns sont chauves et même barbus ; d'autres sont barbus sans être chauves ; d'autres sont chauves sans être barbus³²⁷.

Le chroniqueur dénonce la vanité de la science, désireuse d'établir de l'homme une définition, car il perçoit les multiples significations que recouvre le mot « homme ».

L'abstraction scientifique a pour effet pervers de transformer en essence l'être singulier, donc de « domestiquer » la réalité en croyant la restituer. En faisant place à l'imaginaire, chargé de redonner aux êtres leur singulière excentricité, le discours littéraire se fait donc plus respectueux de la réalité que ne le pourrait un positivisme étroit³²⁸.

Toutefois, malgré cette défense éloquente de la diversité humaine que compose Vialatte, il est notable qu'il fait un usage récurrent du singulier, qui en devient caractéristique de son expression, pour mentionner « l'homme ». Ainsi employé, par synecdoque, le singulier vaut pour l'ensemble. Aussi, par cette singularisation systématique, le chroniqueur semble aller quelque peu à l'encontre de son propre dessein moraliste qui ambitionne de restituer l'infinie variété « des hommes ».

L'homme achète pour ses petits-enfants un conifère de taille moyenne ; il le dresse dans le salon ; il y attache des bougies et des polichinelles³²⁹.

Mais en vérité, la généralisation par le singulier à laquelle procède Vialatte tient vraisemblablement de l'antiphrase : bien qu'il use de ce singulier et du ton péremptoire du scientifique, il nous montre en même temps qu'il ne saurait contenir l'homme dans le seul cadre de son énoncé. Par ce biais, il parodie la science et sa volonté classificatrice, et fourbit encore ses armes contre elle en tendant à prouver par l'ironie l'impossibilité de définir l'homme tant il est divers.

En outre, il n'est pas seulement question de l'« homme » dans ses chroniques, et celui-ci de revêtir les costumes les plus variés. Aussi, tour à tour, l'« homme » est-il « la

³²⁷ Alexandre Vialatte, « L'Auvergne : odeur de vieux temps », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 58.

³²⁸ Benoît Auclerc, « Imaginaire, grammaire : la modernité problématique de Vialatte », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, op. cit., p. 438.

³²⁹ Alexandre Vialatte, « L'algèbre du surnaturel », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 70.

femme³³⁰ », « l'Espagnol³³¹ », « l'Auvergnat³³² », et de très nombreux autres encore. Or, toujours dans cette optique de discréditer la science et d'affirmer la pluralité de l'homme, Vialatte de développer ce que l'on considère en rhétorique sous le terme de paralogisme de l'accident³³³. Ainsi, encore au moyen du singulier, il donne quasiment pour une définition de l'homme, du moins d'un « groupe ethnique », un caractère particulier, qui normalement ne saurait être érigé en vérité scientifique.

Le bonheur est donc sur une pelouse. Il en est né une mystique du pique-nique, une religion du bonheur par l'œuf dur, qui survit aujourd'hui dans la tradition scout et le « barbecue » du Texan, encore que dans le pique-nique texan l'œuf dur soit fait d'un bœuf entier cuit sous la cendre, parce que le cow-boy manque de poules : il ne pourrait pas les garder à cheval³³⁴.

L'Alsacien est un homme en vert habillé d'un chapeau pointu qui gratte la neige avec une pelle³³⁵.

Une telle définition par l'accident relève en réalité de l'absurde et de l'incongru. Le singulier – et même parfois le très singulier (dans tous les sens du termes : i. e. l'original aussi) –, révèle l'intention railleuse du chroniqueur-moraliste et engendre le sourire du lecteur, qui a pu imaginé un instant la possibilité d'établir une définition générale en parlant de cas isolés, et qui finit par prendre conscience que c'est peut-être ainsi que la science procède pour affirmer ses « vérités » sur l'homme.

D'autre part, pour cerner l'homme au plus près, à l'inverse de la science, Vialatte cherche à le portraiturer ; et ce de la façon la plus représentative que faire se peut. Aussi essaye-t-il de reproduire dans sa chronique ses innombrables déclinaisons. Or, ce « tableau » de l'homme, qu'il enrichit presque à chaque chronique d'une nouvelle teinte, peut rappeler l'initiative du moraliste classique de faire visiter à son lecteur comme une « galerie de portraits ».

On dirait d'un muséum, non d'histoire naturelle, mais de la nature humaine, où, à la place des diverses espèces, sont exposés les différents types humains³³⁶.

³³⁰ Alexandre Vialatte, « Panorama du mois de juillet », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 127.

³³¹ Alexandre Vialatte, « *Qui a cassé le vase de Soissons ?* », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 90.

³³² Alexandre Vialatte, « Chronique des loups », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 27.

³³³ Cf. Michèle Aquien et Georges Molinié, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, op. cit., pp. 284-285.

³³⁴ Alexandre Vialatte, « Ages d'or et d'autres métaux », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 77.

³³⁵ Alexandre Vialatte, « Les voix du vent », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 260-261.

³³⁶ Louis Van Delft, *Les spectateurs de la vie : généalogie du regard moraliste*, op. cit., p. 86.

Quant à la science, vis-à-vis de laquelle le chroniqueur-moraliste exhorte à la plus grande prudence, elle ne donne apparemment de l'homme qu'une seule peinture. Telle que Vialatte la perçoit, elle pourrait ressembler à un mauvais maître d'école. Et en effet, il est possible qu'elle lui apparaisse, esquissant sur le tableau noir sa version désespérante de l'homme, réduit à une forme stylisée, et nous forçant à répéter à sa suite : « l'homme ». En réalité, ce que le chroniqueur paraît reprocher à la science, outre sa conception de l'homme, silhouette sans épaisseur, c'est cette manière qu'elle aurait de l'enseigner, ne donnant de son schéma qu'une « explication » tautologique. De cette redondance provient l'angoisse de l'inquiet, car elle lui assène que l'homme c'est « cela, et rien que cela ». Mais ce rôle de « mauvais pédagogue », sous les traits duquel Vialatte semble représenter la science, le chroniqueur lui-même l'a incarné autrefois. En effet, à son arrivée en Allemagne en 1922, avant de travailler pour la Revue rhénane, il dut exercer brièvement la fonction de « professeur-directeur des cours de langue française³³⁷ ». Dans « Nocivité bien grande du dessin instructif³³⁸ », Vialatte relate qu'il avait alors pour tâche d'apprendre une certaine pédagogie aux professeurs de français qui se fondaient sur un apprentissage par l'image. Mais le chroniqueur-moraliste, qui fait part avec beaucoup d'humour des ravages causés par cette méthode « scientifique », espère démontrer ainsi qu'il est impossible de donner de l'homme une définition « vraie » tant il est pluriel en réalité.

Ce fut ainsi que je me trouvai un jour d'été en tête à tête avec un sergent de ville allemand à midi, devant un tableau noir, sur une estrade, dans une mairie ensoleillée. [...] J'avais à lui apprendre le mot « homme ». [...] Je dessinaï donc « l'homme » au tableau. Tel que je l'avais toujours vu. Je le fis même très ressemblant. Il n'y avait là aucune difficulté : l'homme est pour moins un vieux souvenir d'enfance. Et je le fis aussi beau que je pus : barbu et corpulent, coiffé d'un chapeau melon, revêtu d'une jaquette, orné d'une chaîne de montre avec griffe de panthère, chaussé de sabots, et tel, enfin, que s'était toujours montré à moi le principal de mon collège à l'époque de mes quatorze ans. Je le fis voir au sergent de ville en disant : « l'homme ». Le sergent de ville répéta « l'homme », il s'imprégna de ce mot, de cette notion, de cette image, il y prit un plaisir extrême et retourna dans ses fonctions. Ce fut à cette époque que le bruit se répandit dans la police municipale que le son « homme », signifiait en français le barbu, le ventru, le bipède en jaquette, le mammifère coiffé d'un melon, peut-être même le veuf, ou le célibataire, ou alors M. Schindenschluff, l'épicier de la place du Marché, ou alors le ministre des Postes, peut-être aussi Karl Marx, probablement Jaurès ; l'une de ces choses, ou plusieurs à la fois, et peut-être toutes en même temps. En présence d'un tel cataclysme, je conseillai vivement à mes subordonnés de ne pas

³³⁷ Alexandre Vialatte, « Nocivité bien grande du dessin instructif », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 135.

³³⁸ *Ibid.*, pp. 135-138.

dessiner d'homme vêtu quand ils auraient à expliquer le mot « homme », mais plutôt une silhouette nue, l'homme en soi, l'homme zoologique, pour qu'il ne pût y avoir d'erreur. [...] Hélas ! Ce fut alors que circulèrent sur l'homme les rumeurs les plus inquiétantes. Les uns disaient que le mot « homme » désigne en français l'indigent, ou le pauvre de la paroisse ; un communiste imagina que c'était sans doute le prolétaire ; un riche commerçant, le contribuable ; une vieille demoiselle, le satyre. Il y en eut même pour penser sincèrement qu'il s'agissait du salsifis, ou du mouton, ou du mille-pattes (ou de la crevette ; on hésitait³³⁹).

Le récit cocasse que fait Vialatte de cette anecdote tend à prouver à son lecteur que l'« homme-en-soi » n'existe pas, ce ne serait là qu'un personnage imaginé par la science, une notion abstraite dont Vialatte fustige la vacuité. Dans la « vraie » vie, sont rassemblées sous le terme d'homme tant de personnalités différentes et tant de potentialités qu'il ne suffirait pas même à évoquer « l'homme ». En outre, malgré la confusion engendrée par sa leçon par l'image, c'est tant mieux, paraît suggérer le chroniqueur amusé, si ce concept d'homme est l'objet d'interprétations si diverses et toutes plus insolites les unes que les autres. En revanche, ce qui le chagrine quelque peu, c'est que l'on puisse confondre « l'homme » avec autre chose que l'homme...

Le discours moraliste de Vialatte s'apparente à un pamphlet contre la science à laquelle il reproche de prétendre connaître l'homme au point d'être en mesure d'en donner une définition. Or, il nous met en garde contre toute tentative de définir l'homme ; une telle entreprise s'avérerait forcément limitative, réductrice, voire mortifère, dans la mesure où elle restreint inéluctablement son libre arbitre.

B] L'homme zoologique

Cette science, présomptueuse et bornée que dépeint Vialatte au fil de ses écrits, s'échine à tenter de faire rentrer l'homme dans sa définition comme un « tigre dans son moteur ».

On n'en finirait pas d'énumérer les inconvénients d'avoir un tigre dans son moteur. Généralement le tigre déborde de partout. [...] Il y a toujours quelque chose qui dépasse. On me dira qu'on peut le

³³⁹ *Ibid.*, pp. 136-137.

désosser. Pour mieux le tasser. Bien sûr. Ou même le faire bouillir. Mais il y perd de sa vigueur première³⁴⁰.

L'homme de science fait fi des conseils du chroniqueur-moraliste et persiste à vouloir infliger un traitement similaire à ce « zèbre » qu'est l'homme. Mais, d'après Vialatte, sa tentative est un échec, car sa définition de l'homme omet l'essentiel (« sa vigueur première »), c'est-à-dire son libre arbitre et partant son étonnante diversité que le chroniqueur donne à voir à tout instant. D'autre part, comme le souligne ce dernier, l'homme ne sort pas indemne de l'étude scientifique, prête à tout pour le faire ressembler au modèle qu'elle en propose.

D'après le chroniqueur-moraliste, l'inquiet comme l'homme de science feraient mieux de regarder autour d'eux, dans la nature ; cela éviterait à celui-ci de malmenager son sujet d'étude, et permettrait à tous deux de comprendre quel est l'homme et quelle place il occupe en ce bas-monde. A plusieurs endroits de ses chroniques en effet, Vialatte, passionné par le monde animal, confronte l'homme aux bêtes. Fidèle à une conception chrétienne du monde, le chroniqueur évoque souvent les animaux dans un rapport de soumission à l'homme. Par exemple, reprenant à son compte une citation fameuse de Joseph Méry, il dit du chat : « Dieu l'a fait, dans sa grande bonté, pour que l'homme puisse caresser le tigre³⁴¹ [...] ». De plus, on retrouve à de multiples reprises chez Vialatte l'idée de l'animal-mesure, dont Alain Montandon, dans son étude sur le bestiaire des chroniques, précise qu'il fournit à l'homme comme un remède, du moins passager, aux « questions métaphysiques » et aux « grands mystères³⁴² » qui accaparent son esprit. Vialatte montre effectivement que les animaux sont utiles à l'homme en ce que leur observation peut l'amener à acquérir un savoir sur lui-même.

Il [l'éléphant] est indispensable à l'homme : physiquement, moralement et de toutes les façons. [...] Comment l'homme saurait-il, sans lui, qu'il n'a pas de trompe ? (et, sans le chameau, qu'il n'a pas de bosses ?) Telle est l'utilité des monstres. Ils indiquent à l'homme ses limites, ils lui permettent de se définir, de connaître son contour et son ombre chinoise. Sans eux l'homme serait flou : une vapeur, une fumée, un gaz toxique. C'est grâce à l'éléphant que l'homme a figure humaine³⁴³.

³⁴⁰ *Ibid.*, « Chronique des tigres dans les moteurs et de plusieurs choses merveilleuses », p. 46.

³⁴¹ *Ibid.*, « Le chat », p. 58.

³⁴² Alain Montandon, « Le bestiaire d'un Buffon bouffon », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, op. cit., p. 96.

³⁴³ Alexandre Vialatte, « Paradoxe de l'éléphant », *Chroniques de La Montagne : 1962-1971*, op. cit., pp. 455-456.

Outre cet intérêt de l'animal, dont il semble que la contemplation puisse soulager quelque peu l'homme de son angoisse existentielle, qui se situe dans l'univers en comparaison avec lui, il apparaît nettement au sein des chroniques que les bêtes constituent un agréable loisir pour l'homme, qui, au milieu d'elles, paraît faire « le tour du propriétaire ».

C'est une heureuse inspiration que d'avoir réuni dans ces jardins aimables le canard, le phoque, le zébu, pour leur montrer l'homme tel qu'il est, quand il se promène librement entre une vasque et des chaises pliantes. C'est une belle et profonde idée que celle d'avoir groupé le mouflon corse, le hérisson et la girafe autour du roi de la Création. Ils ne cessent de le regarder, et ce spectacle les passionne. Ils ont sous les yeux leur monarque. Ils le contemplent au naturel. Ils le voient vaquant à sa vie. Amène et détendu, il va et vient lentement³⁴⁴ [...].

Parmi les animaux, l'homme prend toute sa mesure. A entendre le chroniqueur, il semble que sa noblesse, sa grandeur, lui soit d'un coup restituée ; l'homme paraît alors se libérer des chaînes dans lesquelles l'attache la science moderne et comme se rappeler vaguement qu'il a été fait à l'image de Dieu. La science n'aurait qu'à regarder de plus près la scène que dépeint à cet effet le moraliste, elle y verrait que l'homme passe infiniment les animaux³⁴⁵. Et Vialatte d'affirmer de l'homme sa conception humaniste, qui lui ouvre tous les horizons et le rend manifestement maître de la Terre. Ailleurs, tout au contraire, Vialatte montre que la comparaison entre l'homme et l'animal est malheureusement réversible, et qu'il est des fois où l'homme se montre inférieur à ceux-ci.

[...] Dali et le rat ne croient plus à l'avenir de la Terre. Or le rat est le mammifère le plus intelligent du monde³⁴⁶.

Le libraire Loize, d'ailleurs, voulait organiser, dans le couloir de ses archives, une exposition parallèle de tigres royaux du Bengale et de pères de famille bretons du XXe siècle. Ils se seraient fait face, dans des cages (on aurait fait agrandir le vasistas). Son intention secrète était d'humilier l'homme. L'animal a le poil plus luisant, le geste plus vif, la dent plus saine, la griffe plus forte. En un mot plus d'autorité. [...] L'homme se sent petit devant l'animal. Le rhinocéros le rend timide, le loup craintif, le chien de garde rapide³⁴⁷.

³⁴⁴ Alexandre Vialatte, « Chronique de l'homme dans les jardins municipaux », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 305.

³⁴⁵ « [...] L'homme passe infiniment l'homme [...] » Blaise Pascal, *Pensées, op. cit.*, p. 114, frag. 122.

³⁴⁶ Alexandre Vialatte, « Découragement de l'hippopotame », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 52.

³⁴⁷ *Ibid.*, « Dernières nouvelles de l'arche de Noé », pp. 33-34

Au-dessus ou en-dessous de l'animal – selon peut-être qu'il est dans la cage ou en-dehors –, l'homme, cependant, n'a vraisemblablement rien à voir avec lui nous dit Vialatte. Pourtant, la science, telle qu'elle apparaît sous sa plume, paraît ne jamais rien comprendre de la réalité des choses, et ce même lorsqu'elle est des plus évidentes. Or, en dépit de toutes les différences qu'institue le chroniqueur entre l'homme et l'animal, la science, non contente de réduire l'homme à des schémas triviaux, établit une autre « vérité » non moins révoltante du goût de Vialatte : la théorie de l'évolution. Malgré son ironie permanente³⁴⁸, il semble que le chroniqueur-moraliste, en proie à l'inquiétude lui-même et jouant sur celle de son lecteur idéal, s'attache à faire revivre le « coup de massue » que fut sans doute pour l'homme cette assertion scientifique selon laquelle il n'est plus une créature de Dieu, le chef-d'œuvre de la Création, mais un descendant de l'animal. Même si depuis 1859, quand parut *L'origine des espèces*, on a pu se faire à une telle conception de l'homme, à bien considérer cette leçon scientifique on imagine volontiers l'angoisse qui s'empare de l'inquiet en quête de repères lorsque, d'autorité, on lui inculque l'origine animale de l'homme. Mais, comme le soutient la science, c'est plus précisément du singe que l'on descend.

De prime abord, entre malaise et ironie, Vialatte s'offusque comme on dut le faire au XIXe siècle de ce que l'on puisse affirmer l'ascendance bestiale de l'homme. A brûle-pourpoint, il récuse cette « nouvelle » atteinte faite à l'homme et rejette avec véhémence l'origine simiesque que la science lui attribue.

Le singe est un animal lubrique, triste, instable, velléitaire, superficiel et tuberculeux. Nous n'avons pas besoin de ce grand-père³⁴⁹.

A vrai dire, de ce portrait que Vialatte brosse du singe se dessine en négatif la fière définition de l'homme imaginée par le Dr. Garnier. Aussi, en mettant ces deux « photographies » côte-à-côte, peut-être Vialatte insiste-t-il sur le peu de ressemblance entre l'homme et le singe. (Il préférerait certainement voir en Garibaldi notre ancêtre.) Il

³⁴⁸ Comment savoir en effet quelle part exacte Vialatte accorde au rire, à l'inquiétude, à l'indignation ? C'est cette difficulté que met en avant P. Jourde : « Le bien et le mal, l'emphatique et le frivole, l'important et l'insignifiant, sont indissociables. C'est pourquoi on peut éprouver quelque difficulté à faire la part, dans les chroniques, de l'intention satirique et de l'éloge. » Pierre Jourde, *L'opérette métaphysique d'Alexandre Vialatte*, Paris, Champion, 1996, p.100.

³⁴⁹ Alexandre Vialatte, « *Le livre des secrets trahis* », *Chroniques de La Montagne : 1962-1971*, op. cit., p. 373.

déplaît tellement au chroniqueur de considérer le singe comme le « vrai » premier homme qu'il semble mettre cet animal quelque peu de côté, et ne retenir finalement du discours darwinien que l'idée globale d'un ancêtre zoologique. Mais il ne saurait adhérer à cette conception de l'homme, qu'il perçoit comme un danger menaçant son être. Elle lui semble pourtant si peu fondée et délirante – c'est là, du moins ce que le moraliste veut donner à voir – que Vialatte sollicite le rire de son lecteur pour désamorcer cette thèse en lui montrant qu'elle laisse la porte ouverte aux supputations les plus folles : et qui de voir à la base de l'homme, tantôt un poisson, tantôt autre chose.

Personne n'est obligé de croire au Petit Jésus, au bon Dieu et à la Sainte Vierge. Ni à Adam et Eve. Rien n'empêche de penser que l'Homme est sorti d'une sardine qui a eu envie d'un chapeau mou, d'un lapin qui voulait le bachot. Il paraît même que c'est plus scientifique. Darwin a démontré tout ça avec quelques mâchoires de singes et le tibia d'un gendarme à pied³⁵⁰.

On découvre dans ces ténèbres une grande abondance de lichens, de champignons, de moisissures, et parfois même un axolotl, larve de poisson molle, blanchâtre et répugnante qui a l'air d'un morceau de salsifis et dans laquelle certains savants voudraient voir l'ancêtre de l'homme, encore que rien, pour le profane, n'annonce, en cet insecte inerte l'image complexe de Montaigne, de Landru et de Ravailac³⁵¹.

Il paraît que l'homme descend du thon. Qui aurait perdu beaucoup de son huile dans la bagarre. Je tiens cette information d'un homme extraordinaire. Je suis monté au sommet d'une montagne. J'y ai trouvé cet homme pour voisin. Il est barbu et prophétique. Légèrement balbutiant. [...] Tantôt il regarde le ciel, tantôt il regarde le gouffre. Ensuite il se caresse la barbe. Et il dit que l'homme descend du thon. En balbutiant. D'un air inquiet³⁵².

Mais bientôt, après avoir tout mis en œuvre pour révoquer l'origine zoologique de l'homme, le doute paraît gagner le chroniqueur inquiet. Vialatte, en effet, ne tente plus de renier que l'homme provient de l'animal, mais il cherche dorénavant à savoir de quel animal il peut bien être issu.

Platon avait défini l'homme comme un « gallinacé sans plumes », les Choctaws disent que c'est une écrevisse sans poils. A qui se fier³⁵³ ?

³⁵⁰ Alexandre Vialatte, « La religion veut entrer dans un cercle carré », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 180.

³⁵¹ *Ibid.*, « L'abominable homme de Chaval », p. 26.

³⁵² Alexandre Vialatte, « Les voix du vent », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 259.

³⁵³ *Ibid.*, « Chronique d'octobre et de l'écrevisse », p. 15.

Plus grave encore : en proie à l'angoisse de ne pas connaître le « passé » de l'homme, le chroniqueur paraît confondre à présent son origine et son essence. L'homme, dont Vialatte se fait pourtant une si haute idée, ne serait plus seulement descendant de l'animal, mais bien animal lui-même. En effet, le chroniqueur semble avoir admis cette conception scientifique selon laquelle l'homme est « zoologique³⁵⁴ ». L'idée est récurrente dans les chroniques ; et Vialatte d'évoquer des visions d'artistes qui finissent de mettre au jour « l'inquiétante étrangeté » de cette appartenance de l'homme au règne animal.

[...] Philippe Kaepelin nous prépare, lui, des loups sculptés. [...] Et pas seulement des loups : le crocodile, le chameau, la mercière, l'hémitriptère, le tamanoir, le tigre ; l'Auvergnat et le grand fourmilier³⁵⁵.

[...] L'homme dans lequel Bernanos avoue n'avoir « jamais pu voir qu'un enfant monstrueux ». « Monstrueux et couvert de poils³⁵⁶ ».

L'homme est un phoque de Brancusi³⁵⁷.

Toutefois, cela ne l'empêche pas de poursuivre son entreprise moraliste de « réhabilitation » de l'homme. Car en effet, l'homme qu'il dépeint maintenant sous des aspects zoologiques extravagants constitue toujours une caricature outrée de la théorie évolutionniste. Il s'agit là une fois de plus d'une attaque que mène Vialatte contre la science qu'il accuse de dénaturer l'homme par tous les moyens au point qu'il lui semble qu'elle le situe au même rang que les bêtes.

[...] Le père de famille pouvait se demander logiquement, en face de l'enfant nouveau-né, s'il avait bien affaire à un homme de Montaigne, ou à la pipistrelle Kuhl ; au vespertilion de Bechstein, au vespertilion à moustaches, au rhinolophe de Roumanie. Cruelle énigme. Les savants ne faisaient que compliquer les choses³⁵⁸.

³⁵⁴ Cette idée de l'homme « zoologique » est récurrente dans les chroniques. A titre d'exemples : Cf. Alexandre Vialatte, « Cela manque un peu d'anthropophagie », *Dernières nouvelles de l'homme, op. cit.*, p. 173 ; Cf. Alexandre Vialatte, « Chronique du diable et de la cérémonie », *Chroniques de La Montagne : 1952-1961, op. cit.*, p. 762 ; Cf. Alexandre Vialatte, « Évadons-nous de la zoologie », *Chroniques de La Montagne : 1962-1971, op. cit.*, p. 659.

³⁵⁵ Alexandre Vialatte, « Chronique des loups », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 27.

³⁵⁶ *Ibid.*, « Dernières nouvelles de l'arche de Noé », p. 34.

³⁵⁷ *Ibid.*, « Le phoque de Brancusi », p. 213.

³⁵⁸ *Ibid.* « Activité littéraire », pp. 22-23.

D'après le chroniqueur, peut-être l'homme a-t-il des points communs avec les animaux, mais la science oublie tout de même ce qui le rend unique. Pour ramener cette dernière à la raison, le chroniqueur-moraliste paraît agir à la manière de Diogène, qui apportait à Platon un poulet plumé, conformément à la définition que celui-ci avait donné de l'homme, en proclamant : « Voilà l'homme selon Platon.³⁵⁹ » Toutefois, le divin Platon ressemble au scientifique des chroniques, il n'a pas vu ce qui fait l'être humain. Quant à Vialatte, le point de détail qu'il veut ajouter à la définition scientifique de l'homme, ce n'est pas ses « ongles plats et larges³⁶⁰ », – lesquels donneraient peut-être matière au chroniqueur à peindre une volaille monstrueuse... Par conséquent, ce n'est pas un gallinacé qu'il tient par le cou et met sous les yeux de l'homme de science, mais plutôt un pékinois. La description que le chroniqueur-moraliste en donne laisse en effet apparaître ce qui distingue plus sûrement l'homme de la bête.

J'ai vu un pékinois qu'on présentait ainsi. [...] Quand ce microbe grimaçant ne voulait pas se laisser voir, sa propriétaire l'attrapait par la peau du cou et le présentait à bras tendus, comme un hercule qui soulève un haltère. [...] Comme il était un peu moins gros qu'un rat et qu'il avait la peau très longue, il descendait alors jusqu'au bout de cette longue peau, il glissait jusqu'au fond de lui-même comme le mercure au fond du thermomètre, il tombait dans sa peau comme au fond d'un grand sac. Il se trouvait soudain un mètre au-dessous de lui-même. De là, il regardait son cou dont une pincée était restée en l'air, dans la poigne de sa maîtresse. [...] En haut comme en bas, c'était lui. Entre les deux, c'était peut-être quelque chose, mais il ne savait plus ce que c'était. Il ne comprenait pas qu'il fût en deux endroits, séparé de lui-même par le vide³⁶¹.

Si Vialatte se refuse à agréer les définitions que la science propose de l'homme, c'est qu'elles lui paraissent l'appréhender sans toutefois tenir compte de ce qui fait sa particularité ontologique. Si le chien à la peau élastique qu'évoque le chroniqueur ignore ce qui se trouve au milieu de lui-même, entre ses deux « infinis », c'est qu'à l'inverse de l'homme, l'animal n'est point doté d'une âme. Le pékinois de Vialatte est un exemple pascalien, il permet au chroniqueur-moraliste de discerner, d'une manière toutefois incongrue, l'homme de l'animal. Une âme complexe, insaisissable, habite l'homme et le rend proprement indéfinissable paraît suggérer Vialatte.

³⁵⁹ « Platon ayant défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes, et l'auditoire l'ayant approuvé, Diogène apporta dans son école un coq plumé, et dit : « Voilà l'homme selon Platon. » Aussi Platon ajouta-t-il à sa définition : « et qui a des ongles plats et larges ». » Cf. Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes de l'antiquité*, trad., notice et notes par Robert Genaille, Livre VI, chapitre II, « Diogène », Paris : Garnier-Flammarion, 1965.

³⁶⁰ Cf. ci-dessus.

³⁶¹ Alexandre Vialatte, « Lacs et entrelacs », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 53-54.

[...] Mon corps sans mon âme ne ferait pas le corps d'un homme³⁶² [...].

Les définitions scientifiques, telles que Vialatte les reproduit dans ses chroniques, semblent ne retenir de l'homme que ce qui constitue selon Pascal la « misère » de l'homme : sa corporéité. Or, l'homme, doté d'un esprit, présente en outre deux facettes indissociables, qu'il est regrettable, semble affirmer le chroniqueur, que la science ne les considère pas toutes deux. Ici aussi, c'est le pékinois semble-t-il qui nous l'enseigne ; saisi d'inquiétude, il « s'étudie » et découvre qu'il est à la fois « en haut » et « en bas » ; c'est que Vialatte reprend un thème métaphorique souvent employé par l'auteur des *Pensées* afin de mettre au jour la double nature de l'homme, qui oscille entre « misère » et « grandeur ».

Instinct et raison, marques de deux natures³⁶³.

[...] Il y a deux vérités [...] : l'une que l'homme dans l'état de la création ou dans celui de la grâce est élevé au-dessus de toute la nature, rendu comme semblable à Dieu et participant de la divinité ; l'autre qu'en l'état de la corruption et du péché, il est déchu de cet état et rendu semblable aux bêtes³⁶⁴.

La science prétend connaître l'homme, Vialatte en revanche avoue l'ignorer ; mais, comme on le trouve dans Pascal, il s'agit pour lui d'« une ignorance savante qui se connaît³⁶⁵ ». La science qui, du point de vue du chroniqueur, n'aperçoit qu'un seul versant de l'homme est pour sa part dans l'ignorance totale de son sujet d'étude.

Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradictions, quel prodige ? Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers. [...] Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même³⁶⁶.

Au fil des chroniques, Vialatte, s'il n'ambitionne pas de faire l'apologie du christianisme, cherche à montrer que la science a tort de ne voir en l'homme que sa nature animale. Dans l'optique de lui rendre toutes ses dimensions, le chroniqueur-moraliste veut

³⁶² Blaise Pascal, *Pensées*, *op. cit.*, p. 487, frag. 743.

³⁶³ *Ibid.*, p. 106, frag. 103.

³⁶⁴ *Ibid.*, p. 116, frag. 122.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 95, frag. 77.

³⁶⁶ *Ibid.* pp. 113-114, frag. 122.

tempérer ce propos scientifique et montrer la part de « grandeur » qui se trouve également en lui et qui finit de composer sa double nature. Pour ce faire, Vialatte paraît se soumettre finalement à la théorie de Darwin – mais, soit dit en passant, cela lui sert à mettre l'accent sur l'aspect misérable de la nature humaine. Mais s'il « souffre » cette « blessure narcissique » infligée à l'homme, il cherche néanmoins à restituer la « vérité » oubliée par la science. Aussi, s'il fait passer l'homme par tous les avatars animaliers possibles, il n'en demeure pas moins qu'il insiste simultanément sur ce qui fait de lui autre chose qu'un animal.

La morale de cette aventure, c'est que l'homme est une chauve-souris, un rhinolophe, une pipistrelle, parfois même un vespertilion. Pourrait tenir surtout à lui montrer ses ailes ; le tribunal de Kiel, moins aimable, lui a mis le nez dans ses crottes de rat³⁶⁷.

[...] En raison de sa double nature, si bien reconnue et étudiée par Blaise Pascal, l'homme reste moralement un vampire à moustaches, une barbastelle des marais : ses ailes l'emportent vers les cieux [« sa poitrine velue, écrit le docteur Garnier, exhale le feu qui l'embrase »], ses griffes de rat l'accrochent au sol. Il y court dans toutes les poubelles, attiré par toutes les saletés³⁶⁸.

Pour illustrer le dilemme de la nature humaine, Vialatte va jusqu'à emprunter à Pascal sa fameuse métaphore du « roseau pensant³⁶⁹ ». Mais qui plus est, il décline cette image selon plusieurs variantes, d'une manière comique mais qui amène son lecteur à songer à la fragilité de l'homme sans toutefois négliger trop sa « grandeur ». En outre, elle permet au chroniqueur de mettre subrepticement à distance le discours scientifique de l'homme « zoologique ».

L'homme serait un roseau pensant. Disons plutôt un roseau pensif... Ou même songeur... Disons un salsifis songeur. [...] Soyons sincères : l'homme est un champignon rêveur ; un concombre qui a des visions ; un salsifis qui souffre de marottes. [...] L'homme n'est pas un roseau pensant, c'est un lophophore à bretelles, c'est un colibri inspiré³⁷⁰.

Sur le modèle du « roseau pensant » pascalien, Vialatte, s'il évoque l'homme sous la forme d'un animal ou même, en l'occurrence, d'un végétal, toujours prend soin d'accoler au substantif un qualificatif qui d'ordinaire n'est valable que pour un être humain. Le

³⁶⁷ Alexandre Vialatte, « *Les loups* », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 32.

³⁶⁸ Alexandre Vialatte, « *Activité littéraire* », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 23-24.

³⁶⁹ Blaise Pascal, *Pensées*, op. cit., p. 161, frag. 186.

³⁷⁰ Alexandre Vialatte, « *Les grandes idées* », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., pp. 72-75.

paradoxe ainsi crée met au jour cette double nature de l'homme que le chroniqueur cherche à mettre en relief et que la science n'envisage pas.

Où sont ces peignées homériques que s'administraient autrefois le diable et l'ange gardien tirant sur le même homme, au risque de l'écarteler, d'arracher l'aile en faisant suivre le blanc, de démantibuler le pilon, de meurtrir le croupion, de briser la carcasse ? [...] Quels combats de coqs³⁷¹ !

L'homme est peut-être un animal, toutefois, mis aux prises en permanence avec ses « deux natures », il ne saurait faire l'objet de l'étude du naturaliste³⁷². Voyant que ce dernier s'obstine à étudier l'homme sans comprendre ce qui le distingue des animaux, le chroniqueur-moraliste ne cache pas son inquiétude de voir l'homme comme une bête traquée par une science qu'il doit fuir à tout prix.

Il finira par tomber dans la nasse. On le mettra dans un bocal orné d'une étiquette en ronde. Avec de l'alcool de serpent. On le posera sur la cheminée. Il servira à instruire la jeunesse³⁷³.

Tout au long de ses chroniques, Vialatte œuvre à la défense de l'homme auquel il lui semble que la science veuille nuire. D'abord, il entreprend de libérer l'homme des chaînes dans lesquelles il estime que la psychanalyse l'a scellé. Aussi cherche-t-il à rapporter dans son texte les innombrables activités de l'homme, ses physionomies, ses mœurs, ses us et ses coutumes, mais non tant pour en tirer un quelconque savoir que pour conduire son lecteur à la conclusion que la définition scientifique de l'homme est forcément restrictive. Par là, il cherche à rassurer son lecteur, inquiet de ne trouver dans la science qu'une vue a minima de l'homme ; de plus, il l'incite à ne pas accorder un blanc-seing à cette science dont il méprise les prétendues connaissances sur l'homme. C'est cette science qu'il pointe encore du doigt, quand, vraisemblablement misanthrope, ses vérités anthropologiques insultent l'homme en affirmant son origine animale. Le chroniqueur-moraliste rejoue un temps l'angoisse née d'une si bouleversante assertion ; mais bientôt, il feint d'admettre cette conception zoologique de l'homme : c'est en effet le moyen pour lui de restituer la vraie nature de l'homme, double en réalité, en se référant explicitement à Pascal. L'homme tient de l'animal, et en cela la science voit juste ; toutefois, l'homme est

³⁷¹ Alexandre Vialatte, « Les grelots de la saint-Sylvestre », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 93-94.

³⁷² Notons que c'est le terme dont se servait Montaigne notamment pour désigner le moraliste.

³⁷³ Alexandre Vialatte, « Activité littéraire », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 24.

également pourvu d'une âme, c'est ce qui le rend infiniment supérieur aux animaux. Afin de donner de l'homme une vision globale, qui n'omet a priori aucune de ses contradictions, Vialatte décline la métaphore pascalienne du « roseau pensant ». Aussi il dépeint l'homme sous les dehors cocasses d'animaux ou de végétaux, faisant ainsi implicitement une critique de la science qui veut voir dans le singe – mais aussi dans d'autres formes de vie – un ancêtre de l'homme. Néanmoins, il ne fait pas l'impasse sur ce qui fait de l'homme un être supérieur. Il s'attache en effet à montrer à quel point l'âme humaine qui anime le « gallinacé » de Platon fait de lui un sujet si complexe et irréductible que c'est en vain que la science le soumet à l'étude.

Pour contre-balancer le discours de la science, qui, d'après lui, ne suggère que la misère de l'homme, le chroniqueur-moraliste paraît mettre en avant ce qui constitue sa grandeur. A vrai dire, afin de calmer l'inquiétude du lecteur ainsi que la sienne, Vialatte discrédite la science, et sa morale vise à consoler l'homme des « blessures narcissiques » qu'il a reçues de celle-ci. Ainsi, il cherche surtout à nous redonner confiance en l'homme en le peignant de manière à ce qu'il recouvre ce qui lui semble être ses dimensions véritables. Or, l'image la moins erronée selon Vialatte que l'on peut avoir de l'homme, tel qu'il est, dans son incohérence et sa profusion, il la donne dans le portrait qu'il fait du poète François Villon.

[...] Il aime sa mère, le vieux chanoine qui l'a élevé, le royaume de France et Notre-Dame. On l'a voulu « social » : il n'est que jaloux des riches, dans la mesure où il eût aimé l'être pour les plus basses considérations. Et encore... Il se tient surtout pour un homme qui n'a pas mûri. A genoux et regrettant ses péchés, pour des raisons sans grande noblesse, narquois, cynique, paillard, méchant, menteur, peureux, il se voit avec sincérité. Il ne se fie qu'à la piété du ciel, il ressemble si fort à l'homme qu'on finit par l'aimer tel quel³⁷⁴.

Cette peinture de l'homme, qui prend ici l'aspect de Villon, n'est pas vraiment flatteuse. Cependant, elle dénote un réel humanisme de la part du chroniqueur-moraliste, qui espère encore que l'homme puisse s'améliorer et qui lui accorde une sorte de seconde chance pour « faire ses preuves ». Mais, au grand dam de Vialatte, au sortir de deux guerres mondiales, le siècle ne lui semble pas être celui du progrès de l'homme.

³⁷⁴ Alexandre Vialatte, « François Villon ou l'hygiène des poètes », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 122.

Vision pessimiste de l'Homme ? Pour Alex, l'homme est un être complexe et « *il y a tant de choses dans le grand chosier.* » Il veut croire aux vertus de l'éducation et au progrès de l'humanité, mais il tire la sonnette d'alarme, lorsque son extrême civilisation le menace de l'extrême décadence³⁷⁵.

3. Vialatte directeur de conscience

AJ Vialatte spectateur

L'inquiétude du chroniqueur se meut en angoisse lorsqu'il prend connaissance des discours savants tenus au sujet de l'homme qui semblent donner de lui une définition minimale et partant fausse. Mais plutôt que de les rejeter purement et simplement, en se voilant la face, Vialatte, inquiet, met au point une stratégie moraliste : en vue de convaincre son lecteur de l'importance de l'« homme de Montaigne³⁷⁶ », il les dénigre par l'humour tout en leur opposant sa propre conception de l'être humain. L'homme n'est plus alors un « cobaye », un « rat de laboratoire », comme la science paraît l'affirmer du point de vue du chroniqueur, mais c'est davantage un « campagnol philosophe », un « rongeur méditatif »... L'homme est pourvu d'une âme, et cela fait de lui le seul être indéfinissable semble considérer Vialatte. Quoi qu'il en soit, malgré cette défense de l'homme que le chroniqueur se fixe pour tâche, il semblerait que celui-là apparaisse comme une espèce en voie de disparition.

Quand on reçoit des nouvelles de l'homme, on est heureux comme un enfant qui a trouvé des cartes postales. De l'Inde, du Japon, d'Australie. D'un pays extrêmement lointain. Car elles sont rares : l'homme est devenu un longicorne polynésien, un insecte exotique, dont on n'apprend les moeurs que par une série d'heureux hasards³⁷⁷.

L'homme fait l'objet de toute l'attention de Vialatte, qui a foi en lui et le place comme au centre du monde – du moins au centre de sa chronique. Pourtant, l'homme s'esquive tout à coup, il semble être devenu particulièrement « farouche » à l'instar des paysans de La Bruyère. Et ce, peut-être vis-à-vis de la science, selon l'injonction même du

³⁷⁵ François Béal, *Vialatte, l'intemporel : panorama de l'Étrange Échassier*, op. cit., p. 205.

³⁷⁶ Alexandre Vialatte, « Activité littéraire », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 22.

³⁷⁷ Alexandre Vialatte, « Voyage de l'homme en Tartarie », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 38.

moraliste ; mais parfois, c'est au regard du chroniqueur qu'il échappe, qui nonobstant s'était essayé à en faire le portrait le plus juste possible et d'une manière visiblement optimiste.

Il y a peu de chose à dire du reste de la France. Il est formé de grands espaces vides autour des ruines d'un château fort, sortes de déserts naturels où l'absence de l'homme, du caniche, du chat, du lapin domestique angoisse le cœur du citadin. Le silence est tel qu'il arrive quelquefois qu'on entende tictaquer une montre à une distance inappréciable. En se dirigeant sur le bruit on découvre un notaire dans une grande maison vide ; un berger sur un escabeau, et parfois le greffier d'un ancien tribunal, désaffecté depuis cent ans. Ils ne se sont pas aperçus que tout le monde était parti³⁷⁸.

Tandis que le chroniqueur s'attache à dépeindre la province dans son ensemble, il ne parvient à entrevoir de l'homme que deux – ou trois – « spécimens ». Mais encore, ceux-là qui paraissent être les derniers à subsister, ne suffisent pas à prouver la présence humaine : « tout le monde [est] parti ». « L'absence de l'homme » n'est pas sans susciter son inquiétude, laquelle est rendue une fois de plus dans son texte par le champ lexical du vide.

J'ai visité un village désert. Tous les villages de France sont des villages déserts. [...] Le seul personnage qu'on n'aurait pas été surpris de voir sortir de l'église ou du bureau de tabac était cet homme qu'a inventé Chaval, le survivant ; placide au milieu de l'incroyable ; furtif ; et lent comme l'escargot³⁷⁹.

Cette apparente désaffection de l'homme met le chroniqueur dans l'angoisse. La science, moderne qui nuit à l'homme, aurait-elle finalement réussi à l'annihiler ? En suivant la théorie de l'évolution, cet ancêtre du singe – le « premier homme » – se serait-il changé en « l'homme de Chaval », le « survivant », en d'autres termes : le dernier homme ? Son inquiétude l'amène à songer avec effroi que l'homme aurait pu en effet muter en ce personnage dessiné par Chaval, ou bien même disparaître au profit de celui-ci, qui incarnerait peut-être l'homme moderne, l'avenir de l'homme.

L'homme de Chaval apporte à l'homme les toutes dernières nouvelles de l'homme. [...] Il a pris des yeux ronds et une tête en bois blanc, il a vieilli, il s'est fixé dans une espèce de stupeur minérale. On dirait qu'il a reçu un coup de bûche sur la tête. [...] L'homme est parti de l'Homme de Chaval comme d'un appartement humide ; il l'a quitté comme le bois quitte un arbre creux, ne laissant que

³⁷⁸ Alexandre Vialatte, « Tableau général de la France », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 288.

³⁷⁹ Alexandre Vialatte, « L'abominable homme de Chaval », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 24.

l'écorce avec deux trous pour ce qu'on ne peut plus appeler des yeux, car c'est une chose extra-humaine, peut-être le mystère animal. Rien ne ressemble plus en effet à l'homme de Chaval que le chien de l'homme de Chaval. Un gros chien qui a les joues pendantes. L'homme de Chaval a la tête de son chien. Il est entré dans un deçà de lui-même. Il est descendu dans sa cave. Il ressemble à une maison vide, d'où quelque chose, mais on ne sait quoi, vous regarde encore par un soupirail du sous-sol. Il n'a pas pu supporter le siècle. Il s'est fait peur. Il est parti. Priez pour l'homme. Il ne reviendra pas de longtemps³⁸⁰.

Afin de se prouver que pareil cauchemar n'est pas devenu réalité, le moraliste, inquiet au plus haut point de savoir ce qu'est devenu l'homme, paraît sortir comme de son « cabinet de travail » où il avait élaboré le portrait de celui-ci. Dans l'optique de pouvoir retrouver l'homme qui semble s'être volatilisé, Vialatte se meut plus ou moins en « spectateur » (spectateur de la vie, spectateur du monde). Cette posture se fonde toute entière sur une observation attentive de l'être humain, dans l'espoir de mieux le connaître dans ses agissements quotidiens ; toutefois, elle reste très similaire à celle du moraliste, comme le signale Louis Van Delft : « [...] Quand bien même il se veut avant tout un pur descripteur des mœurs, il demeure tenté de promouvoir une *morale*³⁸¹. » Et plus loin, ce dernier montre la proximité qui existe entre le travail d'observation que s'assigne le spectateur et celui du Spectateur.

Le Spectateur par excellence est Dieu. Le créateur ne détache pas son regard de son œuvre après que celle-ci est venue à l'être. Plus qu'à tout, il s'intéresse à la façon dont l'homme, le chef-d'œuvre de sa Création, va s'acquitter de son rôle³⁸².

Bien que le Créateur n'ait de cesse de surveiller sa créature, il est un moment où l'homme échappe à son attention et où Dieu ne parvient pas à le trouver. Il est vrai que l'homme s'est caché, mais si Dieu l'a perdu de vue un temps, c'est peut-être surtout parce que l'homme, qui a mangé le fruit de l'arbre de la connaissance, est devenu ainsi méconnaissable : il a changé, il n'est plus le même. C'est d'ailleurs cette « transformation » ontologique qui est à l'origine de sa chute. Pour continuer la comparaison établie par Van Delft entre Dieu et le spectateur-moraliste, on peut imaginer que si Vialatte paraît tout à coup ne plus retrouver l'homme, c'est que celui-ci, de même qu'Adam, a changé également. Son tableau de l'homme était, à n'en pas douter, fort ressemblant ; néanmoins, il ne vaut

³⁸⁰ *Ibid.*, p. 27.

³⁸¹ Louis Van Delft, *Les spectateurs de la vie : généalogie du regard moraliste*, op. cit., p. 6.

³⁸² *Ibid.*, p. 137.

plus à présent semble-t-il : le sujet qu'il a peint ne correspond désormais plus à son modèle. Progressivement, l'observation du monde à laquelle se livre le chroniqueur lui révèle que l'homme n'a pas disparu mais, effectivement, qu'il n'est plus celui qu'il était autrefois.

Il faut de longues observations, ou un heureux hasard, pour découvrir son but³⁸³.

Promenant son regard attentif sur Paris et sur les « villes » en général, après avoir fait le constat anxieux de l'absence de l'homme dans les villages abandonnés, Vialatte suggère ici encore que l'homme tel qu'il le concevait n'est plus. Mais la position de spectateur qu'il adopte l'amène à percevoir le changement, la métamorphose, qui s'est effectuée dans la ville qu'il décrit : jadis façonnée à l'image même de l'homme, et aujourd'hui signalant à elle seule son apparente disparition. Dépeignant d'abord « l'homme de Vialatte », dans sa diversité incontrôlable, le chroniqueur montre bientôt que quelque chose s'est produit qui a tout « chamboulé », qui l'a conduit vraisemblablement à devenir autre, et semble l'avoir chassé d'une sorte de paradis terrestre.

A l'intérieur des villes, même anarchie foncière, même surréaliste délire. Des labyrinthes de ruelles et d'avenues en zigzag. De loin en loin, un réverbère, pour la commodité des chiens. Même anarchie dans les devantures et les enseignes : le boucher expose des bœufs entiers fendus en long ; le pharmacien des boules de gomme et des peaux de chat, des vipères en bocaux, des bocaux verts et rouges. Cet état de choses ne pouvait pas durer. La maison devenait anormale, et la cité se transformait en magma. Les cheminées dépassaient de partout, les terrasses bouchaient les trottoirs, les piétons circulaient librement dans les rues. Il n'y avait plus de place pour l'auto. Les urbanistes l'ont compris, les architectes ont suivi. Plus de cheminées, plus de toits, plus de caves, plus de platanes et plus de marronniers. On a coulé tout cela dans des blocs en béton. Maintenant, la maison est un cube, la rue un gouffre rectiligne entre deux falaises de ciment ; le piéton a été supprimé, l'auto s'embouteille normalement, encastrée entre dix mille autres, l'arbre a disparu du trottoir ; le commerçant, quel qu'il soit, n'expose plus que de petites boîtes dans une devanture au néon ; les habitants sont à leur place devant leur poste de télévision. La vie est devenue rationnelle³⁸⁴.

Toute humanité paraît ici avoir été anéantie au détriment du mécanique : par une simple juxtaposition, marquant la rapidité de la métamorphose, le « piéton » est remplacé non par l'automobiliste mais par « l'auto ». Rien de vivant même ne saurait être distingué dans cette fresque de la ville moderne que fait Vialatte : « plus de platanes et plus de

³⁸³ Alexandre Vialatte, « De la Provence à la Côte d'Azur », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 105.

³⁸⁴ *Ibid.*, « Des buildings de New York aux prisons chinoises », pp. 291-292.

marronniers » ; « l'arbre a disparu du trottoir ». Cependant, l'homme existe encore bel et bien, et en grand nombre même, pourtant la modernité est passée par là et rien n'est plus comme avant. Cette modernité paraît tout aussi nuisible à l'homme que la science, car toutes deux contribuent à faire obstacle à sa diversité. Mais à vrai dire, son « absence », qui angoissait tant le chroniqueur, plus que physique semble être d'ordre morale. A ce sujet, la conclusion que formule le spectateur devant ce changement radical tombe comme un couperet ; toutefois, elle est à double tranchant, car paradoxale : cette « vie » « rationnelle » qui serait de mise aujourd'hui aurait pu être l'utopie des philosophes des Lumières, mais au contraire, ironiquement, elle semble avoir tendance selon Vialatte à vouloir priver l'homme de sa pensée.

Les amoureux d'anciens usages y trouveront sujet de s'attendrir. Car ce fut aussi une idée de nos vieux pères : ils conseillaient vivement de penser à ce qu'on fait, et même parfois à ce qu'on devrait faire. Touchante coutume. Il est dommage qu'elle s'oppose tant à la vitesse et que le progrès, maintenant, interdise la pensée. Pauvre pensée. Relique de l'homme. Souvenir d'antan. On est ému de la rencontrer ainsi parfois, dans la vitrine d'un antiquaire, ou sur la peau de panthère d'un monarque africain³⁸⁵.

Selon le chroniqueur, spectateur attentif de son temps, l'époque tendrait à mettre à bas ce qui fait la grandeur de l'homme : son esprit. Sans celui-ci, l'homme se verrait réduit à son état misérable, pareil aux bêtes. Mais toutefois, hormis son intelligence, et peut-être son âme, autre chose démarque nettement l'homme de l'animal, et c'est la recherche du bonheur.

Tous les hommes recherchent d'être heureux. Cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. Ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres n'y vont pas est ce même désir qui est dans tous les deux accompagné de différentes vues. La volonté (ne) fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre³⁸⁶.

Cette quête du bonheur, que l'on retrouve à la base de chacun de ses actes, fait de l'homme un animal unique : le seul à « boire sans soif et faire l'amour en tout temps³⁸⁷ ».

³⁸⁵ Alexandre Vialatte, « Les chevaux roses de M. Flammarion », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 202.

³⁸⁶ Blaise Pascal, *Pensées*, op. cit., p. 128, frag. 138.

³⁸⁷ Beaumarchais, *Le mariage de Figaro*, *Œuvres complètes*, Réédition, Paris : Firmin-Didot, 1865, acte II scène XXI, p. 139.

Or, malgré la leçon philanthropique, que lui livre le chroniqueur-moraliste, l'homme inquiet – son lecteur idéal – n'est pas pour autant rasséréiné : bien qu'il insiste sur la place prépondérante de l'homme dans le monde, sa morale n'indique pas à l'inquiet une manière de se comporter, une règle de vie, en d'autres termes une éthique : une façon d'accéder au bonheur.

Sans bonheur, l'homme n'est pas heureux³⁸⁸.

Incapable d'être heureux, l'homme « moderne » demeure en proie à l'angoisse ; mais son vertige n'est plus tout à fait pascalien, il a pris une autre dimension grâce à la révolution technologique du XXe siècle, c'est celui-ci qu'endure le personnage de Vialatte qui voit défiler un condensé incongru de la folie du monde par le biais de la télévision.

Il y voit des hommes qui galopent, des chevaux qui courent, des femmes qui plongent, des bonzes qui brûlent, des Arabes qui crient, et le général De Gaulle qui répond point par point à la question qu'on a oublié de lui poser. Entre-temps, des messieurs hirsutes se contorsionnent, des femmes nues poussent des hurlements, des nègres dansent dans une clairière, et on enterre des chefs d'Etat illustres, dont le cercueil est posé sur un affût de canon au milieu de marins, de cuirassiers et d'hommes célèbres en habit noir. Ces images lui brouillent l'entendement. Il ne voit pas bien ce qu'il fait au milieu de toutes ces choses, avec sa femme, son chat et sa maladie de foie. Le train de ce monde lui paraît triste, grimaçant et frénétique. Il en meurt de chagrin à l'automne, conformément aux statistiques et au théorème de Buffon³⁸⁹

Le bonheur étant pour l'homme une « seconde nature », l'inquiet, face à la morosité de son siècle, a préféré se jeter à corps perdu dans un tourbillon de divertissements. L'homme y cherchait le bonheur, il s'est lui-même perdu, semble affirmer le moraliste, qui, durant un temps, ne l'avait même pas reconnu tant cela l'a amené à changer. Car en effet, il semblerait que ce soit cette recherche effrénée du bonheur qui ait conduit l'homme à devenir ce qu'il est dorénavant.

Pour l'apologétiste, si l'homme s'égare dans ce qu'il considère comme de futiles divertissements, c'est qu'il a comme un vague souvenir du véritable bonheur, celui qu'il connaissait dans le paradis terrestre. Et le seul bonheur qui ne soit pas un substitut,

³⁸⁸ Alexandre Vialatte, « Chronique bien utile du requin bleu », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 17.

³⁸⁹ Alexandre Vialatte, « Chronique des nourritures et des occupations », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., pp. 206-207.

l'homme peut l'atteindre sur cette terre, selon Pascal, par sa foi en Dieu. Chez Vialatte, chrétien convaincu, le bonheur paraît de même assez inaccessible ; il prend sa source également dans le passé, mais dans un passé plus récent. En effet, chaque fois que le chroniqueur l'évoque, il s'insinue dans son esprit une nostalgie d'un bonheur perdu qui regrette la fin d'une époque, celle qu'il appelle, après Pourrat, le « vieux temps » : « Une civilisation qui est morte avec Jaurès³⁹⁰ ». Le paradis terrestre des chroniques est donc moins séparé de l'homme moderne que celui de la Bible, toutefois, il ne fait aucun doute pour Vialatte que la société aussi a vécu, en moins de cinquante ans, l'épisode de la Chute – mais peut-être plutôt celui de la déchéance.

La Troisième République, et les temps antiques, lui servent à contraster ses chroniques. Car leur vrai sujet, celui sur lequel il revient sans cesse, c'est la nouvelle époque qui est en train de naître et de croître. [...] Voici l'originalité des chroniques : elles constituent la première représentation littéraire des temps nouveaux³⁹¹.

B) Contempteur du progrès

Son lecteur inquiet ne se satisfait de la leçon humaniste et parfois franchement anti-scientifique que lui livre le chroniqueur-moraliste. Et celui-ci de redoubler d'inquiétude également lorsqu'il lui apparaît que l'homme est comme en perte de vitesse, car sa lucidité l'amène en effet à prendre conscience d'un changement d'époque et d'une transformation de l'homme.

En quête de ce bonheur perdu, l'inquiet, pour tenter de faire taire son émotion, se raccroche au premier divertissement venu. Or Blaise Pascal ne manque pas de fustiger ceux qui ne cherchent pas Dieu, qui est l'unique moyen d'accéder au bonheur, et qui préfèrent s'oublier en des divertissements idolâtres et incongrus : « astres, ciel, terre, éléments, plantes, choux, poireaux, animaux, insectes, veaux, serpents, fièvre, peste, guerre, famine, vices, adultère, inceste³⁹². » Quant à Vialatte, il observe pareillement ses contemporains s'adonner aux divertissements les plus étonnants dans l'espoir de trouver des

³⁹⁰ Alexandre Vialatte, « Chronique des fleurs du feu et du serpent des neiges », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p. 267.

³⁹¹ Charles Dantzig, « Alexandre Vialatte (un paravent avec un fermoir) », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte*, *op. cit.*, p. 16.

³⁹² Blaise Pascal, *Pensées*, *op. cit.*, p. 129, frag. 138.

réponses à leur angoisse et d'atteindre au bonheur. C'est le cas notamment lorsqu'il dépeint des pratiques sectaires où les fidèles inquiets espèrent y accéder par les moyens les plus surprenants : « par l'œuf, par l'oignon, par le nombril, l'ange Cyclamen ou la pleine lune, et parfois même par le druide du bois de Meudon³⁹³. » Mais le chroniqueur-moraliste ne fulmine pas avec la même véhémence que Pascal contre de telles excentricités ; il les regarde encore avec amusement, peut-être déjà avec un peu de commisération, car il les perçoit comme autant de preuves de la diversité des hommes, de leur double nature ; mais en outre, il montre aussi les leurres et les embûches qui parsèment leur quête du bonheur.

C'est ainsi que l'homme, une chandelle à la main, erre à travers sa grande maison à la recherche de sa Clef. De temps en temps il trouve quelque chose : un oignon, un chiffre, ou un oeuf. Il le prend pour son passe-partout. Il saisit l'œuf et l'offre au monde, en le brandissant avec une sensation de bien-être. Comme la chandelle a des sursauts, elle fait de grandes ombres shakespeariennes autour de cet objet magique. L'homme se croit dans un temple, il est au poulailler³⁹⁴.

Imaginant trouver le bonheur par le biais d'objets hétéroclites, ces adeptes de sectes que mentionne le chroniqueur figurent un archétype aisément identifiable, celui du fou. Mais en réalité, ce ne sont peut-être pas des cas isolés : ils révèlent d'après Vialatte toute l'inconscience de la majorité de leurs contemporains qui semblent agir comme eux.

On le voit d'ici dans son fauteuil : il sourit et il raille³⁹⁵.

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale un nouvel élan économique et l'amélioration des techniques industrielles inaugurent la période dite des « trente glorieuses », c'est celle-ci dont Vialatte par ses chroniques se fait le témoin. La société française, se calquant sur le modèle américain, se modernise et change, ainsi que l'homme des chroniques. Elle devient qui plus est consumériste à outrance, et le chroniqueur y voit la publicité rivaliser d'ingéniosité pour présenter une kyrielle d'objets comme indispensables à la vie, garants du bonheur.

Ce dont témoignent les chroniques c'est que l'époque est profondément matérialiste. Des objets nouveaux, produits en série, comme les œuvres de Warhol,

³⁹³ Alexandre Vialatte, « Les grandes idées », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 72.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 75.

³⁹⁵ Sainte-Beuve, au sujet de La Rochefoucauld, cité par Alain Brunn, *Le laboratoire moraliste : La Rochefoucauld et l'invention moderne de l'auteur*, op. cit., p. 151.

inondent sans cesse le marché – et il en est « pour tous les goûts ». C'est le cas par exemple des jouets, influencés par la science-fiction, et dont Vialatte ne manque pas de faire mention.

[...] On voit en vente dans les vitrines mille nouveaux masques : notamment le robot fait de boulons et d'écrous. C'est l'avenir, et il est gracieux³⁹⁶.

D'autres objets arrêtent son attention parmi ceux qui passionnent ses contemporains férus de nouveautés. Il suggère en outre que les plus fantaisistes et les plus inutiles sont souvent également les plus prisés ; preuve en est : le livre lavable.

[...] Robert Morel, qui est éditeur en Haute-Provence, vient de donner un *Livre des soupes* qui contient plus de trois cents recettes. Un livre rond comme un fromage, qu'on peut ranger avec les camemberts, couvert en toile cirée, par conséquent lavable, et relié de boulons. Qui n'en voit l'avantage ? Les livres, jusqu'ici, ne pouvaient se ranger qu'avec les livres, et on n'aurait su les laver. Un Nietzsche qui tombait dans une soupe au fromage était un ouvrage sacrifié. Aujourd'hui, on le lave à l'éponge, ou alors on le lèche, et on l'essuie³⁹⁷.

De plus, ce qui n'a pas échappé non plus à Vialatte, c'est notamment l'attrait de ses contemporains pour les scoubidous. Le chroniqueur pose sur ces « brimborions » de collectionneurs maniaques un regard amusé, bien que peut-être plus teinté de mépris que ne l'affirme Michel Renaud.

Le chroniqueur, naturellement, s'en amuse comme de toute nouveauté futile, des toquades du public pour les dadas du moment, avec une indulgence ironique, sans misonéisme, ni prétentions sociologiques³⁹⁸ [...].

Pour suggérer à la fois la vacuité de tels colifichets et la stupidité de la mode qui consiste à s'en éprendre, Vialatte paraît proposer de nouveaux modèles de scoubidous, comme à la chaîne. Mais il les décline dans d'improbables variantes, de telle sorte qu'on ne saurait même plus identifier³⁹⁹ les objets qu'il fabrique.

³⁹⁶ Alexandre Vialatte, « Chronique des loups », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 27.

³⁹⁷ Alexandre Vialatte, « Chronique des nourritures et des occupations », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 204.

³⁹⁸ Michel Renaud, « Scoubidous, vistemboirs et brimborions : l'objet insolite dans l'imaginaire vialattien », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, op. cit., p. 107.

³⁹⁹ Cf. Jacques Perret, « Le Machin », *Le Machin : Nouvelles*, Réédition, Paris : Gallimard, 1955, 247 p. L'auteur y forge le mot « vistemboir », héros éponyme si l'on peut dire de sa nouvelle, dont rien ne précise la forme tout au long du texte ; il en va de même pour les scoubidous de Vialatte dont on ne saurait dire quelle

On essaiera les scoubidous : des Pluies Battantes, des Idées Générales, des Concessions, Éminent des Viaducs, Glorieux double des Viaduchesses, de l'Attrape-Nigaud, des Sulfures, Schisteux des Vosges et Ganté du Brésil⁴⁰⁰.

On portera les scoubidous des Pluies Battantes, des Vains Espoirs et des Pauvres Pécheurs⁴⁰¹.

Cette façon de créer quelque chose qui ne ressemble à rien, qui ne signifie rien, contre toute attente et contre tout raisonnement, paraît être la plus à même de séduire le client, semble faire remarquer le chroniqueur. On note une pointe d'ironie dans les dénominations de ses « bibelot[s] d'inanité sonore⁴⁰² » qui laisse sourdre parfois l'intention critique du chroniqueur-moraliste à l'encontre de ceux qui s'entichent de pareils « joujoux ». Le « bonheur » qu'ils comptent en retirer s'avère tout à fait chimérique.

Ces objets incongrus, que produisent les temps modernes, s'attirent encore toutefois une certaine bienveillance de la part de Vialatte, trouvant en eux une sorte de poésie cachée et qui tient en vérité de leur inutilité intrinsèque. Mais cet émerveillement, le chroniqueur le ressent davantage en face d'objets anciens, datant parfois de « l'âge d'or » du XIXe siècle, et par-là même absolument dépourvus de tout aspect pratique et donc plus propices à la rêverie : « une amulette saharienne qui permet de faire vomir le chameau quand il mangé des sangsues⁴⁰³ » ; « la jambe de bois du grand-oncle Félix » et « la longuevue du grand-oncle Octave, [...] dans laquelle toutes les étoiles, bien que la lunette n'ait plus aucune espèce de verre, ont l'air d'être la Croix du Sud⁴⁰⁴ ». Voilà en effet quelle est la supériorité de l'ancien sur le neuf.

Le paradis de l'enfance est dans les bric-à-brac, les greniers, les lieux inspirés où elle s'ébroue dans le « vistemboire » et le brimborion hétéroclite, la roue dentée dépareillée, le détail tronqué d'un ensemble perdu, le reste mystérieux d'une machine inconnue, [...] la ruine lyrique, la miette inexplicable, bref le proverbe intraduisible⁴⁰⁵ [...].

forme ils prennent, ni même quelle est la raison de leur existence.

⁴⁰⁰ Alexandre Vialatte, « Chronique des conseils et prédictions », *Chroniques de La Montagne : 1962-1971*, *op. cit.*, p. 12.

⁴⁰¹ Alexandre Vialatte, « Chronique des nourritures et des occupations », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, p. 207.

⁴⁰² Michel Renaud, « Scoubidous, vistemboirs et brimborions : l'objet insolite dans l'imaginaire vialattien », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, *op. cit.*, p. 106.

⁴⁰³ Alexandre Vialatte, « Chronique des fleurs du feu et du serpent des neiges », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p. 267.

⁴⁰⁴ Alexandre Vialatte, « L'algèbre du surnaturel », *Dernières nouvelles de l'homme*, *op. cit.*, p. 67.

⁴⁰⁵ *Ibid.*

Là où Vialatte se montre en revanche beaucoup plus sceptique, c'est lorsque les objets inanimés se veulent utilitaires, mais surtout irremplaçables. Aussi voit-il d'un mauvais œil tous ces « gadgets » dont l'époque regorge et qui sont censés « faciliter la vie » de l'homme, et même lui permettre de parvenir au bonheur qu'il recherche tant.

Vialatte commençait souvent ses chroniques avec l'intention de chanter les « mille merveilles ». Il en trouve, des merveilles ; de ridicule. C'est ce ton de raillerie qui fait sa profondeur. S'il avait gobé toutes les nouveautés de l'époque naissante, s'il en avait écrit un catalogue, une chronique, pour ainsi dire, sa tapisserie n'aurait pas conservé cette vie et cette couleur⁴⁰⁶.

Ses chroniques s'attardent quelquefois sur ces objets divers qu'elles caricaturent ; et Vialatte, le moraliste à l'écriture soignée, d'évoquer ces fétiches modernes sous des termes barbares pastichant les marques, telles : « les petites pilules Kinétoi⁴⁰⁷ » ; « le dépuratif Kiguéri⁴⁰⁸ » ; « le savon Kiblanchi⁴⁰⁹ ». Mais de plus, loin d'être dupe, il pointe du doigt également les stratégies retorses qu'emploie la publicité pour vanter les avantages de tels ou tels produits.

On ne sait pas le tiers du quart des mots de la langue française et on va en chercher dans des modes prétentieuses qui savent très bien à quoi elles visent en essayant de flatter bassement la clientèle par un jargon de prestige qui lui donne à penser qu'elle va faire preuve de la plus haute culture en achetant du taupicide Machin ou le balai Kinétoitrèbien⁴¹⁰.

Bien que le chroniqueur dénonce ces viles méthodes publicitaires, elles finissent par séduire ses contemporains à tel point que bientôt chacun cède aux mêmes caprices générés par la réclame et se dote des mêmes appareils, qui lui promettent le même bonheur. Cette quête effrénée du bonheur amène l'homme inquiet à renoncer à sa diversité, à son originalité, lesquelles tenaient pourtant une place de choix dans le portrait de l'homme qu'avait fait le chroniqueur. Dans ce monde uniquement guidé par le profit, le bonheur paraît être une denrée monnayable ; l'inquiet en est la victime : la société de consommation ne le perçoit plus comme un homme, mais comme un client.

⁴⁰⁶ Charles Dantzig, « Alexandre Vialatte (un paravent avec un fermoir) », in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 17.

⁴⁰⁷ Alexandre Vialatte, « La statue du client », *Dernières nouvelles de l'homme, op. cit.*, p. 49.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 50.

⁴⁰⁹ Alexandre Vialatte, « Jean Dutourd « Le fond et la forme » (Petite chronique des désinfectants) », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand, op. cit.*, p. 178.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 177.

Autrefois, on aurait demandé la publicité d'un stylo à la marquise de Sévigné, d'un tailleur à Brummel, d'un fourneau à Landru. Maintenant, c'est à M. Testevuide. Il est interchangeable, il est universel. [...] C'est encore lui qui achète le savon Chose. C'est sur sa tête que repoussent les cheveux, grâce aux produits du Grand Laboratoire Machin, la montrant *Avant* et *Après* et prouvant même par là que non seulement le grand produit fait repousser la chevelure, mais qu'il rectifie le nœud de cravate, nettoie le col et rase le menton, car *Après*, toutes ces choses sont beaucoup mieux qu'*Avant*. Oui, c'est lui le grand homme anonyme. C'est le roi du jour. C'est l'Expert Inconnu. Comme on comprend que tout le monde s'incline devant l'autorité de sa vaste insignifiance ! Ce n'est plus l'homme quelconque, c'est le Client. Plus il est banal, plus il plaît, plus il rassure, *plus il pensera comme on pense soi-même*. Et c'est là le point⁴¹¹.

Le chroniqueur-moraliste a bien tenté, dans son texte, d'avertir l'homme du « miroir aux alouettes » qu'est ce bonheur « à vendre », mais ce dernier s'est laissé bernier : il a mis de côté son sens critique, il a fait sien ce bonheur factice et il croit être heureux dès lors qu'il achète, poussé en cela par la publicité. En outre, tous ses rêves semblent désormais n'être plus tournés que vers l'acquisition de nouveaux biens, comme le décrit Vialatte, un peu à la manière de Boris Vian dans « La Complainte du progrès ».

A quoi rêvent les jeunes filles ? A des savons chimiques qui donnent l'éclat de la fleur aux peaux les plus noirâtres, à des produits « désincrustants », à des pilules qui raffermissent le buste, résumons-nous : à un fiancé. Pourquoi ? Pour avoir une deux-chevaux, un réfrigérateur, un poste de « télé » et une poubelle à pédale en plastique ; les jeunes filles ont besoin d'idéal⁴¹².

Ce que condamne le chroniqueur ce n'est pas tant l'objet en lui-même mais l'engouement excessif que l'homme éprouve pour lui. Ce bonheur matériel que lui vend son époque le prive de sa pensée, de ce qui fait de lui un homme. Car à vrai dire, l'objet qui était destiné à le servir, lui est devenu à ce point indispensable, qu'il a fini par faire de lui son esclave.

[...] Le jour perd quatorze minutes ; la ménagère essaie de les rattraper avec les appareils électroménagers ; l'automixeur lui fait gagner trois minutes par mois sur la mayonnaise, la poubelle à pédale quatre secondes à chaque tour ; aussi la ménagère ne cesse-t-elle d'y jeter des choses tout en mixant des mayonnaises ; la vie est un cycle infernal⁴¹³.

⁴¹¹ Alexandre Vialatte, « La statue du client », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 50.

⁴¹² Alexandre Vialatte, « Découragement de l'hippopotame », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 49.

⁴¹³ *Ibid.*, « Chronique des terreurs du solstice », p. 101.

Pourtant, après avoir cru à ce faux bonheur que lui a vendu son époque au travers d'innombrables objets, l'homme, dénaturé, identique à son voisin, véritable mouton de Panurge, ne goûte pas le bien-être qu'il en escomptait. Au milieu de tous ses biens matériels, l'inquiétude continue de le tenailler et c'est là, paradoxalement, qu'il éprouve le plus l'impression de vertige face au vide qu'est son existence, comme l'affirme Vialatte décrivant un dessin de Sempé.

L'homme de Sempé [...] ne pense plus à rire. On l'a rendu sérieux. Il parle un jargon scientifique pour déclarer son amour à sa belle, dans un paysage de béton où son ombre s'étend sur un désert d'asphalte. Et il demande lugubrement à sa compagne, au pied d'une montagne étonnante d'euphorisants, de rajeunissants, de calmants et de revitalisants : « Qu'est-ce qui nous manque ? Nous avons tout pour être heureux. » Voilà bien la question du siècle, Sempé la pose correctement. Ce qui manque à l'homme, précisément, à notre époque pour être heureux, c'est de n'avoir pas tout pour l'être⁴¹⁴.

Si le chroniqueur-moraliste s'attache à montrer à son lecteur que cette forme de bonheur est une illusion néfaste, il fait, de plus, et à une autre échelle, la critique de l'époque dans son ensemble. Celle-ci a tout misé sur le progrès, elle s'est bâtie en le prenant pour socle. Ce progrès, tant vanté, est censé apporter le bonheur à l'homme ; mais ce encore, notamment, par des produits toujours renouvelés, des découvertes scientifiques extra-ordinaires et « divertissantes ». Cependant, il manque complètement sa cible d'après Vialatte, et il semble engendrer au contraire le malheur du genre humain.

« Eh oui ! le progrès, ce n'est pas drôle tous les jours ! » comme dit le monsieur de *Bürderrats et Samourais* égaré à Oulan-Bator, où il fit mettre l'eau sur l'évier aux femmes tartares. Le progrès ce n'est pas drôle tous les jours ; les femmes tartares préfèrent en effet au progrès les longs, fréquents et pénibles voyages à la petite fontaine du village où elles peuvent jacasser leur saoul. On voit par là que l'homme a plus besoin d'un peu de bonheur que de ne jamais avoir de peines. Un jardin a moins besoin de légumes que de fleurs⁴¹⁵.

Outre le fait d'empêcher le bonheur qu'il prétendait lui permettre, Vialatte s'alarme que ce progrès, cette avancée, cette amélioration de l'homme que tous vénèrent, ne soit à

⁴¹⁴ Alexandre Vialatte, « Des buildings de New York aux prisons chinoises », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 292.

⁴¹⁵ Alexandre Vialatte, « Chronique des voyages et des vents », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 310.

l'origine que d'un nivellement par le bas, d'un oubli des savoirs d'autrefois⁴¹⁶, et même peut-être de l'affadissement de l'homme moderne.

[...] L'homme ne paraît jamais plus beau que quand il emploie *en même temps* son cœur, son corps et son esprit dans quelque entreprise difficile. C'est pourquoi j'aime tant les marins, et pas tellement les cosmonautes : le cosmonaute est à peu près passif. Il est étrange que le progrès de l'humanité aille au rebours du progrès des hommes. Que le type humain le plus beau soit celui d'avant le progrès. Le progrès se fait-il donc contre l'homme ? Est-ce fatal ? ... Nous sommes embarqués⁴¹⁷...

De même que la science, Vialatte personnifie le progrès : c'est une création, c'est une créature de l'homme moderne. Mais censé lui être dévoué, il constitue maintenant pour lui une menace ; l'homme a cru que pour être heureux il pouvait tabler sur les machines pour effectuer à sa place un certain nombre de tâches ; mais aussi, il a mis quelque peu de côté son intelligence, qui constitue toute sa grandeur, et que des ordinateurs progressivement remplacent. Ailleurs, nous dit Vialatte à propos d'une exposition picturale, c'est à la créativité de l'homme que paraît se substituer le mécanique : « Une machine remplace le peintre⁴¹⁸. » Et le chroniqueur perçoit le moment où le progrès se retournera contre lui.

Ce qui touchait et choquait Alexandre Vialatte, c'était tout ce qui s'attaquait à l'homme. Si sa méfiance face au progrès était due à une nostalgie profondément ancrée, elle l'était surtout pour ses aspects déshumanisants. [...] Aujourd'hui, « la tendance serait plutôt de supprimer l'homme. Ses besoins contrarient le progrès. C'est le dernier obstacle qui reste au bonheur de l'humanité... L'expérience est en cours⁴¹⁹ ».

L'homme moderne, en proie au vertige de son époque troublée et impatient de trouver le bonheur, tombe dans les pièges tissés par la société de consommation. Si le chroniqueur « embarqué » dénonce toutes ses ficelles, il ne peut qu'observer ses contemporains courir à leur perte. Le progrès leur promet monts et merveilles, leur laisse entrevoir un avenir radieux, mettant sur le marché des appareils toujours plus « indispensables », mais le chroniqueur-moraliste, lucide, tente de mettre en garde son

⁴¹⁶ « [...] Il n'y a pas dix ans que les Russes ont passé dans toute notre presse pour avoir inventé, prodige, la bicyclette à rétro-pédalage qui existe en France depuis au moins 1905 ! [...]. » *Ibid.*, « Chronique de l'idée fautive et même du subjonctif », p. 152.

⁴¹⁷ *Ibid.*, « Chronique des voyages et des vents », p. 310.

⁴¹⁸ *Ibid.*, « Les arts », p. 198.

⁴¹⁹ Alexandre Vialatte cité par Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p.83.

lecteur afin qu'il ne devienne pas « l'esclave de l'esclave ». Pourtant la civilisation se fonde entièrement sur le progrès, mais c'est là une base bien instable : il va en effet si vite, et il ne se fixe nulle part, de telle sorte qu'il est bien proche de la faire crouler. Immergé dans ce XXe, Vialatte comprend que l'homme ait pu lui échapper à un moment donné, car il perçoit en effet les changements qui se sont opérés et qui l'ont conduit à ne plus être tout à fait celui qu'il avait dépeint. Le chroniqueur regarde l'homme moderne avec pitié, qui paraît vraiment être une « pauvre chose », victime de sa science, du progrès, et de lui-même, car sa quête effrénée du bonheur est bien celle-là qui l'a tant diminué. L'entreprise moraliste de Vialatte visait à croquer l'homme au plus juste, mais il finit par en dresser deux portraits : son contemporain et l'homme du « vieux temps ». Vialatte les compare sans cesse, et c'est à un jeu des différences qu'il convie son lecteur inquiet : quel est le plus heureux, paraît-il demander, l'homme... ou le « Client » ? Il nous enjoint à jouer, à parier, peut-être un peu à la manière de Pascal. Mais ce qu'il regrette toutefois, et qui probablement le convainc qu'il ne parviendra pas à changer le monde, c'est que l'époque lui semble jouer déjà à un jeu frénétique, mais à un jeu dont elle aurait perdu la règle.

Le péterboum fut inventé dans un garage, en juillet 1940, par un poète dahoméen nourri de whisky. Il se joue avec quinze jeux de cartes. On bat, on coupe (en usant de ciseaux), il y a une tourne et un talon. On peut demander la « fourchette » simple ou double, les « trois nigauds », le « roukougou », « la petite cavalerie japonaise » et jeter les cartes par la fenêtre. Le premier jour, les spectateurs sont intrigués, le deuxième jour passionnés, le troisième jour, ils comprennent, le quatrième ils donnent des conseils. Or, il n'y a pas de règle du jeu⁴²⁰.

C] La règle du jeu ou la recette du bonheur

L'homme a changé, et c'est son époque qui semble en être la cause du point de vue de Vialatte. Elle a prétendu pouvoir lui vendre le bonheur, mais les produits divers et variés par lesquels il était censé l'obtenir n'ont fait que le divertir, au sens pascalien du terme : ils ont tenté de détourner l'homme de lui-même, de l'amener à ne plus penser ainsi qu'à se conformer à un modèle unique. Ce que Vialatte reproche en outre à cette société de consommation qu'il voit naître c'est de n'avoir pas su dissiper l'inquiétude de ses contemporains autrement qu'en les abrutissant.

⁴²⁰ Alexandre Vialatte, « Philosophie du "peterboum" », *Almanach des quatre saisons*, Paris : Julliard, 1981, p. 110.

L'homme a besoin de sa soupe merveilleuse : il lui faut une mythologie. On la lui a cuite tantôt avec les dieux de l'Olympe, tantôt avec les fils Aymon, les chevaliers, ou l'herbe aux sorcières, les bergères, les duchesses auxquelles croyait Balzac, et l'adultère mondain auquel il fallait croire à l'époque des romans de Bourget. La vedette et l'appareil électroménager ont remplacé ces herbes folkloriques. Sans compter le catch, le mensonge budgétaire, le compte rendu tronqué des procès politiques, et cent autres divertissements. Ce qui est grave, c'est que toute règle du jeu s'y trouve rongée comme dans du vitriol, le civisme dissous⁴²¹.

Vétilles et désinformations hypocrites en sont venus à passionner l'opinion publique d'après le chroniqueur. Néanmoins, même cela, qu'il considère comme la nouvelle mythologie de l'époque, ne saurait constituer un point d'ancrage assez ferme pour l'inquiet, car par trop éphémère. A dire vrai, ce monde moderne dans son entier ne propose à l'homme aucun repère où se fixer, puisque tout y est soumis à la marche aveugle et fulgurante du progrès, ainsi qu'aux modes passagères. L'époque semble ne le contraindre qu'à un dilemme désespérant : soit il s'y adapte et devient le client, soit il essaie de s'en soustraire et se condamne alors au vertige. Cette seconde moitié de XXe, dont Vialatte est spectateur, semble débiter d'une étrange manière, n'étant soutenu en rien par quelque chose de stable ou de durable. La loi y a-t-elle seulement encore cours ? On peut se poser la question, mais il semblerait que ce soit le cas ; pourtant, elle paraît également être sujette à caution et susceptible d'être modifiée comme le laisse entendre Vialatte.

On a vu à Cologne un monsieur bourgeoisement habillé se mettre nu dans le téléphérique qui rejoint les deux rives du Rhin, passer ainsi à travers les mailles du filet de sécurité, et se précipiter dans le fleuve qui rugit trente mètres plus bas. Il préférerait la liberté. On lui a dressé procès-verbal pour indécence, et on le soigne dans une cellule qu'il partage confraternellement avec un homme de taille moyenne qui ne veut parler que dans le langage de la brebis. Telle est l'époque. Après-demain, au contraire, on décernera à ces sages une agrégation de sens commun⁴²².

Sur quelles valeurs cette époque émergente prend-elle alors appui ? Ce que suggère le chroniqueur inquiet, c'est qu'elle en est visiblement dépourvue. Et cette impression, en observant la société de son temps, d'assister à un jeu de « péterboum » le met hors de lui ; surtout lorsqu'elle malmène ce qui constitue le plus bel héritage de la pensée des hommes.

⁴²¹ Alexandre Vialatte, « La soupe merveilleuse », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 65.

⁴²² Alexandre Vialatte, « Chronique des fleurs du feu et du serpent des neiges », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 269.

[...] Un siècle où [...] le metteur en scène vous explique qu'une pièce est une « proposition que l'auteur fait au metteur en scène »... (c'est-à-dire que Molière, Shakespeare ou Euripide sont des prétextes retouchables aux inventions de M. Durand, à ses humeurs et ses enjolivures) ; où Mlle Machin, célèbre pour son buste, a plus de droits que l'auteur sur le texte d'une œuvre qu'on veut adapter à l'écran ; où le tailleur, autrement dit, a le droit de vous couper les jambes plutôt que d'allonger le pantalon⁴²³ [...].

Sa condamnation de la modernité atteint un point de non-retour quand il évoque la perte des valeurs qui d'après lui fondaient la société d'autrefois. Or, ce délitement de tout repère est à l'origine de l'absurdité de son temps qui met au jour un monde sens dessus-dessous, comme il apparaît ici. Cette société, en l'absence de « règle du jeu » et uniquement guidée par le progrès, court à sa perte ; en effet, car ce progrès, qu'on imagine aller de l'avant, subit en réalité de troublantes fluctuations.

[L]es prêtres n'en sont plus au mariage, mais au divorce, à la pilule. Le modernisme va si vite qu'ils quittent la robe à l'instant même où les grands couturiers la refont pour les hommes, comme au plus lointain Moyen Age⁴²⁴ [...].

Ce progrès que dénonce Vialatte et qu'il prend pour cible lui semble être un faux mouvement puisque ce n'est pas là le progrès de l'homme. En outre, quant à la façon qu'il a de rédiger sa chronique, véritable tourbillon, elle paraît être la plus à même de saisir son époque emportée dans la tourmente, et comme en proie à un mouvement perpétuel. Toutefois, comme le souligne Marianne Silberfeld-Brouard, en dépit d'une apparente confusion, sa chronique est soutenue par des valeurs fortes qui font défaut à l'époque.

[...] La *vialattine* avance d'une marche assurée [...] à l'inverse du progrès qu'elle stigmatise [...]. Interprétant le spectacle de son époque d'une manière rétrospective, elle la juge à l'aune de critères fixes, selon des valeurs immuables [...]. [...] Ainsi, la *vialattine*, à rebours de la chronique du temps qui passe, ressasse inlassablement le temps perdu, dont nous savons qu'il vaut seul d'être conservé et magnifié⁴²⁵.

Si le chroniqueur considère comme un temps « béni » le tout début du siècle, c'est avec nostalgie qu'il l'évoque car il sait pertinemment que c'est une époque révolue.

⁴²³ Alexandre Vialatte, « La statue du client », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., pp. 51-52.

⁴²⁴ *Ibid.*, « Les rêveurs du réel », p. 276.

⁴²⁵ Marianne Silberfeld-Brouard, «La vialattine : une espèce en voie de reconnaissance», in Pascal Sigoda (dir.), *Alexandre Vialatte*, op. cit., pp. 70-71.

Cependant, si sa préférence va au passé, c'est surtout parce qu'il lui semble que la société y était plus équilibrée et qu'elle accordait une plus grande importance à l'homme ; en d'autres termes, qu'elle était régie par une morale qui offrait un cadre rassurant et que personne alors n'avait, d'après lui, l'idée de contester. C'est là la raison pour laquelle Vialatte, anxieux, s'insurge que de nos jours des peintres se déclarent contre la morale : cela lui semble relever d'une absurdité symptomatique de l'époque toute entière.

J'ai vu une exposition de jeunes génies où le programme prenait toute la place. Ils étaient « contre la morale ». « Naturellement », ajoutaient-ils. [...] J'ai essayé de trouver leurs losanges immoraux et leurs circonférences coupables. Il ne m'en est pas venu de frisson d'art. Et leurs melons ! D'abord. Qu'est-ce qu'un melon immoral ? [...] Pourquoi [...] vouloir tellement être immoral ? La morale n'a jamais beaucoup gêné les peintres. Non plus d'ailleurs que les autres classes de la société. Alors ? Alors je m'y perds⁴²⁶.

D'ailleurs, l'immoralité, Vialatte la cherche en vain. Il semblerait à vrai dire que la société qu'il dépeint soit, à proprement parler, amoral. Pourtant, cette a-moralité est bien loin du « Fais ce que voudra » des sages habitants de l'abbaye de Thélème ; elle ne permet pas plus l'enthousiasmante diversité de l'homme chantée par le chroniqueur, et au contraire, car celui-ci distingue clairement le libre arbitre du fol éparpillement de ses contemporains. Dans un tel chaos, il voudrait revenir à une norme solide ; aussi, en proie à l'angoisse, en vient-il même apparemment à réclamer, selon le mot d'Aristote, que les choses soient ce qu'elles sont. En effet, ce constat d'évidence, cette pesante tautologie, qui initialement cristallisait son inquiétude, lui semble désormais, face au naufrage de l'époque, la seule planche de salut. L'époque « progresse » si rapidement que tout « file entre nos doigts », tout est sous l'empire de « Tourbillon⁴²⁷ », comme dans *Les Nuées* d'Aristophane. Pour sauver ce qui reste à sauver, Vialatte montre la nécessité d'opposer à la fuite en avant de la société un frein efficace, qui ne soit pas emporté par la prochaine mode, afin de l'empêcher de courir à sa perte.

Le grand principe qui a guidé sa vie se résume en quelques mots : le respect de la règle⁴²⁸.

⁴²⁶ Alexandre Vialatte, « Chronique incompétente des arts », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 189-190.

⁴²⁷ Aristophane, *Les Nuées*, *Théâtre complet I*, Paris : Gallimard, coll. « folio classique », 1987, p. 243.

⁴²⁸ Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte*, op. cit., p. 90.

L'adhésion de Vialatte à une quelconque « règle du jeu » tient d'abord de l'instinct de survie ; c'est poussé par son sentiment d'inquiétude qu'il semble se raccrocher à une norme, sans quoi la vie ne serait qu'aléatoire, et persisterait le risque d'être happé par le progrès déshumanisant. Cette norme qu'il souhaite mettre au jour prend la forme d'une morale, c'est-à-dire un ensemble de règles a priori immuables et ayant pour tout un chacun valeur de loi. Pourtant, comme l'affirme Nietzsche, dont le chroniqueur a traduit quelques œuvres : « Rien n'est vrai ». Et cette angoissante assertion du philosophe, nombre d'indices montrent que Vialatte a eu l'occasion déplaisante de l'expérimenter ; c'est là en outre ce qui ressort de pareille époque, toujours en mouvement, chaque nouveauté contestant la précédente. Mais tant pis, il faut croire à une morale ; ne serait-ce qu'à défaut d'autre repère, comme le suggère Benoît Auclerc.

[...] S'entrelacent ainsi deux logiques : d'une part l'affirmation lucide que la norme [...] est fragile et elle-même vacillante, de l'autre la nécessité de s'en remettre malgré tout à cette norme pour éviter un complet naufrage de l'être⁴²⁹.

Quoi qu'il en soit, cette morale paraît, dans un premier temps, n'être pas intellectualisée par Alexandre Vialatte, car il l'a reçue dès son enfance, durant cette période de l'âge d'or si souvent évoquée dans son œuvre romanesque. Il ne l'a donc vraisemblablement pas choisie, on lui a inculquée ; et pourtant, elle demeure ancrée en lui, constitutive de sa personnalité, et peut-être apte à faire barrage au flux informe, inhumain et amoral des temps modernes. Mais d'abord, cette morale semble susceptible de calmer son inquiétude ainsi que celle de son lecteur idéal en établissant un cadre stable dans lequel évoluer. On en retrouve des bribes éparpillées au gré de quelques chroniques, formant un tout cohérent, peut-être comme celle de Pascal, fondue au milieu de ses liasses.

J'ai été élevé par le zouave. Quand je m'arrachais le genou en faisant quelque chute, on m'expliquait sèchement que le zouave ne pleure pas. [...] C'était un zouave pédagogique, je n'osai pas lui désobéir. Il m'en a fait faire plus qu'on ne pense. [...] Le zouave ne plaisantait pas, le zouave ne connaît que la consigne [...]. Le zouave, c'est Kant, avec sa morale d'impératifs catégoriques ; Kant n'est que le zouave de la philosophie. Il ne propose pas à l'homme de raisons plus subtiles que celles de l'adjudant de semaine pour se diriger dans la vie. [...] Que fait le zouave dans les coups durs ? Il boit un verre et repart du pied gauche. Une autre sagesse est-elle possible ? Est-il meilleure philosophie ? Il ne faut pas trop se plaindre du zouave. [...] Qui saurait dire le nom

⁴²⁹ Benoît Auclerc, « Imaginaire, grammaire : la modernité problématique de Vialatte », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire*, op. cit., p. 442.

de ce guerrier à grande barbe ? C'est peut-être la Loi, c'est peut-être Dieu. [...] Son fantôme me gouverne encore. On ne sait pourquoi on lui obéit. Sur cinq cent soixante-neuf chroniques que j'ai données à *la Montagne*, il y en a bien cinq cents que je n'aurais pas faites sans lui⁴³⁰.

Le chroniqueur-moraliste, évoquant le zouave d'une manière plaisante comme à l'accoutumée, par le biais d'un singulier fréquent chez lui, révèle en fait un élément clé de la morale qu'il défend et dont il a hérité dès sa prime jeunesse. Ce « zouave pédagogique » dont il est question ici enseigne en effet des valeurs strictes d'obéissance, voire d'obéissance aveugle, et de courage. Cette morale, de l'aveu du chroniqueur, lui a toujours montré la marche à suivre ; elle est celle qui l'incite à garder un cap et à ne pas céder aux modes de cette société changeante. De plus, le courage qu'elle prône lui permet de faire face aux événements de la vie, en respectant scrupuleusement la règle qui lui a été fixée, sans trop se poser de questions.

Courageux mais pas téméraire, Vialatte se souvient en outre de l'énigmatique précepte que le professeur de morale de son collègue lui livra ainsi qu'à ses camarades en guise de viatique lors de sa dernière heure de cours.

Le principal [...] couronnait en fin d'année, son cours de morale aux « troisième » par une conférence collective destinée à les empêcher de prendre ses leçons trop au sérieux. La morale était du programme, la vie avait d'autres exigences : il conseillait de se méfier fortement⁴³¹.

Pareille leçon émanant d'un homme chargé de dispenser les cours de morale est pour le moins surprenante : elle paraît révéler aux adolescents que la morale ne vaut rien, qu'elle est inapte à guider leur existence. Cependant, une fois établie par le principal la distanciation entre son enseignement et la vie, le conseil qu'il leur prodigue est paradoxalement la « morale » de tous les moralistes : l'appel à la prudence. Cette façon d'instiller sa leçon sans en avoir l'air trouve son origine dans Pascal, pour qui « la vraie morale se moque de la morale », et survit dans la vialattine. Or, qu'enseigne aux élèves cette morale scolaire ? Elle les contraint d'apprendre des préceptes qui peuvent leur sembler rébarbatifs et détachés de leurs soucis quotidiens ; peut-être même les auront-ils oubliés au terme de la classe de troisième. Mettant l'accent sur la différence qu'il y a, semble-t-il, entre la vie et son cours, le principal abonde vraisemblablement dans leur

⁴³⁰ Alexandre Vialatte, « Les zouaves », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., pp. 148-149.

⁴³¹ Alexandre Vialatte, « La montagne d'Henri Pourrat », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 157.

sens ; et pourtant, toutes les leçons dont ils ont bénéficié durant l'année, ce dernier les synthétise à travers cette dernière injonction : « il conseillait de se méfier fortement ». Par là-même, il appert que c'est leur sens critique que celui-ci voudrait voir se développer chez ses élèves : en effet, il les incite à la réflexion, dans un premier temps pour comprendre son ultime leçon, quelque peu paradoxale, et ensuite, pour se guider dans la vie en faisant toujours preuve de discernement.

« Avance avec courage, mais prudemment » semble être la maxime, héritée de son enfance, qui constitue la morale du chroniqueur. Elle l'aide à affronter l'époque débridée, lui fournissant un garde-fou immuable et rassurant. C'est sans doute cette maxime qu'il devait déjà, à un niveau plus terre à terre, mettre en pratique lors des promenades en montagne qu'il faisait dans son adolescence en compagnie d'Henri Pourrat. Mais ce que ce dernier lui a appris en outre, c'est notamment de prendre le temps de regarder autour de lui et de s'émerveiller devant les beautés de la nature.

Le vieux petit temps, le Royaume du Vert, le pays des Contes et des Grandes Mœurs, la leçon de l'horizon, la leçon de la montagne, le monde conçu comme un jardin, la rumeur d'un placard ancien qu'on ouvre dans un vieux domaine, c'est de là que sont sorties les œuvres de Pourrat, ses rêves, sa poésie, ses fresques.[...] Dans l'histoire d'un laitage, il fait tenir les soucis de Virgile et de Bossuet : la poésie de la terre, les fins dernières de l'homme, le sens des civilisations. Il n'a eu que deux grands thèmes : l'amitié, la nature ; la Charité, la Création. Toute son œuvre est une impatience d'aider l'homme et de le hausser. [...] Je vois encore passer son ombre sur l'avoine. Il nous a menés dans la montagne alors que nous avions seize ans⁴³².

Pourrat fut un mentor pour Vialatte, et son exemple l'a sans doute conduit à apprécier la nature ; mais c'est peut-être également grâce à lui qu'il porte un regard poétique sur les choses : car, comme le suggère le chroniqueur, Pourrat, avant lui, paraît doté de cette capacité de sublimer le réel qu'il observe avec attention⁴³³. De plus, c'est aussi de lui qu'il tient vraisemblablement son attachement au passé, qui lui est caractéristique, au point qu'il paraît quelquefois aller à contre-courant de son temps. Néanmoins, si Vialatte est convaincu de l'importance de ce passé, c'est qu'il l'estime en réalité essentiel pour comprendre l'époque actuelle. Enfin, de Pourrat, son modèle, le chroniqueur-moraliste

⁴³² *Ibid.*, p. 158.

⁴³³ « Pourrat demandait tous ses secrets à la montagne. Il y trouvait le pays des contes, où le bon Dieu se promenait sur la terre encore molle, où le diable imprimait son pied dans les rochers, où les géants se lançaient des collines. » *Ibid.*, p. 157.

paraît avoir hérité l'humanisme – autre valeur primordiale chez Vialatte –, comme le souligne cette assertion : « Toute son œuvre est une impatience d'aider l'homme et de le hausser. »

Tous ces préceptes moraux qui ont marqué l'enfance et l'adolescence du chroniqueur semblent avoir constitué une règle fondamentale qui a valu tout au long de sa vie. Ces valeurs de courage, de prudence, d'émerveillement, de respect des anciens, de philanthropie, Vialatte les a fait siennes jusqu'à les faire transparaître dans ses chroniques. Dans l'optique moraliste de les transmettre à son tour à son lecteur, Vialatte compare passé et présent et montre quel besoin urgent a la société d'aujourd'hui de retrouver des repères solides. Cette morale, Vialatte la conçoit tel un trait d'union entre les siècles ; elle doit demeurer vivace pour empêcher le délitement de la civilisation. Or, la société dont le chroniqueur se fait le témoin attentif lui semble se priver de ce qui la soutient : sciant la branche sur laquelle elle est assise, en état d'amoralité. Mais en dépit du constat alarmiste qu'il dresse de son temps, Vialatte, armé de pareille morale, parvient à supporter l'inquiétude, à la dompter, et peut-être même à la mettre à distance raisonnable pour ne plus en souffrir. Mais quid du bonheur ? Identique à l'ataraxie des stoïciens, serait-il seulement absence de trouble ? Ses contemporains anxieux qui se sont lancés à sa recherche de façon éperdue espèrent sans doute qu'il est autre chose que cela. Mais Vialatte, nous l'avons vu, nous invite à nous méfier de ce discours moderne et trompeur qui voudrait faire croire que le bonheur peut s'acheter, ou même tout simplement se trouver. A vrai dire, c'est une notion si complexe, si peu identifiable, et si personnelle qu'il est impossible de se le « procurer » aussi aisément nous dit le chroniqueur. De plus, c'est même seulement lorsqu'on ne le cherche plus qu'on est enfin en mesure d'en profiter d'après lui : la recherche du bonheur est la « passion » de cette société consumériste, mais, de même que pour Platon l'on ne devrait porter au pouvoir que celui qui ne l'a pas désiré, le bonheur, selon Vialatte, c'est celui qui a su faire fi des tentations futiles de l'époque qui mérite de le connaître.

Le bonheur n'est qu'un sous-produit. Ce n'est pas en le cherchant qu'on l'attrape. Les recettes n'y peuvent rien, ni les « courriers du cœur ». Ni les buildings ni l'avion qui va vite. Ni le drapeau qu'on plante sur la Lune⁴³⁴.

⁴³⁴ *Ibid.*, « Des buildings de New York aux prisons chinoises », p. 292.

En d'autres termes, ce qu'il suggère à propos du bonheur, c'est qu'il vaut mieux ne pas s'en soucier ; et au contraire, plutôt que de le rechercher sans relâche, qu'il faut se forger une éthique dans le respect de la morale qu'il nous propose. Et c'est, semble-t-il, de l'adéquation de cette morale et de la philosophie de vie que l'on s'est choisie que parfois survient le bonheur que l'on est tout étonné de rencontrer. Mais ceci dit, adopter une conduite qui soit en conformité avec la morale, et s'y tenir, requiert des efforts. Et son éthique, Vialatte nous la dévoile d'une manière singulière.

Quoi de plus beau qu'une rose, un papillon, ou la règle des participes ? Plus on vieillit, plus on aime les fleurs et la grammaire. Plaisirs chinois⁴³⁵.

Bien qu'en apparence futiles, ces thèmes – les fleurs et la grammaire – fondent en réalité une éthique particulièrement exigeante : la Nature et la Culture. Ses deux « passions⁴³⁶ » recouvrent à vrai dire des univers presque infinis ; toutefois, il appert qu'elles sont régies par des lois quasi intangibles. Venant illustrer une morale quelque peu contraignante, l'éthique du chroniqueur confirme donc son besoin de repères, de stabilité, et d'immuabilité. Mais malgré la grande difficulté de ses deux thèmes de prédilection, Vialatte en retire un bonheur manifeste qu'il invite son lecteur idéal à connaître à son tour en suivant son exemple. Aussi le chroniqueur, tout au long de ses écrits, fait-il l'éloge de la langue française, complexe mais belle, cherchant à montrer le plaisir qu'elle procure à qui l'étudie.

Et pourquoi l'orthographe ne s'apprendrait-elle pas comme on apprend tout autre jeu ? Ne faut-il pas, en bonne pédagogie, donner à un enfant la sensation qu'il joue, que l'étude est un jeu amusant⁴³⁷ ?

Il perçoit la langue comme un jeu, mais ses règles en sont difficiles et leur apprentissage nécessite des efforts intellectuels sur lesquels on ne peut pas transiger. Et même si elle est un jeu, elle n'est pourtant en rien anodine ; elle constitue selon Vialatte ni plus ni moins que la base de la « civilisation⁴³⁸ ». L'amour de la langue française tient une

⁴³⁵ Alexandre Vialatte, « L'antiniture ou les tours de force du cerveau », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 243.

⁴³⁶ On les retrouve toutes deux évoquées à d'autres endroits. Par exemple : « Il n'y a que les fleurs et la grammaire. » Alexandre Vialatte, « Célébration du pissenlit, par Franz Hellens », *Chroniques de La Montagne : 1962-1971*, op. cit., p. 256.

⁴³⁷ Alexandre Vialatte, « Considérations d'un profane sur l'enseignement du français », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 157.

⁴³⁸ Cf. *Ibid.*, « Chronique des difficultés de la langue française », p. 144.

bonne place dans son éthique ; les règles qui garantissent sa pérennité sont certes ardues, mais les simplifier, comme les temps modernes tendent à le faire, constitue pour le chroniqueur une offense impardonnable. En effet, lorsqu'il voit le français menacé ou malmené, il s'insurge et le défend bec et ongles.

La civilisation s'effrite sous un ciel gris. On va, dit-on, supprimer la grammaire. C'est bien dommage. Après le cheval, et à côté de l'art des jardins, la grammaire était l'un des sports les plus agréables à l'homme. [...] Je serais assez d'avis, avec Audiberti, que l'orthographe est toujours trop simple. Il y aurait intérêt à compliquer ses règles. Les amoureux de billard, de régates, de course en sac, trouvent toujours à compliquer le jeu. Quand on est amoureux de la langue, on l'aime dans ses difficultés. On l'aime telle quelle, comme sa grand-mère. Avec ses rides et ses verrues. [...] On ne cherche pas à la faire « visager ». On la trouverait méconnaissable. Et en serait-elle plus belle ? On ne sait jamais d'avance. Il y a des expériences qui ratent⁴³⁹.

L'autre versant de son éthique, sa passion pour la nature et notamment pour les jardins, obéit de même à des lois constantes. Le cycle des saisons, dont l'éternel retour le rassure et l'enchanté, situe souvent le propos de ses chroniques. Mais outre ce poncif journalistique dont s'amuse Vialatte, son attachement à la terre, aux fleurs, à la campagne, n'est pas un vain mot. Dans ce siècle déboussolé et en proie au changement, la nature rassérène par sa constance ; de plus, le chroniqueur nous montre qu'elle est pleine de poésie.

La poésie s'en va de la terre. Il faut la demander aux saisons. Achevez les labours d'hiver, coupez les joncs, ensilez la betterave, brossez l'aspidistra avec une brosse à dents. Le pinson des Ardennes se tait, les freux croassent, les canards volent en fer de lance. Les premiers loups, encore timides, sortent des bois⁴⁴⁰.

Vialatte magnifie cette vie champêtre, ponctuée par des travaux millénaires, dans laquelle il voit l'application directe de la morale qu'on lui a léguée. Il arrive qu'il l'oppose à la vie effrénée des citadins, qui courent après un bonheur qui n'a rien d'authentique et dont ils croient trouver la recette sous la forme de conseils absurdes « piochés » dans des magazines féminins. Ceux-là, il les reproduit plaisamment dans sa chronique, tel un inventaire « à la Prévert » ; mais le « vrai » précepte du chroniqueur-moraliste se trouve en

⁴³⁹ Alexandre Vialatte, « Le crépuscule de la grammaire », *Dernières nouvelles de l'homme, op. cit.*, p. 301.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, « Plaisirs d'automne ou l'exposition des antiquaires », p. 241.

filigrane à la fin de l'énumération, dans une description de la nature d'où émane le calme et la sérénité, car, comme le dit le poète « le bonheur est dans le pré ».

Ne rêvez pas d'eau chaude, qui présage accidents. Gomez-vous bien la plante des pieds, c'est ce qu'on verra le plus de vous sur les plages. Soignez vous à Vichy comme Napoléon III, à Aix-les-Bains comme Mme Récamier, ou à Bourbon comme Mme de Montespan. Faites la sieste. Mangez des prunes. Visitez l'île Saint-Louis. Allez au bois de Vincennes, vous vous y croirez en Savoie. [...] Effacez les épaules. Si vous prenez du ventre, rejetez la tête en arrière ; l'équilibre sera rétabli. [...] Le paysage est immense et torride. Une paix brûlante tombe sur les champs. Ils sentent la fougère et la fausse scabieuse. Des poules d'eau ont plongé, l'étang se couvre de ronds. Le grillon court sur les graviers, les fontaines ont tari, les peupliers scintillent. Et c'est ainsi qu'Allah est grand⁴⁴¹.

Alexandre Vialatte, qui semble pour sa part avoir trouvé le bonheur, déplore que la société contemporaine qu'il observe se prive manifestement des appuis stables qui l'ont toujours soutenue. Le portrait de l'homme qu'il avait brossé avec tant d'enthousiasme dans l'espoir de lui redonner confiance en lui-même, dénigrant des discours savants déshumanisants, aujourd'hui ne vaut plus. Vialatte est comme contraint d'aiguiser encore un peu plus son regard pour retrouver l'homme tant la société l'a métamorphosé et lui a fait perdre sa grandeur. Aussi le chroniqueur se fait-il spectateur, mais pas à la manière de Lucrèce qui, depuis son promontoire, prend plaisir à observer les bateaux faire naufrage. En effet, Vialatte est quant à lui « embarqué », et prie pour que la civilisation, qu'il voit en mauvaise posture, ne coule pas. En l'absence d'une morale, gage de son bien-fondé, cette société paraît « marcher sur la tête ». Afin de ne pas sombrer avec elle, et puisqu'il faut bien se raccrocher à quelque chose, le chroniqueur paraît se remémorer les préceptes qu'il a reçus dans sa jeunesse et il en instruit son lecteur. Ces préceptes forment une morale qui repose sur des valeurs telles que le courage, la prudence et la réflexion, l'émerveillement devant le spectacle de la nature ainsi que l'humanisme. Afin que l'homme puisse enfin trouver une place digne de lui dans cette époque vertigineuse, Vialatte cherche à y restituer cette morale. En outre, ce n'est qu'en respectant pareille « règle du jeu », d'après Vialatte, que l'homme peut espérer supporter l'inquiétude et peut-être atteindre au bonheur qu'il convoite tant. Mais ce dernier serait une asymptote si l'on ne se constituait une éthique conforme à la morale. Et le chroniqueur-moraliste nous montre la voie : c'est en suivant son éthique, qu'il trouve le bonheur en chemin sans même l'avoir cherché.

⁴⁴¹ Alexandre Vialatte, « Conseils du mois », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 112.

Conclusion

On reconnaît aujourd'hui la littérarité des chroniques de Vialatte, malgré son statut ambigu d'écrivain-chroniqueur « notoirement méconnu ». Derrière ces chroniques d'un abord « franchement » drôle se trouve en effet une écriture subtile, faite de nuances, mais qui se laisse difficilement étudier. Or, pour mieux apprécier l'écriture du chroniqueur, nous l'avons soumise ici au prisme de l'étonnement aristotélicien qui a révélé qu'elle trouvait sa source dans trois sentiments majeurs nés de cet étonnement.

L'émotion première qui s'empare du chroniqueur face au « spectacle du monde » c'est bien l'étonnement, au sens étymologique du terme, qui frappe comme l'éclair et nous déprend de nous-mêmes. Mais cet étonnement, Aristote le perçoit comme un aiguillon, car il est pour lui « le commencement de toutes les sciences ». Pourtant, pour devenir le premier pas qui mène à la connaissance, l'étonnement, qui en lui-même n'est pas productif, doit laisser place à la curiosité. Or, nous avons vu que celle-ci naît dans l'esprit du chroniqueur qui cherche à comprendre ce qui l'étonne. Mais, si Vialatte se passionne pour les thèmes qu'aborde la science, nous avons montré également que sa curiosité n'est soutenue par aucune démarche scientifique vraiment rigoureuse. De plus, la parodie évidente qu'il fait du discours savant a fini de suggérer qu'il n'était pas scientifique : en dépit d'une curiosité que l'on croit sincère, l'ambition de Vialatte n'est pas d'acquérir un savoir à propos de ce qui l'étonne. Aristote ne voyait dans l'étonnement qu'un mal nécessaire, permettant à l'ignorant d'ouvrir les yeux sur son manque de savoirs et d'engendrer sa curiosité. Mais, comme nous l'avons dit, l'intérêt du chroniqueur pour la science s'explique à la lumière de ce qu'il appelle les « nécessités contradictoires⁴⁴² » : s'il éprouve d'une part l'envie de se rendre maître de ce qui l'étonne, poussé par sa curiosité et conformément à la phrase d'Aristote, il ressent d'autre part le besoin de n'y rien comprendre et d'apprécier le spectacle. Et c'est finalement, avons-nous dit, à cette seconde tentation qu'il cède. Par conséquent, cette émotion si brutale qu'est l'étonnement, à condition qu'il ne reste pas vain, ne mène pas uniquement à la curiosité, contrairement à ce qu'affirmait le précepteur d'Alexandre le Grand.

⁴⁴² *Ibid.*, « Cartes postales », p. 283.

L'émerveillement est propre à faire naître la poésie, or c'est ce sentiment que ressent Vialatte à contempler le monde et c'est lui qui confère à sa chronique une valeur poétique. Né lui aussi de l'étonnement « de ce que les choses sont ce qu'elles sont », l'émerveillement – ou l'enthousiasme⁴⁴³ – s'il prend sa source dans le réel, amène toutefois le poète à sublimer ce qu'il voit ainsi que le fait Vialatte. Aussi avons-nous tenté de percer les secrets de la vision du chroniqueur-poète, qui parfois paraît regarder le monde dans des miroirs déformants pour ensuite le rendre paradoxalement « plus vrai que nature ». Nonobstant, la fantaisie dont il fait preuve à tout instant nous a amené à croire que c'était davantage le kaléidoscope qu'il semblait placer devant ses yeux, fragmentant le regard en une myriade de tableaux poétiques. Or, un tel éclatement du réel a même conduit Vialatte à affirmer, à l'inverse d'Aristote, que les choses ne sont pas ce qu'elles sont. Mais une telle approche kaléidoscopique du monde abat tous les repères ; et si elle entretient l'émerveillement, nous avons vu qu'elle suscite aussi l'inquiétude, celle de Vialatte tout autant que celle de son lecteur.

L'étonnement d'Aristote place l'homme face à son ignorance, mais les réponses que fournit la science ne satisfont pas le chroniqueur dont l'étonnement se change en inquiétude. Pourtant nous avons montré que, sans toutefois se départir de cette inquiétude, Vialatte adoptait une posture moraliste, visible dans son style comme dans son propos. Selon l'injonction d'Horace, le chroniqueur met alors l'humour au service de son projet moraliste ; mais son humour, avons-nous dit, est teinté d'un « vrai fond d'inquiétude⁴⁴⁴ », car il lui semble en effet que l'homme, le vrai sujet de sa chronique, est menacé par la science qui, prétendant mieux le connaître, restreint son libre arbitre et omet qu'il est doté d'une âme. Dans l'optique de redonner à son lecteur confiance en l'homme, Vialatte dresse son portrait à sa manière, en prenant le contre-pied systématique des discours savants qu'il caricature. Mais, comme nous l'avons remarqué, Vialatte se fait une haute idée de l'homme ; aussi, paraît-il ne plus le reconnaître dans l'homme moderne. La société nouvelle qu'il voit émerger et dont il rend compte dans sa chronique le désespère, puisqu'elle lui semble avoir fait perdre à l'homme toute forme de grandeur. Il voit effectivement que ses contemporains, eux-mêmes en proie à l'inquiétude d'un siècle qui ne croit plus à rien, se sont perdus dans des divertissements lénifiants. Et son angoisse est telle, avons-nous découvert, que c'est la civilisation toute entière qui lui apparaît en péril ; mais si celle-ci

⁴⁴³ Cf. René Waltz, *La création poétique : essai d'analyse, op. cit.*

⁴⁴⁴ Philippe Kaepelin cité par Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 81.

menace ruine d'après le chroniqueur, il l'explique par le fait qu'elle n'est plus fondée sur une morale solide comme autrefois. C'est pourquoi il cherche dans un premier temps à restituer une morale qui puisse servir d'appui à la société moderne. Mais en outre, il propose à son lecteur, en parallèle de cette morale, une éthique en accord avec elle : et c'est, semble affirmer Vialatte, de cette alliance entre les « règles du jeu » générales et notre comportement individuel que l'on peut mettre à bas l'inquiétude qui nous gouverne ; qui plus est, il appert que c'est là, d'après lui, le seul moyen d'accéder au bonheur.

En conclusion, il faut noter que la morale réclamée par le chroniqueur et qu'il finit par restaurer, nous prouve qu'il accepte enfin le réel, autrement dit : que les choses soient effectivement ce qu'elles sont. Et son adhésion à cette tautologie, qu'un temps il récusait, marque bien le terme de l'étonnement ; car en effet, cette acceptation du réel, que l'étonnement ne vient plus mettre en doute une fois que Vialatte s'est armé d'une morale, c'est le résultat du parcours émotionnel que lui a fait vivre ce choc initial. Mû par la curiosité, émerveillé de ce que les choses ne sont peut-être pas ce qu'elles sont et effrayé de cela même, le chroniqueur a finalement choisi une morale, arbitraire et peut-être sujette à caution, pour maîtriser l'étonnement. Par conséquent, il appert que cette émotion, si elle n'est pas à proprement parler le commencement de toutes les sciences, au moins est-elle apparemment, dans le cadre des chroniques de Vialatte, à l'origine de la sagesse.

Mais considérons plus avant cette éthique de Vialatte, qui, avons-nous dit, si elle paraît se constituer autour de thèmes a priori insignifiants, est au contraire tout à fait exigeante. Au sujet de la grammaire par exemple, notons en effet que s'il l'affectionne jusqu'à essayer manifestement d'amener son lecteur à l'aimer de même, le chroniqueur n'en cache pas pour autant la difficulté qu'il y a à l'étudier : c'est un travail de longue haleine⁴⁴⁵. Et il en va de même pour ce qui est de la poésie des jardins, qui, bien qu'elle fasse son plaisir, demande au préalable une connaissance poussée des fleurs aux vocables étonnants par exemple. Cette éthique du chroniqueur qui se dessine au fil de ses textes finit par conséquent par laisser poindre à son tour une morale, dure, et faite de patience et d'effort.

⁴⁴⁵ Cf. Alexandre Vialatte, « Chronique des difficultés de la langue française », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *op. cit.*, p. 144.

« Je vous redis la devise des forts, écrivit Jean Guittou : Les malheurs passent et le bonheur demeure (...). Et le vieux lion disait au lionceau : je ne vous promets d'abord que la sueur et les larmes. » Mais qui mérite la leçon des forts⁴⁴⁶ ?

Cette morale que prône Vialatte peut paraître à vrai dire assez peu propice à conduire au bonheur, dans la mesure où elle semble par trop astreignante. Toutefois, comme l'exprime le chroniqueur dans sa « Chronique bien sentencieuse et bien philosophique de l'universel écureuil » à propos de la façon de rédiger son texte, c'est bien de cette difficulté à respecter la « règle du jeu » que peut provenir le bonheur : « Cette contrainte extérieure, qui est comme celle de la rime, vous aidera, loin de vous entraver⁴⁴⁷. » Et c'est là en outre la manière dont Aristote, dans son *Éthique à Nicomaque*, conçoit également le moyen d'accéder au bonheur vrai.

[...] Le bien pour l'homme consiste en une activité de l'âme en accord avec la vertu [...]. Mais il faut ajouter « et cela dans une vie accomplie jusqu'à son terme », car une hirondelle ne fait pas le printemps, ni non plus un seul jour : et, pareillement, la félicité et le bonheur ne sont pas davantage l'œuvre d'une seule journée, ni d'un bref espace de temps⁴⁴⁸.

Mais ce qu'il faut rajouter pour clore cette étude des chroniques, c'est que l'éthique de Vialatte semble aussi se fonder sur quelque chose de moins strict que cela ; et c'est une forme de légèreté, de fantaisie.

« [...] Mais les écarts se trouvaient être, pour Vialatte, la discipline et la technique ; et la futilité est une position d'esprit volontairement adoptée comme exercice philosophique⁴⁴⁹. »

Pourtant, si Vialatte enjoint visiblement son lecteur à suivre l'éthique qu'il propose, la légèreté dont il fait preuve, il nous en détournerait plutôt avec une ironie malicieuse. Cette légèreté serait d'après lui l'apanage de l'âge : « et, à ce titre, à déconseiller⁴⁵⁰ » fortement.

Entre sérieux et légèreté, frivolité et solennité, l'étonnante éthique de Vialatte se retrouve également dans son écriture, outre les sentiments de curiosité, d'émerveillement et

⁴⁴⁶ Alexandre Vialatte, « Les maisons du bonheur », *Dernières nouvelles de l'homme*, op. cit., p. 271.

⁴⁴⁷ Alexandre Vialatte, « Chronique bien sentencieuse et bien philosophique de l'universel écureuil », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 162.

⁴⁴⁸ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, chap. 6, livre I, « Du bien et du bonheur », 1098a.

⁴⁴⁹ Jean Dubuffet cité par Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte*, op. cit., p. 81.

⁴⁵⁰ Alexandre Vialatte, « Autour des « Chats morts » », *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, op. cit., p. 171.

d'inquiétude. C'est là ce qui la rend si séduisante et qui fait qu'on ne saurait conclure de façon définitive à son sujet. Ce savant dosage que réalise le chroniqueur, cet équilibre qu'il réussit à trouver, a conduit Wetterwald à voir en lui un « funambule⁴⁵¹ », Kaepelin, un « sage⁴⁵² », et Obaldia un vieux mandarin d'Auvergne. Son sourire est énigmatique, on ne saurait affirmer avec autorité s'il est moqueur ou bienveillant.

Ce qui me frappa lors de notre première rencontre, ce fut son visage. Son visage qui démentait... Qui démentait quoi ? Je ne saurais dire. De là, je crois, l'ambiguïté du personnage : une part d'ombre qu'il préservait jalousement. Visage en partie camouflé par des lunettes et qui évoqua pour moi celui d'un mandarin chinois. Soudain, ce fut évident : avec simplicité il ressemblait au grand poète Tou-Chao-Ling, appelé communément Tou-Fou, l'heureux rival de Li-Po. Ce qui, bien sûr, me plongea dans l'étonnement. D'autant que nous ne trouvons trace d'aucun dessin, portrait, encore moins d'une photographie de l'auteur de *la Chanson du toit de chaume abîmé par le vent d'automne* (712-770). Du mandarin, il tenait l'exquise civilité. Cette manière, la première fois qu'il me vit, de me re-connaître, comme si, depuis des millénaires, nous avions coutume de prendre ensemble une tasse de thé, toutes les nuits de pleine lune, en donne une mince illustration⁴⁵³.

⁴⁵¹ Denis Wetterwald, *Alexandre Vialatte, op. cit.*, p. 102.

⁴⁵² Philippe Kaepelin cité par François Béal, « Essai d'ophtalmologie vialattienne », in Christian Moncelet et Dany Hadjadj (dir.), *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire, op. cit.*, p. 145.

⁴⁵³ René de Obaldia, « Préface », Alexandre Vialatte, *Antiquité du grand chosier, op. cit.*, pp. 12-13.

Bibliographie

Œuvres d'Alexandre Vialatte

1. Corpus étudié

VIALATTE, Alexandre. *Dernières nouvelles de l'homme*. Paris : Julliard, 1978. 314 p.

VIALATTE, Alexandre. *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*. Réédition. Paris : Julliard, coll. « Pocket », 1989. 315 p.

2. Autres

VIALATTE, Alexandre. *Chroniques de La Montagne : 1952-1961*. Paris : Éditions Robert Laffont, 2000. 1080 p.

VIALATTE, Alexandre. *Chroniques de La Montagne : 1962-1971*. Paris : Éditions Robert Laffont, 2000. 1034 p.

VIALATTE, Alexandre. *Antiquité du grand chosier*. Réédition. Paris : Julliard, coll. « Presses- Pocket », 1990. 315 p.

VIALATTE, Alexandre. *Bestiaire*. Textes choisis par Michaël Lainé, dessins d'HONORÉ. Paris : Arléa, 2002. 116 p.

Études sur Vialatte

ALEXANDRE VIALATTE, AU MIROIR DE L'IMAGINAIRE (2001 ; Clermont-Ferrand). *Alexandre Vialatte, au miroir de l'imaginaire : Études réunies par Christian Moncelet et Dany Hadjadj avec la collaboration du Centre d'Études du Roman et du Romanesque de l'Université Jules Verne, Clermont-Ferrand, novembre 2001*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2003. 469 p.

BÉAL, François. *Vialatte, l'intemporel : panorama de l'Étrange Échassier*. Edition revue, corrigée et considérablement augmentée. Paris : L'Harmattan, 2006. 225 p.

BERGERON, Patrick. Alexandre Vialatte. *Nuit blanche, le magazine du livre*, hiver 2005-2006, Numéro 101, p. 54-59.

CURATOLO, Bruno, et POIRIER, Jacques (dir.). *La chronique littéraire : 1920-1970*. Dijon : Éditions Universitaires de Dijon, 2006. 291 p.

JOURDE, Pierre. *Empailler le toréador : L'incongru dans la littérature française de Charles Nodier à Eric Chevillard*. Paris : José Corti, 1999. 348 p.

HELLY, Lydwine. *Alexandre Vialatte*. [Émission radiophonique]. Avec Pierre Vialatte, Inès Vissouze, François Béal, Jérôme Trollet. Paris : Radio Courtoisie, 27/01/2011.

LESCUYER, Mathieu, MONCELET, Christian, dir. *Quoi de neuf ? Vialatte !* [en ligne]. Clermont-Ferrand : Bibliothèque communautaire et interuniversitaire de Clermont-Ferrand, [s.d.] [consulté le 26/01/2011]. Disponible sur Internet : <http://biuintra.univ-bpclermont.fr/expo-vialatte/index.php>

ROURÉ, Jacques, dir. *Alexandre Vialatte*. Rodez : Editions Subervie, 1976. 193 p.

SIGODA, Pascal, dir. *Alexandre Vialatte*. Lausanne : L'Age d'Homme, 1997. 347 p.

WETTERWALD, Denis. *Alexandre Vialatte*. Pantin : Le Castor Astral, 1996. 172 p.

Autres œuvres

ALLAIS, Alphonse. *Les Pensées*. Recueillies par Robert Chouard. Paris : Le cherche midi éditeur, 1987. 190 p.

AQUIEN, Michèle, et MOLINIÉ, Georges. *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*. Paris : Librairie générale française, 1999. 753 p.

BARTHES, Roland. *Mythologies*. Paris : Éditions du Seuil, 1957. 247 p.

BENTOUHAMI, Hourya. *L'admiration*. [en ligne]. [consulté le 26/01/2011]. Disponible sur Internet : <http://haution.philosophie.pagesperso-orange.fr/Textes/admiration.html>

BERGSON, Henri. *Œuvres*. Réédition. Paris : Presses Universitaires de France, 1963. Le rire : Essai sur la signification du comique, p. 381-485.

BRUNN, Alain. *Le laboratoire moraliste : La Rochefoucauld et l'invention moderne de l'auteur*. Paris : Presses Universitaires de France, 2009. 295 p.

CHAMFORT. *Maximes et pensées : Caractères et anecdotes*. Réédition. Paris : Gallimard, coll. « folio classique », 2005. 446 p.

DAUPHINÉ, James. *Guillaume de Saluste Du Bartas : poète scientifique*. Paris : Les belles lettres, 1983. 152 p.

DEFAYS, Jean-Marc. *Le comique*. Paris : Éditions du Seuil, 1996. 94 p.

DELBOURG, Patrice. *Les Jongleurs de Mots : de François Villon à Raymond Devos*. Paris : Écriture, 2008. 602 p.

DUFIEF, Véronique (dir.). *Les écrivains face au savoir*. Dijon : Éditions Universitaires de Dijon, 2002. 164 p.

LA BRUYÈRE, Jean de. *Les Caractères : ou Les Mœurs de ce siècle*. Réédition. Paris : Gallimard, 1997. 508 p.

LÉVY, Sydney. *Francis Ponge : de la connaissance en poésie*. Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes, 1999. 141 p.

MOUREY, Jean-Pierre, VRAY, Jean-Bernard, dir. *Figures du loufoque à la fin du XXe siècle : arts et littératures : actes du colloque des 15, 16 et 17 novembre 2001*. Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2003. 383 p.

PASCAL, Blaise. *Pensées*. Édition présentée, établie et annotée par Michel Le Guern. Paris : Gallimard, coll. « Folio classique », 2004. 764 p.

PONGE, Francis. *Le parti pris des choses : précédé de Douze petits écrits, et suivi de Proêmes*. Paris : Gallimard, 1967. Le parti pris des choses, p. 29-101.

RICORD, Marine, dir. *Le parti du détail : enjeux narratifs et descriptifs*. Paris : Caen : Lettres modernes minard, 2002. 206 p.

VAN DELFT, Louis. *Les spectateurs de la vie : généalogie du regard moraliste*. Laval : Les Presses de l'Université de Laval, 2005. 314 p.

WALTZ, René. *La création poétique : essai d'analyse*. Paris : Flammarion, 1953. 279 p.